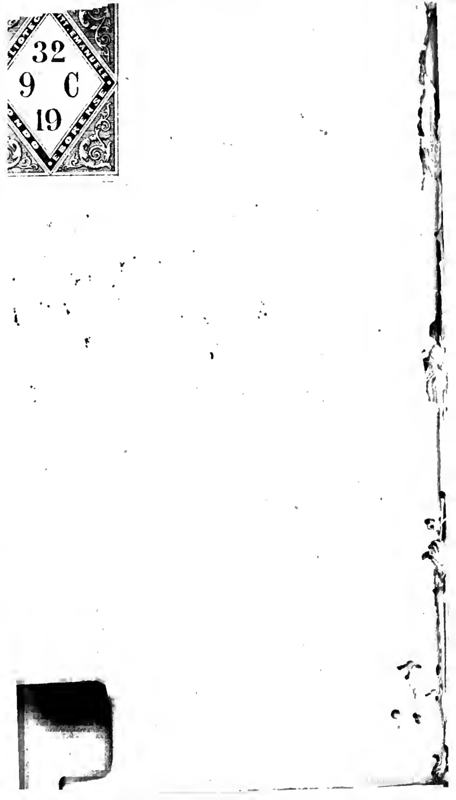
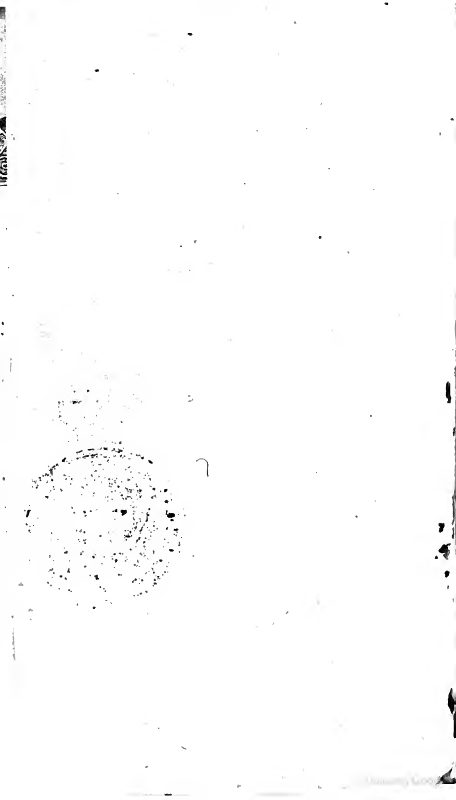

32
9 C
19
EMANUELE
EBORENSE



ESSAIS DE MORALE,

CONTENUS

EN DIVERS TRAITEZ sur plusieurs devoirs importans.

PREMIER VOLUME.

NOUVELLE EDITION.

Par M. NICOLE.



A MONS,

Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Ch[illegible] aux trois Vertus.

M DCC. VII.

AVEC APPROBATIONS.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



AVERTISSEMENT.

ON ne dira rien ici des vûës que l'Auteur de ces Traitez peût avoir euës en les faisant, ni des raisons qu'il a euës de les publier presentement, ni à quoi s'étend ce qu'il a dessein de renfermer sous le titre qu'il leur a donné. On sçait que le monde se soucie peu d'être informé de toutes ces choses ; & que n'ayant interêt qu'à l'Ouvrage même, il en juge par son prix interieur & veritable, & non par ces circonstances étrangeres.

On se contentera donc de donner ici quelques avis sur le Livre même, dont le premier sera sur ce titre, *Essais de Morale*. Ce seroit l'entendre mal que d'en conclure qu'on n'a prétendu y proposer que des vûës incertaines & confuses, ou de legeres idées de la perfec-

tion chrêtienne. Il y a au contraire des Traitez qui en donnent une assez grande ; & il n'y en a aucun qui ne contienne des veritez trés-solides & trés-importantes.

Ce qui a donc porté à choisir ce titre, est que la Morale chrétienne ayant paru d'une étenduë trop vaste pour l'embrasser toute entiere, & pour entreprendre de réduire en un même corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traiter par parties, en s'appliquant tantôt à un devoir, tantôt à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traitez que par des nombres, comme si c'eussent été des amas de pensées détachées. Mais comme il y avoit neanmoins un veritable ordre entre ces pensées, & que l'on a été averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a cru depuis les devoirs diviser en Chapitres, & réünir ainsi diverses pensées sous un même titre, ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du Traité. Il se pourra faire neanmoins par ce changement, qu'en quelques endroits les Chapitres paroîtront ou trop liez

avec ce qui précede, ou trop peu liez dans leurs parties; parce qu'il échape toûjours des défauts de cette ſorte, quelque ſoin qu'on apporte dans ces revûës : neanmoins outre que cet inconvienent n'eſt pas grand,il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur : au-lieu que la confuſion à laquelle on a remedié, faiſoit plus de tort au Lecteur qu'à l'Auteur.

On ne doit pas au reſte chercher un ordre fort exact dans le rang que tiennent les divers Traitez qui compoſent ce Volume ici, tout cela étant aſſez arbitraire; néanmoins comme il y a beaucoup de differens ordres, & qu'il y a peu de choſes où l'on ne s'en puiſſe former, on pourroit rendre une raiſon aſſez probable de celui de ces Traitez par les conſiderations ſuivantes.

Le premier devoir de l'homme, eſt de ſe connoître; & ſe connoître, c'eſt penetrer le fond de ſa corruption & de ſa foibleſſe : & c'eſt à quoi eſt deſtiné le premier Traité, *De la foibleſſe de l'homme*.

Mais il n'en faut pas demeurer-là. Aprés s'être connu, il faut eſſayer de

connoître Dieu, non d'une connoissance sterile & philosophique ; mais d'une connoissance utile & chrétienne, qui nous serve de lumiere pour nous conduire dans cette vie, & pour arriver à la fin à laquelle nous tendons ; & c'est proprement le but du second Traité, *De la soumission à la volonté de Dieu*, qui contient les principes de tous les devoirs ausquels nous sommes obligez dans le cours de nôtre vie ; puisqu'il n'y en a point qui ne soient renfermez dans le double regard de la volonté de Dieu, considerée d'une part comme régle de nos actions, & de l'autre comme cause de tous les évenemens.

Si l'homme n'étoit point corrompu, il n'auroit presque point besoin d'autres instructions que celle-là ; toute la justice chrétienne consistant à connoître la volonté de Dieu, & à l'executer. Mais comme il y a plusieurs choses qui affoiblissent dans les justes la resolution où ils sont d'obéïr à Dieu, & de le préferer à toutes choses, ils doivent user de divers moyens pour s'y maintenir & s'y fortifier : & le plus commun, le plus efficace, le

plus autorisé par l'Ecriture & par l'exemple des Saints, est celui *de la crainte*, qui fait le sujet du troisié Traité, dans lequel on a particulierement consideré les raisons que les justes mêmes avoient de vivre dans un tremblement continuel.

Ces trois premiers Traitez ne regardent directement que les devoirs interieurs de l'homme par rapport ou à Dieu, ou à soi-même. Mais parce que Dieu engage la plûpart du monde à vivre & à traiter avec les hommes, & que leur salut dépend ordinairement de la maniere dont ils se conduisent dans ce commerce, il est utile de prévoir les principaux inconveniens où l'on tombe d'ordinaire en traitant avec les hommes, & de considerer les moyens de les éviter : & l'on a tâché de le faire dans le Traité qui porte pour titre, *Des moyens de conserver la paix avec les hommes.*

Enfin, aprés avoir proposé divers avis utiles pour conserver la paix ; on a voulu remonter à la source ordinaire de toutes les divisions par le Traité, *Des jugemens temeraires*, où l'on tâche de regler l'esprit dans les jugemens

qu'il porte des hommes & de toutes les autres choses, & d'inspirer l'amour de la verité & de la justice, & la haine de la présomption temeraire avec laquelle on juge dans le monde d'une infinité de choses.

Peut-être que ces deux derniers Traitez pourront sembler à quelques personnes remplis de quantité d'observations trop petites, trop particulieres & trop communes. Mais peut-être aussi qu'il y en aura qui trouveront d'autant plus d'utilité dans ce détail, qu'ils sçavent par experience que la plûpart du temps les discours penetrant servent de peu ; parceque faute, ou de sincerité, ou de lumiere, il n'y a presque personne qui se les applique : de sorte qu'afin d'obliger le monde à faire refléxion sur ses défauts & sur ses devoirs, il est nécessaire de les marquer d'une maniere assez simple & assez particuliere. Et l'on n'en doit pas être retenu par la crainte que les choses ne soient trop petites. Tout est bas & petit dans le monde par la bassesse de la fin à laquelle on y rapporte ses actions ; & tout est grand dans la Religion par la grandeur de

celle qu'on s'y propose. Outre que ceux qui connoissent en quoi consiste la vertu chrétienne, sçavent qu'elle ne se fait paroître en rien davantage qu'à régler l'homme dans sa vie particuliere, & dans ses actions ordinaires : les occasions de pratiquer les grandes actions étant rares, & la grace d'y être fidéle ne se pouvant guéres obtenir que par l'attention & le soin qu'on aura eu à s'acquitter des devoirs communs qui composent le corps de nos actions & de nôtre vie.

J'ajoûterai seulement un avis ici, qui est, que j'ai fait dans le second volume des *Essais*, qui a porté autrefois le titre de *l'Education d'un Prince*, ce que j'ai fait dans celui-ci, qui est de réduire en Chapitres les Traitez qui avoient quelque étendue ; de sorte qu'ayant déja fait le même du troisiéme, tous les quatre volumes sont maintenant entierement semblables.

APPROBATION.

NOus soussignez Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un Livre qui a pour titre : *Essais de Morale*, contenus en divers Traitez sur plusieurs devoirs importans, composé par le sieur de Chanteresme, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de tres-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foi de quoi nous avons signé. A Paris, le premier Avril 1671. Signé,

LE VAILLANT.

T. FORTIN.

TABLE
Des Traitez & des Chapitres contenus en ce Volume.

PREMIER TRAITÉ.

De la foiblesse de l'Homme.

SECOND TRAITÉ.

De la soumission à la volonté de Dieu.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Du second Traité de la soumission à la volonté de Dieu.

TROISIE'ME TRAITE'.

De la crainte de Dieu

QUATRIE'ME TRAITE'.

Des moyens de conserver la paix avec les hommes.

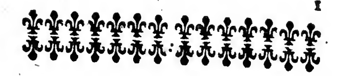
PREMIERE PARTIE.

CINQUIE'ME TRAITE'.

Des jugemens témeraires.

Fin de la Table.

ESSAIS



ESSAIS DE MORALE.

PREMIER TRAITÉ,

DE LA FOIBLESSE DE L'HOMME.

Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum.

CHAPITRE PREMIER.

Idées que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les Peuples est de même nature, des Grands, des Petits, des Nations policées & des Sauvages.

L'ORGUEIL est une enflure du cœur, par laquelle l'homme s'étend & se grossit en quelque sorte en lui-même, & rehausse son idée par celle CHAP. I.

CHAP. I. de force, de grandeur & d'excellence. C'est pourquoi les richesses nous élevent, parce qu'elles nous donnent lieu de nous considerer nous-mêmes, comme plus forts & plus grands. Nous les regardons, selon l'expression du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer sur les autres : *Substantia divitis, urbs roboris ejus* ; & c'est ce qui cause cette élevation interieure qui est le ver des richesses, comme dit saint Augustin.

L'orgueil des Grands est de même nature que celui des riches ; & il consiste de même dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en se considerant seuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes de quoi la former, ils ont accoûtumé de joindre à leur être l'image de tout ce qui leur appartient & qui est lié à eux. Un Grand dans son idée n'est pas un seul homme, c'est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous ensemble ; parce qu'il en dispose &

qu'il les remuë. Un General d'armée CHAP. I.
ſe repreſente toûjours à lui-même au milieu de tous ſes ſoldats. Ainſi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans ſon imagination, & l'on ne ſe pouſſe & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun ſe forme de ſoi-même. Voilà le but de tous les deſſeins ambitieux des hommes. Alexandre & Ceſar n'ont point eu d'autre vûë dans toutes leurs batailles que celle-là. Et ſi l'on demande pourquoi le Grand-Seigneur a fait depuis peu perir cent mille hommes devant Candie, on peut répondre ſûrement, que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de lui-même, le titre de Conquerant.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces titres faſtueux qui ſe multiplient à meſure que l'orgueil interieur eſt plus grand ou moins déguiſé. Je m'imagine que celui qui s'eſt le premier appellé, *haut & puiſſant Seigneur*, ſe regardoit comme élevé ſur la tête de ſes vaſſaux ; & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cet épithete de *haut*, ſi peu conveuable à la baſſeſſe des

CHAP. I. hommes. Les nations orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page entiere pour expliquer les qualitez du plus petit Roi des Indes, parce qu'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs élephans & de leurs pierreries: & que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

Peut-être même que ce qui fait déſirer aux hommes avec tant de paſſion, l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre; car ce ſentiment public les en aſſure: & leurs approbateurs ſont comme autant de témoins qui les perſuadent qu'ils ne ſe trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil qui naît des qualitez ſpirituelles eſt de même genre que celui qui eſt fondé ſur des avantages extérieurs; & il conſiſte de même dans une idée qui nous repreſente grands à nos yeux, & qui fait que

nous nous jugeons dignes d'eſtime & de préference, ſoit que cette idée ſoit formée ſur quelque qualité que l'on connoiſſe diſtinctement en ſoi : ſoit que ce ne ſoit qu'une image confuſe d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribuë.

C'eſt auſſi cette idée qui cauſe le plaiſir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choſes qui nous flatent ou qui nous bleſſent, ſans que l'on en voye d'abord la raiſon. On prend plaiſir à gagner à toute ſorte de jeux, même ſans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'eſt que quand on perd, on ſe regarde comme malheureux, ce qui renferme l'idée de foibleſſe & de miſere ; & quand on gagne, on ſe regarde comme heureux, ce qui ſe préſente à l'eſprit celle de force ; parce qu'on ſuppoſe qu'on eſt favoriſé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ſes maladies, ou des dangers que l'on a courus ; parce qu'on ſe regarde en cela, où comme étant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour réſiſter aux maux de la vie.

CHAPITRE II.

Qu'il faut humilier l'homme en lui faisant connoître sa foiblesse ; mais non en le réduisant à la condition des bêtes.

CHAP. II.

SI donc l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de sa propre force & de sa propre excellence, il semble que le meilleur moyen de l'humilier, soit de le convaincre de sa foiblesse. Il faut piquer cette enflure pour en faire sortir le vent qui la cause. Il le faut détromper de l'illusion par laquelle il se represente grand à soi-même, en lui montrant sa petitesse & ses infirmitez ; non afin de le reduire par-là à l'abattement & au desespoir ; mais afin de le porter à chercher en Dieu le soûtien, l'appui, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en son être, ni dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien se donner de garde de le faire à la maniere de certains auteurs, qui sous prétexte d'humilier

l'orgueil de l'homme, l'ont voulu reduire à la condition des bêtes, & se sont portez jusqu'à soûtenir qu'il n'avoit aucun avantage sur les autres animaux. Ces discours font un effet tout contraire à celui qu'ils ont prétendu ; & ils passent justement plûtôt pour des jeux d'esprit, que pour des discours serieux. Il y a dans l'homme un sentiment si vif & si clair de son excellence au dessus des bêtes, que c'est en vain que l'on prétend l'obscurcir par de petits raisonnemens & de petites histoires vaines ou fausses. Tout ce que la verité peut faire, est de nous humilier ; & souvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumieres inutiles, quelques vives qu'elles soient. Que peut-on donc esperer de ces petites raisons, dont on sent la fausseté par un témoignage interieur qu'on ne sçauroit étouffer ?

CHAP. II.

Qu'il est à craindre que ces discours, au lieu de naître d'une reconnoissance sincere de la bassesse de l'homme, & d'un desir d'abattre son orgueil, ne viennent au contraire d'une secrete vanité, ou d'une cor-

CHAP. II. ruption encore plus grande : Car il y a des gens qui veulent vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent semblables aux bêtes ; ils y trouvent au-contraire un secret soulagement, parce que leurs dereglemens leur deviennent moins honteux, en paroissant plus conformes à la nature. Ils sont d'ailleurs bien-aises de rabaisser avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode ; & ils ne se soucient guéres de n'être pas differens des bêtes, pourvû qu'ils mettent au même rang les Rois & les Princes, les Sçavans & les Philosophes.

Ne nous amusons donc point à chercher dans ces vaines fantaisies des preuves de nôtre foiblesse ; nous en avons assez de veritables & de réelles dans nous-mêmes. Il ne faut que considerer pour cela nôtre corps & nôtre esprit, non de cette vûë superficielle & trompeuse, par laquelle on se cache ce que l'on n'en veut pas voir : & l'on n'y voit que ce qui nous plaît, mais d'une vûë plus distincte, plus étenduë & plus sincere,

qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous sommes, & qui nous montre ce que nous avons veritablement de foiblesse, de force, de bassesse & de grandeur. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Description de l'homme, & premierement de la machine de son corps. Combien l'idée qu'il a de sa force est mal fondée. L'homme fuit de se comparer aux autres créatures, de peur de reconnoître sa petitesse en toutes choses. Il le faut forcer à faire cette comparaison.

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachez & liez ensemble par un nœud inconnu & incomprehensible, qui fait que les impressions du corps passent à l'ame, & que les impressions ds l'ame passent au corps, sans que personne puisse concevoir la raison & le moyen de cette communication entre des natures si differentes. Ensuite en- CHAP. III.

CHAP. III.

s'en approchant comme de plus prés, pour connoître plus diſtinctement ces differentes parties, on voit que ce corps eſt une machine compoſée d'une infinité de tuyaux & de reſſorts propres à produire une diverſité infinie d'actions & de mouvemens, ſoit pour la conſervation même de cette machine, ſoit pour d'autres uſages auſquels on l'employe; & que l'ame eſt une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bonheur & de miſere : qu'il y a certaines actions de la machine du corps, qui ſe font indépendamment de l'ame : qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribuë par ſa volonté, & qui ne ſe feroient pas ſans elle : & que de ſes actions les unes ſont neceſſaires à la conſervation même de la machine, comme le boire & le manger, les autres ſont deſtinez à d'autres fins.

Cette machine, quoi qu'unie ſi étroitement à un eſprit, n'eſt ni immortelle, ni incapable d'être troublée & dereglée : au contraire elle eſt d'une telle nature, qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années,

& qu'elle renferme en ſoi des cauſes de ſa deſtruction & de ſa ruine. Souvent même elle ſe rompt & ſe défait en fort peu de temps. Elle eſt ſujette, lors même qu'elle ſubſiſte, à une infinité de dereglemens penibles, qu'on appelle des maladies. Les Medecins ont en vain eſſayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en ſçauroient connoître, parce que cette multitude innombrable de reſſorts & de tuyaux déliez qui doivent donner paſſage à des humeurs & à des eſprits, ne peut preſque ſubſiſter, ſans qu'il y arrive du deſordre : & ce qu'il y a de plus fâcheux, eſt que ce deſordre ne demeure pas dans le corps ; il paſſe à l'eſprit, il l'afflige, il l'inquiete, il le travaille, & il lui cauſe de la douleur & de la triſteſſe. CHAP. III.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de ſa machine qui obéïſſent à ſa volonté ; & par le mouvement de cette machine il remuë auſſi quelques corps étrangers ſelon le degré de ſa force. Cette force eſt un peu plus grande dans les uns que dans les autres ; mais elle eſt fort

CHAP. III. petite en tous : de sorte que pour ses ouvrages un peu plus considerables, il est obligé de se servir des grands mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui sont ceux de l'eau, de l'air, & du feu. C'est par là qu'il supplée à sa foiblesse, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait est fort peu de chose : & c'est en le considerant avec tous les secours qu'il peut emprunter des corps étrangers par son industrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de sa puissance & de sa force est trés-mal fondée.

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l'homme cette idée présomptueuse, c'est que l'amour propre le resserre & le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choses du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont raport à lui, & qui sont liées avec lui. Il se fait en quelque sorte une éternité de sa vie, parcequ'il ne s'occupe point de tout ce qui est au-deçà & au-delà ; & un monde du petit cercle de créatures qui l'environnent, sur lesquelles il

agit, ou qui agissent sur lui ; & c'est par la place qu'il se donne dans ce petit monde, qu'il se forme cette idée avantageuse de sa grandeur. CHAP. III.

Il semble que ce soit pour dissiper cette illusion naturelle, que Dieu ayant dessein d'humilier Job sous sa Majesté souveraine, le fait comme sortir de lui-même pour lui faire contempler ce grand monde & toutes les créatures qui le remplissent ; afin de le convaincre par-là de son impuissance & de sa foiblesse, en lui faisant voir combien il y a de causes & d'effets dans la nature qui surpassent non-seulement sa force, mais aussi son intelligence. Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de détruire cette fausse idée que l'homme se forme de la grandeur de son être, en ne se comparant qu'avec lui-même, ou avec des hommes semblables à lui, que de l'obliger à considerer toutes les autres créatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu ? Plus Dieu sera grand & puissant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles ; & ce n'est qu'en perdant de vûë

CHAP. III. cette grandeur infinie que nous nous estimons quelque chose.

Pour suivre donc cette ouverture que l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le precede & qui le suit, & qu'y voyant sa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il se demande à lui-même pourquoy il a commencé de paroître plûtôt en ce point qu'en un autre de cette éternité; & s'il sent en soy la force ou de se donner l'être, ou de se le conserver, qu'il en fasse de même de l'espace. Qu'il porte la vûë de son esprit dans cette immensité où son imagination ne sçauroit trouver de bornes. Qu'il regarde cette vaste étenduë de matiere que ses sens decouvrent. Qu'il considere dans cette comparaison ce qui luy en est échu en partage; c'est-à-dire, cette portion de matiere qui fait son corps. Qu'il voye ce qu'elle est, & ce qu'elle remplit dans l'Univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu plûtôt qu'en un autre de cet infini, où il est comme abîmé; il est impossible que dans

cette vûë il ne considere la terre toute entiere comme un cachot où il se trouve confiné. Que sera ce donc de l'espace qu'il occupe sur la terre ? Il est vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer; mais il n'en change point, qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert : & il se voit toûjours englouti comme un atome imperceptible dans l'immensité de l'Univers. CHAP. III.

Qu'il joigne à cette consideration celle de tous ces grands mouvemens qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grands corps qui roulent sur nos têtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui se fait dans le monde corporel indépendamment de luy. Qu'il y joigne celle du monde spirituel, de cette infinité d'Anges & de Demons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne sont morts qu'à nôtre égard, & qui sont plus vivans & plus agissans qu'ils n'étoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans qui ne pensent point à lui, qui ne le connoissent point, & sur lesquels il n'a aucun pouvoir; & que dans cette contemplation il se demande à lui - mê-

CHAP. III. me ce qu'il est dans ce double monde, quel est son rang, sa force, sa grandeur, sa puissance en comparaison de celle de toutes les autres créatures.

CHAPITRE IV.

Néant de la vie présente de l'homme, & de tout ce qui est fondé sur cette vie.

CHAP. IV. CETTE comparaison de l'hommes avec toutes les autres créatures, tend principalement à humilier l'homme en la présence de Dieu, & à lui faire reconnoître sa propre foiblesse, en la comparant à la puissance infinie de son Auteur. Et ce n'est pas peu que de s'humilier en cette sorte, puisqu'il ne s'éleve en lui-même qu'en n'oubliant ce qu'il est à l'égard de Dieu. Et c'est pour quoi l'Apôtre saint Pierre nous recommande de nous humilier sous la puissante main de Dieu : *Humiliamini sub potenti manu Dei.* Elle tend aussi à détruire la vaine complaisance que l'homme ressent, en considerant le rang qu'il

tient dans ce petit monde, où il se renferme; parce qu'en lui donnant un plus grand théatre, & l'obligeant de se joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l'idée de cette grandeur fantastique qu'il ne se donne à lui-même qu'en se separant de toutes les autres créatures. Mais il faut aller plus avant, & lui faire voir que toute cette force même qu'il s'attribuë dans son petit monde, n'est qu'une pure foiblesse, & que sa vanité est mal fondée en toutes manieres. Et c'est ce qui est bien facile.

Car la force & la grandeur prétenduë que l'homme s'attribuë dans son idée, n'est fondée que sur sa vie; puis qu'il ne se regarde que dans cette vie, & qu'il considere en quelque sorte tous ceux qui sont morts, comme s'ils étoient anéantis. Mais qu'est-ce que cette vie sur laquelle il se fonde, & quelle force a-t-il pour la conserver? Elle dépend d'une machine si délicate & composée de tant de ressorts, qu'au lieu d'admirer comme elle se détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut seulement sub-

CHAP. IV. ſiſter en peu de temps. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe bouche, interrompant le cours du ſang & des humeurs, ruine l'économie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boucher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voyions ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placé; & cette goute ou ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces conquerans & de ces maîtres du monde.

Je me ſouviens ſur ce ſujet qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicateſſe. C'étoit un petit homme monté ſur une colomne ſi déliée, que le moindre vent étoit capable de briſer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle l'ouvrier avoit ſçû le tailler. Cependant au lieu d'en être ſurpriſe comme les autres, elle té-

moigna qu'elle étoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du temps de celui qui s'y étoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer ſon eſprit à cette induſtrie que les autres y admiroient. Je trouvai ce ſentiment fort juſte; mais je penſai en même-temps qu'on le pouvoit appliquer à bien des choſes de plus grande conſéquence. Toutes ces grandes fortunes par leſquelles les ambitieux s'élevent, comme par differens degrez, ſur la tête des Peuples & des Grands, ne ſont ſoutenuës que par des appuis auſſi délicats & auſſi fragiles en leur genre, que l'étoient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'eſprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition: Et aprés tout il eſt bâti ſur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà ſa fortune renverſée & anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible dans la vie d'un homme? Encore en conſervant avec quelque ſoin ce petit ouvrage, on le peut garder tant que l'on veut; mais

CHAP. IV. quelque ſoin qu'on prenne à conſerver ſa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finiſſe bientôt.

Si les hommes faiſoient reflexion ſur cela, ils ſeroient infiniment plus retenus à s'engager en tant de deſſeins & d'entrepriſes, qui demanderoient des hommes immortels & des corps autrement faits que les nôtres. Croit-on que qui auroit dit bien préciſément à tous ceux que nous avons vû de nôtre temps faire des fortunes immenſes qui ſe ſont diſſipées aprés leur mort, ce qui devoit arriver & à eux & à leurs maiſons, & qu'on leur eût marqué expreſſément qu'en s'engageant dans la voye qu'ils ont priſe, ils ſeroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille ſoins, mille inquiétudes & mille traverſes; qu'ils feroient tout leur poſſible pour élever leur famille, & pour la laiſſer puiſſante en biens & en charges; qu'ils mourroient en un tel temps; qu'enſuite toutes les langues & tous les écrivains ſe déchaîneroient contr'eux; que leur famille s'éteindroit; que tous leurs grands biens ſe diſſipe-

roient ; croit-on, dis-je, qu'ils eussent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont prises pour si peu de chose ? Pour moi je ne le crois pas. Si les hommes ne se promettent pas positivement l'immortalité & l'éternité, parce que ce seroit une illusion trop grossiere ; au moins n'envisagent-ils jamais expressément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils sont bien-aises de les oublier & de n'y penser pas. Et c'est pourquoi il est bon de les en avertir, en leur montrant que tous ces biens & toutes ces grandeurs qu'ils entassent, n'ont pour baze qu'une vie que tout est capable de détruire.

Car ce n'est encore que l'oubli de la fragilité de la vie, & une confiance sans raison d'échaper de tous les dangers, qui fait resoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps ; c'est-à-dire, tout leur être dans leur pensée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En verité, s'ils y pensoient bien & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent & ce qu'ils desirent acquerir, ils concluroient

CHAP. IV.

sans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'exposer une machine aussi foible que la leur, à tant de perils & à tant d'incommoditez ; mais ils s'aveuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre interêt. Ils n'aiment que la vie, & ils la hazardent pour toutes choses ; & ils ont même établi entr'eux, qu'il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme disoit pour s'excuser d'aller à la guerre, quand il n'y est pas engagé par son devoir, que ce qui l'en empêche, c'est que sa tête n'est pas à l'épreuve du canon, ni son corps impenetrable aux épées & aux piques, il me semble qu'il parleroit tres-judicieusement & tres-conformément à la disposition commune des hommes, qui n'estiment que les biens de la vie presente. Car puis qu'on n'en sçauroit joüir sans vivre, on ne sçauroit faire de plus grande folie, que de hazarder inutilement la vie, qui en est le fondement. Cependant les hommes sont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C'est qu'ils ont la raison encore plus foible que le

corps, comme nous le verrons tantôt. CHAP. IV.

Mais comme ce n'est qu'en détournant son esprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & ensuite dans la présomption de sa propre force, il est bon de lui mettre continuellement devant les yeux que toutes les grandeurs ou d'esprit ou de corps qu'il s'attribuë, sont toutes attachées à cette vie miserable, qui ne tient elle-même à rien & qui est continuellement exposée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille sans cesse avec une force invincible à détruire nôtre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'est un édifice dont on sappe sans cesse les fondemens, & qui s'écroulera quand les soutiens en seront ruinez, sans qu'aucun sçache précisément s'il est proche, ou s'il est éloigné de cet état.

CHAPITRE V.

Avertissemens continuels que nous avons de la fragilité de nôtre vie, par les necessitez ausquelles nous sommes assujettis.

CHAP. V. IL est étrange que les hommes puissent s'appuyer sur leur vie, comme sur quelque chose de solide, eux qui ont des avertissemens si sensibles & si continuels de son instabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs semblables qu'ils voyent à tous momens disparoître à leurs yeux, & qui sont autant de voix qui leur crient qu'ils sont mortels, & qu'il en faudra bien-tôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires qui sont comme des coups de foüet pour les tirer de leur assoupissement, & pour les avertir de penser à mourir. Je parle de la necessité où ils sont de soutenir tous les jours la défaillance de leurs corps par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire sentir leur foiblesse, que de les

les convaincre par ce besoin continuel de la distraction continuelle de leur corps qu'ils tâchent de reparer, & de soûtenir contre l'impetuosité du torrent du monde qui les entraîne à la mort? Car la faim & la soif sont proprement des maladies mortelles. Les causes en sont incurables, & si l'on en arrête l'effet pour quelque temps, elles l'emportent enfin sur tous les remedes. CHAP. V.

Qu'on laisse le plus grand esprit du monde deux jours sans manger, le voilà languissant, & presque sans action & sans pensées, & uniquement occupé du sentiment de sa foiblesse, & de sa défaillance. Il luy faut necessairement de la nourriture pour faire agir les ressorts de son cerveau, sans quoi l'ame ne fait rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette necessité? Et encore n'est-ce pas la plus fâcheuse, parce qu'elle n'est pas la plus difficile à satisfaire; celle du dormir l'est bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en cessant de penser & d'agir raisonnablement, & en se laissant tomber dans un état où l'homme n'est presque plus distingué

CHAP. V. des bêtes : & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de nôtre vie.

Il faut souffrir ces necessitez, puisque Dieu nous y assujettit. Mais il seroit bien raisonnable au-moins de les regarder comme des marques de nôtre foiblesse, puisque c'est en partie pour avertir l'homme de sa bassesse qu'il plaît à Dieu de le reduire ainsi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déreglement des hommes est tel qu'il change en sujets de vanité ce qui les devroit les plus humilier. Il n'y a rien où ils fassent paroître, quand ils le peuvent ; plus de faste & de magnicence que dans les festins. On se fait honneur de cette honteuse necessité ; & bien loin de s'en humilier, on s'en sert à se distinguer des autres, quand on est en état d'y apporter plus d'appareil & d'ostentation.

CHAPITRE VI.

Examen des qualitez ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celle des faits & des opinions des hommes.

IL eſt aſſez aiſé de perſuader ſpeculativement les hommes de la foibleſſe de leur corps; & des miſeres de leur nature, quoi qu'il ſoit trés-difficile de les porter à en tirer cette conſequence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui eſt appuyé ſur un fondement auſſi branlant & auſſi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foibleſſes auſquelles non ſeulement, ils ne s'appliquent point; mais dont ils ne ſont point du tout convaincus. Ils eſtiment leur ſcience, leur lumiere, leur vertu, la force & l'étenduë de leur eſprit. Ils croyent être capables de grandes choſes. Les diſcours ordinaires des CHAP. VI.

CHAP. VI. hommes sont tout pleins des éloges qu'ils se donnent les uns aux autres pour ces qualitez d'esprit. Et la pente qu'on a à recevoir sans examen tout ce qui est à son avantage, fait que si l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres.

Mais on doit d'abord considerer comme une tres-grande foiblesse cette inclination que l'on a à juger des choses non sur la verité, mais sur l'opinion d'autrui. Car il est clair qu'un jugement faux ne peut donner de réalité à ce qui n'en a point. Si nous ne sommes donc pas assez humbles pour n'avoir pas de complaisance en ce que nous avons veritablement, au moins ne soyons pas assez sotement vains pour nous attribuer sur le témoignage d'autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il y a de réel & de solide dans la science des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au moins tout ce que nous découvrirons être vain & faux.

La ſcience eſt, ou des mots, ou des faits, ou des choſes. Je demeure d'accord que les hommes ſont capables d'aller aſſez loin dans la ſcience des mots & des ſignes, c'eſt-à-dire dans la connoiſſance de la liaiſon arbitraire qu'il ont faite de certains ſons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir ſans confuſion tant d'images differentes, pourvû que l'on m'accorde que cette ſorte de ſcience eſt une grande preuve non ſeulement qu'ils ſont tres-ignorans, mais même qu'ils ſont preſque incapables de rien ſçavoir. Car elle n'eſt de ſoi d'aucun prix ni d'aucune utilité : Nous n'apprenons le ſens des mots qu'afin de parvenir à la connoiſſance des choſes. Elle tient lieu de moyen & non de fin. Cependant ce moyen eſt ſi difficile & ſi long, qu'il y faut conſumer une partie de nôtre vie. Pluſieurs l'y employent toute entiere : & tout le fruit qu'ils tirent de cette étude, eſt d'avoir appris que de certains ſons ſont deſtinez par les hommes à ſignifier de certaines choſes, ſans que cela les avance en rien pour en connoître la

CHAP. VI. nature. Cependant les hommes ſont ſi vains, qu'ils ne laiſſent pas de ſe glorifier de cette ſorte de ſcience; & c'eſt celle même dont ils tirent plus de vanité, parce qu'il n'ont pas la force de reſiſter à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la poſſedent.

Il n'y a gueres plus de ſolidité dans la ſcience des faits ou des évenemens hiſtoriques. Combien y en a-t-il peu d'exactement rapportez dans les hiſtoires? Noûs en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoiſſance particuliere, lorſqu'ils ſont écrits par d'autres. Le moyen donc de diſtinguer les vrais des faux, & les certains des incertains? On peut bien ſçavoir en general que tout hiſtorien ment; ou de bonne foi, s'il eſt ſincere; ou de mauvaiſe foi, s'il ne l'eſt pas: mais comme il ne nous avertit pas quand il ment: nous ne ſçaurions empêcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant preſqu'en rien.

Lors même que l'on ne peut pas dire que les hiſtoires ſoient fauſſes, combien ſont-elles differentes des choſes mêmes? Combien les faits

y ſont-ils décharnez, c'eſt-à-dire, ſeparez tant des mouvemens ſecrets qui les ont produits, que des circonſtances qui ont contribué à les faire réüſſir : Elles ne nous préſentent proprement que des ſquelettes, c'eſt-à-dire, des actions toutes nuës ou qui paroiſſent dépendre de peu de reſſorts, quoi qu'elles n'ayent été faites que dépendemment d'une infinité de cauſes, auſquelles elles étoient attachées. C'eſt donc bien peu de choſe que cette ſcience ; & bien-loin de fournir aux hommes un ſujet d'une vaine complaiſance, elle ne leur devroit donner qu'un ſujet de s'humilier dans la vûë de leur foibleſſe ; puiſqu'au même-temps qu'ils ſe trouvent l'eſprit rempli de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des hiſtoires, ils ſe trouvent auſſi dans l'impuiſſance de diſtinguer celles qui ſont vrayes de celle qui ne le ſont pas. CHAP. VI.

On peut mettre au même rang la connoiſſance des opinions des hommes ſur les matieres, qui ont fait le ſujet de leurs méditations, puis qu'elles ſont auſſi une partie con-

CHAP. VI. ſiderable de leur ſcience. Car comme s'ils avoient une infinité de temps à perdre, il ne leur ſuffit pas de s'informer de ce que les choſes ſont en effet ; mais ils tiennent auſſi regiſtre de toutes les fantaiſies que les autres ont euës ſur ces mêmes choſes ; ou plûtôt ne pouvant réüſſir à trouver la verité, ils ſe contentent de ſçavoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils ſe croyent, par exemple, grands Philoſophes ou grands Medecins, parce qu'ils ſçavent les ſentimens de divers Philoſophes ou de divers Medecins ſur chaque matiere. Mais comme on n'en eſt pas plus riche pour ſçavoir toutes les viſions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or ; de même on n'en eſt pas plus ſçavant pour avoir dans ſa memoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité ſans la trouver.

CHAPITRE VII.

Qu'on est aussi heureux d'ignorer que de sçavoir la plûpart des choses. Incertitude de la plûpart des sciences. L'homme ne connoît pas même son Ignorance.

IL n'y a que la science des choses, c'est-à-dire celle qui a pour but de satisfaire nôtre esprit par la connoissance du vrai, qui puisse avoir quelque solidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grands progrés, ils ne s'en devroient gueres plus estimer; puisque ces connoissances steriles sont si peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement solide, qu'on est tout aussi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puisse les porter. Qu'un grand Mathematicien se travaille tant qu'il voudra l'esprit pour découvrir de nouveaux astres dans le Ciel, ou pour marquer le chemin des cometes, il n'y a qu'à considerer combien aisément ou CHAP. VII.

CHAP. VII. se passe de ces connoissances pour ne luy porter point d'envie, & pour être tout aussi heureux que luy. Aussi le plaisir que l'on prend dans ces sortes de connoissances, ne consiste pas dans la possession même, mais dans l'acquisition. Si tôt que l'on y est arrivé on n'y pense plus. L'esprit ne se divertit que par la recherche même, parce qu'il s'y nourrit de la vaine esperance d'un bien imaginaire qu'il se propose dans la découverte. Si-tôt qu'il n'est plus soutenu & animé par cette esperance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne suffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces sciences, il faut qu'il reconnoisse de plus que ce qu'il en peut acquerir n'est presque rien, & que la plus grande partie de la Philosophie humaine n'est qu'un amas d'obscuritez & d'incertitudes, ou même de faussetez. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vû arriver de nôtre temps. On avoit philosophé trois mille ans durant sur divers principes ; & il s'éleve dans un coin de la terre un homme qui

change toute la face de la Philoſophie, CHAP. VII.
& qui prétend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant lui, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes; car il faut avoüer que ce nouveau venu donne plus de lumiere ſur la connoiſſance des choſes naturelles, que tous les autres enſemble n'en avoient donné. Cependant quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de ſolidité des principes de la Philoſophie commune, il laiſſe encore dans les ſiens beaucoup d'obſcuritez impenetrables à l'eſprit humain. Ce qu'il nous dit, par exemple, de l'eſpace & de la nature de la matiere, eſt ſujet à d'étranges difficultez, & j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de paſſion que de lumiere dans ceux qui paroiſſent n'en être pas effrayez. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foibleſſe de l'eſprit humain, que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui ſemblent avoir eu le plus de penetration, ſe ſoient occupez à raiſonner ſur la nature, & qu'aprés tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable

CHAP. VII. d'écrits qu'ils ont faits ſur cette matiere, il ſe trouve qu'on en eſt à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puiſſe tirer de leurs ouvrages, eſt d'y apprendre que la Philoſophie eſt un vain amuſement, & que ce que les hommes en ſçavent n'eſt preſque rien. Ce qui eſt étrange eſt que l'homme ne connoît pas même ſon ignorance, & que cette ſcience eſt la plus rare de toutes.

Et c'eſt pourquoi quand le commun du monde voit ces grandes bibliotheques, que l'on peut appeller, à quelque choſe prés, le magaſin des fantaiſies des hommes, il s'imagine qu'on ſeroit tres-heureux, ou du moins bien habile, ſi on ſçavoit tout ce qui eſt contenu dans ces ames de volumes, & de ne les regarder pas autrement que comme des treſors de lumiere & de verité. Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela ſeroit réüni dans une tête, cette tête n'en ſeroit ni mieux reglée, ni plus ſage, ni plus heureuſe. Tout cela ne feroit qu'augmenter ſa confuſion, & obſcurcir ſa lumiere. Et aprés tout elle ne ſeroit gueres differente d'une bibliotheque

exterieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre ; de même celui qui auroit tous les livres dans ſa memoire ne ſeroit capable de s'appliquer à chaque heure qu'à un certain livre, & à une certaine partie de ce livre. Tout le reſte ſeroit en quelque ſorte autant hors de ſa penſée que s'il ne la ſçavoit point du tout : & tout l'avantage qu'il en tireroit, eſt qu'il pourroit quelquefois ſuppléer à l'abſence des livres, en cherchant avec peine dans ſa memoire ce qu'elle auroit retenu ; encore ne ſeroit-il pas ſi aſſuré, que s'il prenoit la peine de s'en inſtruire à l'heure-même dans un livre. CHAP. VII.

CHAPITRE VIII.

Bornes étroites de la ſcience des hommes : nôtre eſprit racourcit tout. La verité même nous aveugle ſouvent.

POUR comprendre donc ce que c'eſt que la ſcience des hommes, CHAP. VIII.

CHAP. VIII. il faut descendre comme par divers degrez jusques aux bornes où elle est reduite. Elle seroit peu de chose, quand nôtre esprit seroit capable de s'appliquer tout-à-la-fois à tout ce que nous avons dans la memoire, parce que nous ne connoîtrions toûjours que peu de veritez. Cependant comme je le viens de dire, nous ne sommes capables de connoître qu'un seul objet & une seule verité à la fois. Le reste demeure enseveli dans nôtre memoire, comme s'il n'y étoit point. Voilà donc déja nôtre science reduite à un seul objet. Mais de quelle maniere encore le connoît-on? S'il renferme diverses qualitez, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous divisons les choses les plus simples en diverses idées, parce que nôtre esprit est encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes ensemble. Tout est trop grand pour luy. Il faut qu'il racourcisse tout ce qu'il considere, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour le proportionner à sa petitesse.

La vûë de nôtre esprit est à peu-prés semblable à celle de nôtre corps,

je veux dire qu'elle est aussi superficielle & aussi bornée. Nos yeux ne penetrent point la profondueur des corps, ils s'arrêtent à la surface. Plus ils étendent leur vûë, plus elle est confuse; & pour voir quelque objet exactement, il faut qu'ils perdent de vûë tous les autres. Que si les objets sont éloignez, ils les reduisenr par la foiblesse de l'organe qui en reçoit l'image, à la petitesse des moindres corps que nous avons aprés nous. Ces masses prodigieuses qu'on appelle des étoiles, ne sont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroissent presque que des étincelles. C'est l'image de la vûë de nôtre esprit. Nous ne connoissons de même que la surface & l'écorce de la plûpart des choses. Nous en détachons comme une feüille délicate pour en faire l'objet de nôtre pensée. Si les objets sont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut necessairement que nous les considerions par parties, & souvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confusion que nous voulions éviter. *Confusum est quidquid in pulverem sectum est.* S'ils ne sont pas presens à

CHAP. VIII.

CHAP. VIII. nos ſens, nous ne les atteignons ſouvent qu'en un point, & nous nous formons des idées ſi foibles & ſi petites des plus grandes & des plus terribles choſes, qu'elles font moins d'impreſſion ſur nous que la moindre de celles qui agiſſent ſur nos ſens.

Ce n'eſt pas encore tout : Quoi que ce que nôtre eſprit peut comprendre de verité ſoit ſi peu de choſe, la poſſeſſion ne lui en eſt pas neanmoins ferme ni aſſûrée. Il y eſt ſouvent troublé par la défiance & l'incertitude : & le faux lui paroît revêtu de couleurs ſi ſemblables à celles du vrai, qu'il ne ſçait où il en eſt. Ainſi il n'embraſſe ſon objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne ſe défend contre cette incertitude que par un certain inſtinct, & un certain ſentiment qui le fait attacher aux veritez qu'il connoît, malgré les raiſons qui ſemblent y être contraires.

Voilà donc à quoi ſe reduit cette ſcience des hommes que l'on vante tant, à connoître une à une un petit nombre de veritez d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces veritez combien y en a-t-il peu d'utiles ?

& de celles qui sont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le soient à nôtre égard, & qui ne puissent en devenir des principes d'erreur ? Car c'est encore un effet de la foiblesse des hommes, que la lumiere les aveugle souvent aussi-bien que les tenebres, & que la verité les trompe aussi bien que l'erreur. Et la raison en est que les conclusions dépendant ordinairement de l'union des veritez, & non d'une verité toute seule ; il arrive souvent qu'une verité imparfaitement connuë, étant prise par erreur comme suffisante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a-t-il, par exemple, qui se précipitent dans des indiscretions par la connoissance qu'ils ont de cette verité particuliere, que nous devons la correction au Prochain ? Combien y en a-t-il qui autorisent leur lâcheté par des maximes tres-veritables touchant la condescendance chrêtienne ?

Si l'on ne voit point de chemin, on s'égare. Si l'on en voit plusieurs, on se confond : & la lumiere de l'esprit qui fait découvrir plusieurs raisons, est aussi capable de nous tromper, que

Chap. VIII. la ſtupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons ſouvent par l'impreſſion des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons même quelque fois lorſque nous découvrons les erreurs des autres, parce que nous ſommes portez à croire qu'ils ont tort en tout, au lieu qu'ils n'ont ſouvent tort qu'en partie.

Chapitre IX.

Difficulté de connoître les choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vraiſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtez.

Chap. IX. VOICI encore un autre inconvenient qui eſt la ſource d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vrai dans la plûpart des choſes dépend de la comparaiſon des vraiſemblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparai-

ſon ? Car ce qui eſt de ſoi-même moins vraiſemblable étant mis plus en vûë par la maniere dont on l'exprime, & étant conſideré avec plus d'application ou de paſſion, eſt capable de faire beaucoup plus d'impreſſion ſur l'eſprit, que d'autres choſes, qui quoy qu'appuyées ſur des raiſons beaucoup plus ſolides, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec negligence & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la paſſion contrepeſe ſouvent, ou anéantit même entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité, ou en vraiſemblance.

Cependant l'eſprit de l'homme étant ſi foible, ſi borné, ſi étroit, ſi ſujet à s'égarer, eſt en même-temps ſi préſomptueux qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable, pourvû qu'il ſe trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui ſoit plus viſiblement au deſſus de l'eſprit & de la lumiere du commun du monde, & particulierement des ſimples & des ignorans, que de diſcerner entre tant de

CHAP. IX. dogmes conteftez parmi les Chrétiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut fuivre ? Pour décider raifonnablement une feule de ces queftions, il faut une étenduë d'efprit tres-grande & tres-rare. Que fera-ce donc quand il s'agit de les décider toutes, & de faire le choix d'une Religion fur la comparaifon des raifons de toutes les Societez Chrétiennes ? Cependant les Auteurs des nouvelles herefies ont perfuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui furpaffât la force de l'efprit des plus fimples. C'eft même par là qu'ils les ont attirez d'entre le peuple. Ceux qui les ont fuivis ont trouvé qu'il étoit beau de difcerner eux-mêmes la veritable Religion par la difcuffion des dogmes, & ils ont confideré ce droit d'en juger qu'on leur en attribuoit, comme un avantage confiderable que l'Eglife Romaine leur avoit injuftement ravi.

On ne doit pas neanmoins chercher ailleurs que dans la foibleffe même de l'homme la caufe de cette préfomption. Elle vient uniquement de ce que l'homme eft fi éloigné de connoître la verité, qu'il en ignore mê-

me les marques & les caracteres. Il ne se forme souvent que des idées confuses des termes d'évidence & de certitude. Et c'est ce qui fait qu'il les applique au hazard à toutes les vaines lueurs dont il est frapé. Tout ce qui lui plaît devient évident. Ainsi aprés qu'un heretique a comme consacré ses fantaisies par ce titre de veritez certaines & contenuës clairement dans l'Ecriture qu'il leur donne, il étouffe ensuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne se permet pas de les regarder ; ou s'il les regarde, c'est en ne les considerant que comme des difficultez, & en leur ôtant par là la force de faire impression sur son esprit.

CHAPITRE X.

Que le monde n'est presque composé que de gens stupides qui ne pensent à rien. Que ceux qui pensent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cause à la raison. Folie commencée dans la plûpart des hommes.

CHAP. X. SI l'esprit humain est si peu de chose, même lorsqu'il s'agite & qu'il cherche la verité, que sera-ce lorsqu'il s'abandonne au poids de son corps, & qu'il n'agit presque que par les sens ? Or il n'agit presque que de cette sorte dans la plûpart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enseigne, quand elle nous dit, *que l'habitation terrestre abaisse l'esprit qui pense à plusieurs choses.* Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'esprit, qui le rend de lui-même capable de former une grande diversité de pensées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir aussi l'état où cet esprit

eſt reduit par l'union avec un corps corrompu, & par les neceſſitez de la vie preſente, qui l'appeſantiſſent tellement, quelque actif, penetrant, & étendu qu'il ſoit de lui-même, qu'elles le reſſerrent en un trés-petit cercle d'objets groſſiers, au tour deſquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la nobleſſe & de la grandeur de ſa nature. En effet ſi l'on fait reflexion ſur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils ſont preſque tous plongez dans une telle ſtupidité, que ſi elle n'éteint pas entierement leur raiſon, elle leur en laiſſe ſi peu l'uſage, que c'eſt une choſe étonnante comment une ame peut être reduite à une telle brutalité. A quoi penſe un Canibale, un Yroquois, un Breſilien, un Negre, un Caphre, un Groelandien, un Lapon tout le temps de ſa vie? A chaſſer, à pêcher, à danſer, à ſe venger de ſes ennemis. CHAP. X.

Mais ſans aller chercher ſi loin des exemples de la ſtupidité des hommes, à quoi penſent la plûpart des gens de travail? A leur ouvrage, à manger, à boire, à dormir, à tirer ce qui leur

CHAP. X. eſt dû, à payer la taille, & à un petit nombre d'autres objets. Ils ſont comme inſenſibles à tous les autres, & l'accoûtumance qu'ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au delà. Si on leur parle de Dieu, de l'Enfer, du Paradis, de la Religion, des Regles de la Morale, où ils n'entendent point, où ils oublient en un moment ce qu'on leur dit, & leur eſprit rentre auſſi-tôt dans ce cercle d'objets groſſiers auſquels il eſt accoûtumé. S'ils ſont infiniment éloignez par leur nature, de celle des bêtes, telle qu'elle eſt en effet, ils ſont tres-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une bête, eſt un certain animal qui penſe, mais qui penſe peu, qui n'a que des idées confuſes & groſſieres, & qui n'eſt capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainſi nous concevons un cheval comme un animal qui penſe à manger, à dormir, à courir, à retourner à ſon étable. Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval; car une machine ne penſe point : mais c'eſt proprement celle d'un homme ſtupide

ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas ajoûter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare. CHAP. X.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupez que des neceſſitez de la vie preſente, eſt ſi grand, que celuy des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend dans le Chriſtianiſme même preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la plûpart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſque à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire aux neceſſitez de leur corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, à achepter, & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que ſi les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins

CHAP. X. que les autres, & le travail rend leur ame plus pesante : les richesses au contraire qui donnent un peu plus de loisir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres ; ses emplois d'esprit qui les obligent de traiter ensemble, les réveillent un peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une si grande stupidité. L'esprit d'une femme de la Cour est plus remué & plus actif que celui d'une paysanne, & celui d'un Magistrat que celui d'un artisan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a aussi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité: de sorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une stupidité simple, que dans cette activité pleine de déguisement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foiblesse de nôtre esprit, il faut encore considerer que quelques vrayes que soient ses pensées, il en est souvent separé avec violence par le dereglement naturel de son imagination. Une mouche qui passera devant ses yeux est capable de le distraire de la contemplation la plus serieuse. Cent

idées inutiles qui viennent à la tra- Chap. X.
verſe, le troublent & le confondent
malgré qu'il en ait. Et il eſt ſi peu maître de lui-même, qu'il ne ſçauroit s'empêcher de jetter au moins la vûë ſur ces vains phantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raiſon cet état, un commencement de folie ? Car comme la folie achevée conſiſte dans le déreglement entier de l'imagination qui vient de ce que les images qu'elle preſente ſont ſi vives, que l'eſprit ne diſtingue plus les fauſſes des veritables : de même la force qu'elle a de preſenter ces images à l'eſprit, ſans le congé & ſans l'aveu de ſa volonté, eſt une folie commencée ; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter la chaleur du cerveau de quelques degrez, & rendre les images un peu plus vives. Deſorte qu'entre l'état du plus ſage homme du monde, & celui d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrez de chaleur & d'agitation d'eſprit. Et nous ne ſommes pas ſeulement obligez de reconnoître que nous ſommes capables de la folie ; mais il faut avouër de plus que

nous la ſentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, ſans que nous ſçachions à quoi il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renverſement de ſon eſprit.

CHAPITRE XI.

Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſçauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſçavons la fauſſeté. Paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appui.

CHAP. XI. MAIS quoi que la raiſon ſoit foible au point où nous l'avons repreſentée, ce n'eſt encore rien au prix de la foibleſſe de l'autre partie de l'homme qui eſt ſa volonté. Et l'on peut dire en les comparant enſemble, que ſa raiſon fait ſa force, & que ſa foibleſſe conſiſte dans l'impuiſſance où ſa volonté ſe trouve, de ſe conduire par la raiſon.

Il n'y a perſonne qui ne demeure d'accord que la raiſon nous eſt don-

née pour nous ſervir de guide dans la vie, pour nous faire diſcerner les biens & les maux, & pour nous regler dans nos deſirs, & dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l'employent à cet uſage, & qui vivent, je ne dis pas ſelon la verité & la juſtice, mais ſelon leur propre raiſon toute aveugle & toute corrompuë qu'elle eſt? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos paſſions qui nous emportent tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, comme un vaiſſeau ſans voile & ſans Pilote, & ce n'eſt pas la raiſon qui ſe ſert des paſſions, mais les paſſions qui ſe ſervent de la raiſon pour arriver à leur fin. C'eſt tout l'uſage que l'on en fait ordinairement.

Souvent même la raiſon n'eſt pas corrompuë. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle eſt convaincuë du neant des choſes qui nous agitent; mais elle ne ſçauroit empêcher l'impreſſion violente qu'elles font ſur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel, en deplorant & en condamnant cette miſerable coûtume, & ſe blâmant eux-mêmes de la ſuivre;

CHAP. XI. Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriser le jugement de ces fous qui les eussent traitez de lâches s'ils eussent obéï à la raison ? Combien de gens se ruinent en folles dépenses & se réduisent à des miseres extrêmes, parce qu'ils ne sçauroient resister à la fausse honte de ne faire pas comme les autres ?

Qu'y a-t'il de plus aisé que de convaincre les hommes du peu de solidité de tout ce qui les attire dans le monde ? Cependant avec tous ces raisonnemens, le phantôme de la reputation, la chimere des honneurs & du rang, & mille autres choses aussi vaines les emportent & les renversent, parce que leur ame n'a point de force, de solidité ni de fermeté.

Que diroit-on d'un soldat qui étant averti que dans un spectacle où l'on representeroit un combat, les canons & les mousquets ne sont point chargez à balle, ne laisseroit pas de baisser la tête & de s'enfuir au premier coup de mousquet ; ne diroit-on pas que sa lâcheté approcheroit de la folie ? Et n'est-ce pas cependant ce que nous faisons tous les jours ? On nous aver-

rit que les discours & les jugemens des hommes sont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent de rien servir ; qu'ils ne peuveut nous ravir aucuns de nos biens, ni soulager aucuns de nos maux. Et neanmoins ces discours, & ces jugemens ne laissent pas de nous renverser, & de faire sortir nôtre ame de son assiette. Une grimace, une parole de chagrin nous mettent en colere, & nous nous préparons à les repousser comme si c'étoit quelque chose bien redoutable. Il faut nous-flater, & nous caresser comme des enfans pour nous tenir en bonne humeur, autrement nous jettons des cris à nôtre mode comme les enfans à la leur. CHAP. XI.

Il est certain que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occasions, vient de quelque passion qui les possede. Mais les passions mêmes viennent de foiblesse & du peu d'attache que leur ame a aux biens veritables & solides. Et pour le comprendre il faut considerer que comme ce n'est pas une foiblesse à nôtre corps d'avoir besoin de la terre pour se soûtenir, parce que c'est la con-

CHAP. XI. dition naturelle de tous les corps, mais que l'on ne dit qu'il est foible que lorsqu'il a besoin d'appuis étrangers; qu'il le faut porter, ou qu'il lui faut un bâton, & que le moindre vent est capable de le renverser : de même ce n'est pas une foiblesse à l'ame d'avoir besoin de s'appuyer sur quelque chose de veritable & de solide, & de ne pouvoir pas subsister comme suspenduë en l'air sans être attachée à aucun objet : ou si c'est une foiblesse, elle est essentielle à la creature, qui ne suffisant pas à elle-même, a besoin de chercher ailleurs le soûtien qu'elle ne trouve pas en soi.

Mais la foiblesse veritable de l'ame consiste en ce qu'elle s'appuye sur le neant, comme dit l'Ecriture, & non sur des choses réelles & solides ; où que si elle s'appuye sur la verité, cette verité ne lui suffit pas, & n'empêche pas qu'elle n'ait encore besoin de mille autres soûtiens, par la soustraction desquels elle tombe incontinent dans l'abbatement. Elle consiste en ce que le moindre souffle est capable de la faire sortir de l'état de son repos, que les moindres baga-

telles l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut resister à l'impression de mille choses dont elle reconnoît elle-même la fausseté & le neant. CHAP. XI.

CHAPITRE XII.

Consideration particuliere sur la vanité des appuis que l'ame se fait pour se soûtenir.

CE que nous venons de dire est une image racourcie de la foiblesse de l'homme : & il est bon de la considerer plus en détail pour en remarquer les differens traits. CHAP. XII.

Quoi que l'homme ne puisse trouver en cette vie de veritable repos, il est certain qu'il n'est pas aussi toûjours dans l'abattement & dans le desespoir. Son ame prend par necessité une certaine consistance, parce qu'il est si foible & si inconstant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grands maux s'adoucissent par le temps. Le sentiment s'en perd & s'en évanoüit. La

CHAP. XII. pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produisent que des secousses passageres, dont le mouvement se rallentit peu-à-peu jusqu'à ce qu'il cesse entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque sorte de repos, & c'est une chose commune à tous les hommes d'avoir en quelque temps de leur vie une assiette tranquille. Mais cette assiette est si peu ferme qu'il ne faut presque rien pour la troubler.

La raison en est que l'homme ne s'y soûtient pas par l'attache à quelque verité solide qu'il connoisse clairement; mais qu'il s'appuye sur quantité de petits soûtiens, & qu'il est comme suspendu par une infinité de fils foibles & déliez, à un grand nombre de choses vaines & qui ne dépendent pas de lui : de sorte que comme il y a toûjours quelqu'un de ces fils qui se rompt, il tombe aussi en partie & reçoit une secousse qui le trouble. On est porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs dont on est environné; car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y reüssit ordinairement. On

est porté par l'obéïssance & l'affection de ses domestiques ; par la protection des Grands ; par de petits succés ; par des loüanges ; par des divertissemens ; par des plaisirs. On est porté par les occupations qui amusent, par les esperances que l'on nourrit, par les desseins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On est porté par les curiositez d'un cabinet, par un jardin, par une maison des champs. Enfin il est étrange à combien de choses l'ame s'attache, & combien il lui faut de petits appuis pour la tenir en repos.

On ne s'apperçoit pas pendant que l'on possede toutes ces choses, combien on en est dépendant. Mais comme elles viennent souvent à manquer, on reconnoît par le trouble que l'on en ressent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre cassé nous impatiente ; nôtre repos en dépendoit donc ? Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous penetre jusqu'au vif ; l'estime de cet impertinent, ou au moins l'ignorance de ce jugement faux qu'il fait de nous, contribuoit donc à nôtre

CHAP. XII. tranquillité ? Elle nous portoit & nous soûtenoit, sans que nous y pensassions.

Non seulement nous avons besoin continuellement de ces vains soûtiens, mais nôtre foiblesse est si grande qu'ils ne sont pas capables de nous soûtenir long-temps. Il en faut changer. Nous les écraserions par nôtre poids. Nous sommes comme des oiseaux qui sont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer sans mouvement, ni presque en un même lieu, parce que leur appui n'est pas solide, & que d'ailleurs ils n'ont pas assez de force & de vigueur en eux pour resister à ce qui les porte en bas : de sorte qu'il faut qu'ils se remuent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air ils se font sans cesse un nouvel appui. Autrement s'ils cessoient d'user de cet artifice que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choses pesantes. Nôtre foiblesse spirituelle a des effets tout semblables. Nous nous appuyons sur les jugemens des hommes, sur les plaisirs des sens, sur les consolations humaines, comme sur un air qui nous soûtient pour un

temps. Mais parce que toutes ces choses n'ont point de ſolidité, ſi nous ceſſons de nous remuer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abattement & dans la triſteſſe. Chaque objet en particulier n'eſt pas capable de nous ſoûtenir. C'eſt par des changemens continuels que l'ame ſe maintient dans un état ſupportable, & qu'elle s'empêche d'être accablée par l'ennuy & le chagrin. Ainſi ce n'eſt que par artifice qu'elle ſubſiſte. Elle tend par ſon propre poids au découragement & au deſeſpoir. Le centre de la nature corrompuë eſt la rage & l'enfer. On le porte en quelque ſorte en ſoi-même dés cette vie; & ce n'eſt que pour s'empêcher de le ſentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la ſéparer de tous ces objets, & la reduire à ne penſer qu'à elle-même. Et comme c'eſt proprement ce que fait la mort, elle précipiteroit tous les hommes dans ce centre malheureux, ſi Dieu par ſa grace toute-puiſſante, n'avoit donné à quel- CHAP. XII.

ques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le Ciel.

CHAPITRE XIII.

Que tout ce qui paroît de grand dans la disposition de l'ame de ceux qui ne sont pas veritablement à Dieu, n'est que foiblesse.

CHAP. XIII.

IL n'est pas moins vrai de la volonté de l'homme considerée en elle-même, & sans le secours de Dieu, que de son esprit & de son intelligence, que ce qui y paroît de plus grand n'est que foiblesse, & que les noms de force & de courage, par lesquels on releve certaines actions, & certaines dispositions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetez & les plus grandes bassesses. Ce que nous prenons pour course, est une fuite, pour élevation, est une chute; pour fermeté, & legereté. Cette immobilité & cette froideur inflexible qui paroît en quelques actions, n'est qu'une dureté produite par le vent des passions qui enfle ceux qu'el-

les poſſedent comme des ballons. Quelque fois ce vent les éleve en haut, quelque fois il les précipite en bas. Mais en haut & en bas ils ſont également legers & foibles. CHAP. XIII.

Qu'eſt ce qui porte tant de gens à ſuivre la profeſſion des armes dans laquelle il faut par neceſſité s'expoſer à tant de hazards & ſouffrir tant de fatigues; Eſt-ce le deſir de ſervir leur Prince, ou leur païs ? Ils n'en ont pas ſouvent la moindre penſée. C'eſt l'impuiſſance de mener une vie reglée. C'eſt la fuite du travail où leur condition les engage. C'eſt l'amour de ce qu'il y a de licentieux dans la vie des ſoldats. C'eſt la foibleſſe de leur eſprit, & l'illuſion de leur imagination qui les flatte par de fauſſes eſperances, & qui leur repreſentant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, leur cache ceux auſquels ils s'expoſent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'aſſaut avec tant de fierté, mepriſe ſerieuſement la mort, & qu'il conſidere fort la juſtice de la cauſe qu'il ſoûtient. Il eſt tout poſſedé de la crainte des jugemens qu'on

CHAP. XIII. feroit de lui s'il reculoit, & ces jugemens le pressent comme un ennemi, & ne lui permettent pas de penser à autre chose. Voilà la source de ce grand courage.

Pour en être convaincu, on n'a qu'à considerer ces gens que l'on fait passer pour des exemples de la force & de la generosité humaine, dans les endroits de leur vie où ils ont été dépourvus de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuses & éclatantes. On y voit ces prétendus Heros qui sembloient braver la mort, & se mocquer des choses les plus terribles, renversez par le moindre accident, & reduits à témoigner honteusement leur foiblesse. Qu'on regarde cet Alexandre qui avoit fait trembler toute la terre, & qui dans les combats avoit si souvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone : A peine la mort luy paroit-elle à découvert, qu'il remplit tout son Palais de devins, & de devineresses & de sacrificateurs. Il n'y a point de sotte superstition où il n'ait recours pour se défendre de cette mort qui le menace, & qui l'empor-

te enfin aprés l'avoir auparavant terraſſé de ſon ſeul aſpect, & l'avoir reduit aux plus grandes baſſeſſes. Pouvoit-il mieux faire voir que quand il ſembloit la mépriſer, c'eſt qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les paſſions dont il étoit tranſporté, lui mettoient comme un voile devant ſes yeux qui l'empêchoit de la voir? CHAP. XIII.

Et que l'on ne croye pas qu'il y ait plus de veritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne ſemblent pas s'être démentis, & qui ſont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vécu. De quelques pompeux éloges que les Philoſophes relevent à l'envi la mort de Caton, ce n'eſt qu'une foibleſſe effective qui l'a porté à cette brutalité, dont ils ont fait le comble de la generoſité humaine. C'eſt ce que Ciceron découvre aſſez, lorſqu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût, plûtôt que de voir le viſage du Tyran.* C'eſt donc la crainte de voir le viſage de Ceſar qui lui a inſpiré cette reſolution deſeſperée. Il n'a pû ſouffrir de ſe voir ſoumis à celui qu'il avoit tâché de ruiner, ni de le voir triompher de ſa vaine reſiſ-

CHAP. XIII. tance. Et ce n'a été que pour chercher dans la mort un vain asile contre ce phantôme de Cesar victorieux, qu'il s'est porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait son Idole, ne lui attribuë pas un autre mouvement quand il lui fait dire : *Puisque les affaires du genre humain sont desesperées, mettons Caton en sûreté.* Il ne pensoit donc qu'à sa sûreté. Il ne songeoit qu'à s'ôter de devant les yeux un objet que sa foiblesse ne pouvoit souffrir. Ainsi au lieu de dire comme Seneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet esprit genereux, qui méprisoit toute la puissance des hommes* : GENEROSUM *illum contemptoremque omnis potentiæ spiritum ejecit*, il faut dire que par une foiblesse pitoyable il succomba à un objet que toutes les femmes & tous les enfans de Rome souffrirent sans peine : & que la terreur qu'il en eut fut si violente, qu'elle le porta à sortir de la vie par le plus grand de tous les crimes.

Ces morts tranquilles, & où il ne paroît aucune fureur, comme celle de Socrate, pourroient paroître plus

genereuses. Mais toute cette tranquillité étoit pourtant bien peu de chose, puisqu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveuglement. Socrate ne croyoit pas se devoir effrayer de la mort, parce? disoit-il, qu'il ne sçavoit si c'étoit un bien ou un mal; mais il faisoit voir par-là qu'il avoit bien peu de lumiere. Car n'est-ce pas un malheur terrible que de ne sçavoir pas en entrant dans un état éternel, s'il doit être heureux ou malheureux? Et ne faut-il pas avoir une insensibilité monstrueuse, pour n'être point touché de cette effroyable incertitude, & pour être capable, lorsque l'on est sur le point d'en faire l'essai, de prendre encore plaisir à discourir avec ses amis,& à joüir de la vaine satisfaction que donnent les sentimens d'affection & d'estime qu'ils nous font paroître. Voilà neanmoins ce qui a occupé l'esprit de Socrate dans le plus beau jour de sa vie, au jugement des Philosophes, qui est celui de sa mort.

CHAPITRE XIV.

Foibleſſe de l'homme dans ſes vices & dans ſes defauts. Nulle force qu'en Dieu.

CHAP. XIV. SI les vertus purement humaines ne ſont que foibleſſe, que doit-on juger des vices ? Quelle plus grande foibleſſe que celle d'un ambitieux ? Il neglige tous les biens réels & ſolides de la vie, il s'engage à mille dangers & à mille traverſes, parce qu'il ne peut ſouffrir qu'un autre ait ſur lui quelque vaine préeminence. Quelle foibleſſe que de regarder comme nous faiſons avec complaiſance, milles choſes ridicules, lors même que nous ſommes perſuadez qu'elles le ſont ? Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu que c'eſt une baſſeſſe de ſe croire digne d'eſtime, parce qu'on eſt bien vêtu, qu'on eſt bien à cheval, qu'on eſt juſte à placer une balle, qu'on marche de bonne grace ? Cependant combien y en a-t'il peu qui ſoient au deſſus de ces choſes là & qui ne ſoient pas flattez quand on les en louë ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foibleſſe que celle qui fait trouver tant de gout dans les divertiſſemens du monde ? Car eſt-il poſſible de reduire une ame à un état plus bas, & plus indigne d'elle que de lui interdire toute autre penſée pour ne l'occuper que du ſoin de conduire le corps qu'elle anime ſelon la cadence d'un inſtrument de muſique, ou de ſuivre des bêtes qui courent aprés d'autres bêtes ? Cependant c'eſt preſque là tout ce qui fait le divertiſſement des Princes & des Grands. Cette privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain, & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les yeux. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions, où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe reduire autant qu'il peut à la condition des bêtes. CHAP. XIV.

L'homme fait ce qu'il peut pour ſe diſſimuler ſa propre foibleſſe, mais quoi qu'il faſſe, il ne laiſſe pas de la ſentir : toute ſon application eſt à y

CHAP. XIV.

chercher des remedes ; mais il ſe conduit avec ſi peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de la diminuer il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'eſt en effet que de ſoûtenir leur propre foibleſſe par des appuis étrangers. Les ambitieux tâchent de le faire par l'état & par l'autorité, les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence ; mais ils y réüſſiſſent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs neceſſitez, & leur foibleſſe par conſequent. Qu'eſt-ce qui diſtingue, dit ſaint Chriſoſtome, les Anges de nous, ſinon qu'ils ne ſont pas preſſez de beſoins comme nous ? Ainſi ceux qui en ont moins, approchent plus de leur état; & ceux qui en ont plus, en ſont les plus éloignez. *Celui qui a beſoin de beaucoup de choſes*, dit encore ce même Pere, *eſt eſclave de beaucoup de choſes, il eſt lui même ſerviteur de ſes ſerviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de lui.* De ſorte que l'augmentation des biens & des honneurs

Chriſoſ. hom. 79. in Joan. 413.

de ce monde ne faisant qu'augmenter les servitudes & les dépendances, nous reduit ainsi à une misere plus effective. CHAP. XIV.

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l'homme. De quelque côté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foiblesse & qu'impuissance. C'est en Dieu seul & dans sa grace qu'il la faut chercher. C'est lui seul qui peut éclairer ses tenebres, affermir sa volonté, soûtenir sa vie temporelle autant de temps qu'il veut, & changer enfin les infirmitez de son ame & de son corps en un état éternel de gloire & de force: Tout ce que nous avons dit de la foiblesse de l'homme ne sert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le soûtient. Car qu'elle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre une creature si corrompuë: si foible & si miserable, victorieuse d'elle-même, & des Demons, pour l'élever au-dessus de toutes choses, & pour lui faire surmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant, & de terrible; *Magnâ gratiâ opus est, ut cum omnibus amoribus,*

terroribus, errori bus vincatur hic mundus.

Chapitre XV.

Foiblesse de l'homme paroît encore davantage, en quelque sorte, dans ceux qui sont à Dieu.

Chap. XV. Mais s'il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l'homme on peut dire aussi que rien ne découvre tant la foiblesse de l'homme que la grace même; & que les infirmitez de la nature sont en quelque sorte plus visibles dans ceux que Dieu en a le plus favorisez. Il n'est pas si étrange que des gens environnez de tenebres, qui ne sçavent ce qu'ils sont ni ce qu'ils font, & qui ne suivent que les impressions de leur sens ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans, & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairez par de si pures lumieres, à qui il a découvert la double fin & la double

ble éternité de bonheur ou de misere qui les attend ; qui ont l'esprit rempli de ces grands & effroyables objets d'un enfer, des demons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont preferé Dieu à toutes choses : qui ne croiroit, dis-je, qu'ils seroient incapables d'être touchez des bagatelles du monde ? Cependant il n'en est pas ainsi. Leur cœur ne laisse pas d'être encore souvent tres-sensible aux moindres choses. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranlent. Ils succombent quelquefois à des tentations tres-legeres, au même temps que Dieu leur fait la grace de surmonter les plus grandes. Ils se voyent encore sujets à mille passions, à mille pensées, à mille mouvemens déraisonnables. Les niaiseries du monde les viennent troubler dans leurs meditations les plus serieuses. S'ils ne tombent pas tout-à-fait dans le précipice des crimes, ils sentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte, & ils sentent en même temps qu'ils n'ont aucune force pour s'empêcher d'y tomber, & que

CHAP. XV. si Dieu les abandonnoit à eux-mêmes, ils y seroient en un moment entraînez.

Ainsi ce sont ceux proprement qui voyent leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete : *Ego vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde sont pauvres & foibles sans le sçavoir. Un malade ne sent bien la perte de ses forces que quand il les veut éprouver. Ce n'est qu'en faisant effort pour resister à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoît la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puissent bien connoître leur foiblesse, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la surmonter. Et quoi qu'ils la surmontent en effet dans les choses les plus importantes, c'est neanmoins avec tant d'imperfections & tant de défauts : & ils voyent en même temps tant d'autres choses où ils ne la surmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de sujet d'être convaincus de leur misere.

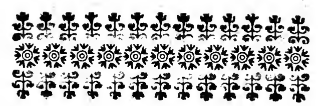
Ce ne sont donc pas seulement les moins éclairez, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles, qui doivent dire à Dieu :

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis foible. Ce sont les plus forts & les plus parfaits, & ceux qui ont reçû de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere est de les penetrer davantage du sentiment de leur bassesse & de leur misere, de leur faire reconnoître devant Dieu qu'ils ne sont que tenebres dans leur esprit, que foiblesse & inconstance dans leur volonté, que leur vie n'est qu'une image qui passe, & une vapeur qui se dissipe. C'est cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete : *Mon être n'est qu'un neant devant vous :* ET SUBSTANTIA *mea tanquam nihilum ante te*, & qui leur ôtant ainsi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en même temps d'admirations de la puissance infinie de Dieu, & de l'abîme incomprehensible de sa sagesse ; & les porte ainsi à se jetter entre ses bras par une humble confiance, en reconnoissant qu'il n'y a que lui qui les puisse soûtenir parmi tant de langueurs & de foiblesses ; qui les puisse

CHAP. XV.

CHAP. XV.

délivrer de tant de maux, qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis ; & enfin que c'eſt en lui ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes les autres creatures.



SECOND TRAITÉ.

De la soumission à la volonté de Dieu.

I, PARTIE.

Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.

CHAPITRE I.

Que la vie payenne, c'est de suivre sa propre volonté, & la vie Chrétienne, de suivre celle de Dieu.

LA difference la plus generale que l'Ecriture mette entre les justes & les pecheurs, est que les uns marchent dans les voyes de Dieu, & que les autres marchent dans leurs CHAP. I.

CHAP. I.

propres voyes. C'est pourquoi elle renferme tous les desordres ausquels les Payens ont été abandonnez par la justice de Dieu, dans ce seul mot qui les comprend tous : *Dimisit omnes gentes ingredi vias suas.* IL A LAISSE' *toutes les nations marcher dans leurs voyes.* Et le Prophete au contraire renferme toutes les instructions que JESUS-CHRIST devoit donner au monde dans cette seule parole, Qu'il nous enseigneroit ses voyes : *Et docebit nos vias suas.*

Or pour sçavoir ce que c'est que marcher dans ses propres voyes, il ne faut que considerer ce que dit saint Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foi, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leurs sens, & qu'ils suivoient les volontez de la chair & de leurs pensées : *Ambulantes in vanitate sensus sui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour sçavoir au contraire ce que c'est que de marcher dans les voyes de Dieu, il ne faut que considerer ce passage de saint Pierre, où parlant de ce que se doivent proposer les fidelles convertis, il dit qu'ils

doivent se resoudre de passer tout le reste de leur vie à suivre la volonté de Dieu, & non les desirs des hommes. *Ut jam non desideriis hominum, sed voluntate Dei quod reliquum est in carne, vivat temporis.* Ainsi suivant sa volonté propre, c'est marcher dans sa voye & vivre en Payen ; & suivre la volonté de Dieu, c'est marcher dans la voye de Dieu, & vivre en Chrétien.

C'est pourquoi le premier mouvement que la grace inspira à saint Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire à JESUS-CHRIST : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ? Domine, quid me vis facere ?* Et ce mouvement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivi que ses inclinations, une resolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un desir sincere de la connoître. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire dans son temps.

CHAP. I. Or ce que l'Esprit de Dieu fit dire à saint Paul, doit être dit par chaque Chrétien, & il n'y en a aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apôtre en disant à Dieu : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ?* Il ne suffit pas de le dire au commencement de sa conversion ; il faut même renouveller sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie ; parce que la volonté propre qui n'est pas morte en nous, tâche toûjours de reprendre son empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toûjours desirer de connoître la volonté de Dieu, parce que nôtre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toûjours desirer de la suivre, parce que nôtre concupiscence ne cesse point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce desir & cette protestation de vouloir obéïr à Dieu, ne soient pas steriles, & ne demeurent pas dans une simple idée sans effet, il est utile de méditer serieusement ce que c'est que de suivre la volonté de Dieu, & de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essentiel de la vie

chrétienne dans toutes les rencontres de la vie. Et pour cela il faut premierement sçavoir ce que c'est que la volonté de Dieu, que nous voulons suivre. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Deux manieres de considerer la volonté de Dieu. Comme regle de nos actions; comme cause de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On possede quelquefois la charité sans le sçavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.

L'ECRITURE sainte & la doctrine de l'Eglise nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement, comme la regle de nos devoirs, qui nous prescrit ce que nous devons faire; qui nous montre les dispositions où nous devons être; qui nous découvre ce que nous devons desirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre; qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement, comme la cause CHAP. II.

CHAP. II. de tout ce qui se fait dans le monde, à l'exception du peché ; qui produit efficacement tout ce qui est bon ; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même chose. C'est cette *loi éternelle* dont parle si souvent saint Augustin, qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les creatures corporelles & inanimées, lui défend d'attacher son amour à aucune autre chose qu'au souverain Estre ; puisqu'il ne le peut faire sans sortir de son ordre, & sans s'abaisser au dessous des choses qui lui sont inferieures ou égales. C'est cette *justice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le même saint Augustin, qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât nôtre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice, que les hommes sont justes ; & qu'en s'en éloignant, qu'ils sont injustes & pecheurs.

Ce sont ces *jugemens* & ces *justifications* dont DAVID parle si souvent, c'est-à-dire les regles & les ordonnances justes & saintes qui instruisent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui sont écrites dans Dieu même, parce qu'elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste & toute équitable. C'est cette *sagesse* dont parle le Sage dans tous ses livres, qu'il faut sans cesse desirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous sert de guide dans nôtre chemin, & qui habite en Dieu & avec DIEU. *Omnis sapientia à Domino Deo est, & cum illo fuit semper, & est ante ævum.* CHAP. III.

Ce sont ces *préceptes* que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toûjours devant les yeux, & de conserver dans nôtre cœur, qui doivent marcher avec nous; qui ne nous doivent point quitter dans le sommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos pensées à nôtre reveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cùm ambulaveris gradia tur tecum, cùm dormieris custodiant te, & evigilans loquere cum eis.*

CHAP. II.

« C'est cette *lumiere* qui fait que nous sommes *enfans de lumiere*, & qui fait que les uns marchent dans les tenebres, & les autres dans la lumiere, selon qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils la suivent. *Quia mandatum lucerna est, & lex lux.*

C'est cette *verité*, selon laquelle il est dit des justes, qu'ils *marchent dans la verité*, qu'ils *sont dans la verité*, & qu'ils *font la verité*. Enfin c'est Dieu même, puisque tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu est Dieu même.

Cette justice, cette loi, cette verité divine nous est manifestée par l'Ecriture sainte, & principalement par l'Evangile. Et c'est un des sens de ce verset de saint Paul ; *Justitia enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem.* Mais la revelation exterieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire interieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme verité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c'est pourquoi il est dit, *qu'il y a une veritable lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde :* ERAT *lux vera quæ illuminat omnem*

hominem venientem in hunc mundum, c'est-à-dire, que les hommes ne sont éclairez qu'autant qu'il plaît à cette lumiere divine & increée de luire dans leurs esprits. CHAP. II.

C'est en suivant cette justice, en s'y conformant, en l'aimant, en la desirant, que les hommes justes croissent en justice. C'est en s'en éloignant qu'ils sont injustes, méchans, corrompus, dereglez ; parce que cette justice est l'ordre essentiel, la vertu essentielle, la sainteté essentielle. Et comme cette justice est Dieu même, il est clair que l'amour de cette justice est l'amour de Dieu ; que c'est la même chose que la charité ; & qu'agir par l'amour de la justice, c'est agir par charité & par principe d'amour de Dieu.

Et par là on peut voir qu'on possede quelquefois la charité & qu'on agit par principe de charité sans le sçavoir ; & qu'on est quelquefois sans charité, & que l'on agit sans charité, quand on croit en être vivement touché. Car il y a des personnes qui ne sentant point de devotion sensible envers l'humanité de JESUS-CHRIST,

CHAP. II. & lisant quelquefois sa Passion sans attendrissement & sans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas JESUS-CHRIST, parce que leur amour n'est pas accompagné de cette devotion sensible. Mais si ces personnes ont une grande horreur de l'injustice & du peché, si elles aiment la justice & la loi de Dieu, si elles la trouvent juste & sainte, si elles y obéïssent avec amour, & qu'elles ne voulussent pas même pecher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment veritablement JESUS-CHRIST comme Dieu, parce qu'il est cette justice, cette sagesse, cette loi éternelle qu'elles aiment. Il y en a au contraire qui ressentent quelquefois des mouvemens sensibles pour JESUS-CHRIST, qui versent des larmes en lisant ce qu'il a souffert pour nous, & qui neanmoins n'ont aucun veritable amour de Dieu, parce qu'ils n'aiment point *la justice & le jugement*, comme parle l'Ecriture, qu'ils ne sont point penetrez d'un certain sentiment qui fait trouver la loi de Dieu toute aimable, & toute juste, & qui nous y soumet avec amour.

Chapitre III.

Combien David étoit touché de l'amour de la loi de Dieu. Excellence du Pseaume Beati immaculati.

C'Est de l'amour de la loi de Dieu que David étoit vivement touché, lors qu'il s'écrie dans ses Pseaumes : La loi de Dieu est toute pure, elle attire les ames par sa beauté : *Lex Domini immaculata convertens animas.* Les ordonnances de Dieu sont fidelles, on n'est jamais trompé en les suivant. Elles donnent la sagesse, non aux orgueilleux qui y resistent, mais aux humbles qui s'y soumettent : *Testimonium Domini fidele sapientiam præstans parvulis.* Les justices, c'est-à-dire, les volontez toutes justes du Seigneur sont la droiture même, & elles comblent les ames de joye : *Justitiæ Domini lætificantes corda.* Ses commandemens sont pleins de lumiere, & ils éclairent les yeux de l'ame : *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos.* La crainte du Sei- Chap. III.

CHAP. III.
gneur est sainte, elle ne passe pas comme celle des hommes, elle demeure éternellement : *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi.* Les jugemens de Dieu sont la verité même, & ils sont justes par eux-mêmes : *Judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* Ils sont plus desirables que toutes les richesses du monde, & plus doux que le miel le plus delicieux : *Desiderabilia super aurum pretiosum multùm, & dulciora super mel & favum.* Toutes ces expressions viennent d'une ame transportée de la beauté de la loi de Dieu, de sa justice, de sa droiture, de sa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle ressent, & que Dieu forme en elle, au même temps qu'il fait briller cette loi divine dans son esprit.

Aussi l'Eglise est si persuadée que cet amour de la loi de Dieu est le fondement de la pieté chrétienne, que c'est en quoi consiste la vraye charité, & que la meditation de cette loi doit être nôtre entretien continuel, qu'au lieu qu'elle partage en des jours differens les autres Instruc-

tions de l'Ecriture, & les autres Pſeaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour ; elle nous donne pour nôtre nourriture de tous les jours, ce Pſeaume admirable ou David demande à Dieu par tant d'expreſſions differentes la connoiſſance & l'amour de ſa loi. Et cela afin qu'en le recitant à toutes les heures du jour, ce nous ſoit un avertiſſement continuel de ne perdre point de vûë cette divine lumiere, qui nous peut ſeule conduire dans les tenebres de cette vie, & ſans laquelle nous ſommes toûjours dans l'égarement. CHAP. III.

Tout ce que contient ce Pſeaume, ſe reduit à cette priere de ſaint Paul: *Domine, quid me vis facere* ; ou à ce verſet d'un autre Pſeaume : *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* APPRENEZ-*moi à faire vôtre volonté, parce que vous êtes mon Dieu.* Tous les verſets de ce Pſeaume merveilleux ne diſent que la même choſe, quoi qu'en une infinité de manieres differentes. Par exemple, quand le Prophete dit dés le com-

CHAP. III.

mencement : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini* ; il témoigne à Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui observent sa loi, & par là il fait voir le desir qu'il a de leur être semblable. Or ce desir exposé aux yeux de Dieu, est une priere par laquelle on lui demande, qu'il nous fasse la grace de connoître cette loi, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de même que ceux qui commettent des crimes, ne marchent point dans les voyes de Dieu : *Non enim qui operantur iniquitatem, in viis ejus ambulaverunt* ; c'est comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des personnes déreglées, & un regard d'amour & d'une sainte jalousie vers la vie des gens de bien : & ce double regard enfermant l'amour de la justice, & la haine de l'injustice, est une double priere par laquelle il demande à Dieu la connoissance & l'amour de sa loi. Il me seroit aisé de parcourir ainsi tous les autres versets, pour montrer qu'ils se rapportent tous au même but.

CHAPITRE IV.

Reflexions sur la priere de saint Paul, Seigneur, que voulez-vous que je fasse. 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ses propres devoirs. Comment la connoissance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA repetition si frequente que l'Eglise fait de la priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'est pourquoi il est bon d'en bien penetrer le sens, & de sçavoir à quoi elle s'étend; & c'est ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont saint Paul l'a exprimé en disant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* DOMINE, *quid me vis facere ?* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande pas seulement à Dieu en general ce qu'il faut faire, ce qu'un Chrétien est obligé de faire ; mais qu'il lui demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne desire pas seulement d'être instruit des CHAP. IV.

CHAP. IV. devoirs communs, mais auſſi de ſes devoirs particuliers. Car il y a des loix de Dieu qui ſont en quelque ſorte generales, parce qu'elles doivent être obſervées par tout le monde, & il y en a de particulieres qui dépendent de nos differentes diſpoſitions. Chacun a ſon don de Dieu, & il faut prendre garde de ne le vouloir pas ſervir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes choſes à tous. Ce qui eſt vertu à l'un, peut-être vice à un autre. Nous avons en quelque ſorte chacun nôtre voye differente pour aller à Dieu, & il lui faut demander qu'il nous faſſe connoître, non ſeulement la voye commune, mais auſſi cette voye qui nous eſt propre *Domine, quid me vis facere?*

Ainſi ces paroles priſes en ce ſens peuvent ſervir à nous preſerver d'une illuſion ordinaire aux perſonnes de pieté, qui eſt de méditer peu ſur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup à celles des autres. Il y en a qui ſçavent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grands, les Maîtres, les Serviteurs, les Confeſſeurs,

les Penitens, les Riches, les Pauvres, CHAP.
& qui ne ſçavent pas ce qu'ils doi- IV.
vent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres & rien à eux. Ils ſont pleins de diſcours d'édification pour l'inſtruction d'autrui, & ils ſont pauvres & ſteriles pour eux-mêmes. C'eſt qu'ils ne demandent pas à Dieu ſincerement qu'il leur faſſe connoître ce qu'il veut qu'ils faſſent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce ſeroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres : *Et quæ præcepit tibi Deus, illa cogita ſemper :* PENSEZ *toûjours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reſte donc point de temps pour penſer à ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penſer, & que ces penſées mêmes ne faſſent une partie de nos devoirs, & ne nous ſervent à nous en acquitter plus fidellement. Car il n'eſt pas abſolument mauvais de mediter ſur les obligations des differentes conditions ; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à ſoi-même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres

CHAP. IV. Pourvû que l'on ait cette vûë il n'y a presque point de reflexion sur les devoirs d'autrui qui nous soit interdite : car il n'y a presque point de connoissance qui se rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir & quelque obligation particuliere, & que l'on ne pût reduire en pratique pour sa propre édification, si l'on avoit le même soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par nôtre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses temporelles qui leur passent par les mains.

Nous ne connoissons, par exemple, les dangers de l'état des Grands, la multitude des devoirs dont ils sont chargez, les difficultez qu'ils ont à s'en acquitter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naître Grands; prions pour ceux qui le sont ; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'acquittent de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; édifions-nous de leur exemple ; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des Prêtres : Que cette pensée éteigne en nous tout desir

d'un état si haut & si dangereux ; qu'el- CHAP. IV.
le nous porte à demander à Dieu qu'il
donne des Prêtres saints à son Eglise,
& qu'il sanctifie ceux qui le sont. Nous
avons quelque lumiere pour reconnoître le relâchement de plusieurs monasteres ; que cela nous porte à en gemir devant Dieu ; & à entrer dans des sentimens de crainte, puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prévenir par l'humiliation & la penitence. Ainsi nous sçaurons pour nous-même tout ce que nous sçaurons pour les autres : & ces connoissances au lieu de nous tirer hors de nous, serviront au contraire à nous y rappeller.

Chapitre V.

2. *Reflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique ; & regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures.* 3. *Reflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.*

Chap. V.

La seconde reflexion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Paul, est qu'en demandant à Dieu ce qu'il vouloit qu'il fist, il ne lui demande pas des lumieres speculatives qui lui eussent été inutiles pour sa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient necessaires pour agir. *Domine, quid me vis facere ?* Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous est permis de rechercher & de demander à Dieu, sont celles d'action. Ce sont celles qui nous sont necessaires pour conduire nos pas. *Lucerna pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis.* Nous ne devons pas demander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut mettre

mettre aux pieds, & que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'executer. CHAP. V.

Plus nous étendons nôtre vûë, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoi le sage nous avertit que la vraye finesse est de bien connoître, non la voye des autres, mais sa voye propre. *Sapientia callidi est intelligere viam suam*, & que *le fin* est toûjours occupé du soin de considerer où il placera ses pas: *Astutus considerat gressus suos.*

Mais cette voye que l'on doit connoître, ces pas que l'on doit conduite, ne marquent pas seulement les actions exterieures qu'il faut regler selon la loi de Dieu; mais aussi les mouvemens interieurs de nôtre ame. Car le cœur a ses apas, & sa voye; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est-à-dire ses desirs, ses craintes, ses esperances, qu'il doit tâcher de rendre conformes à la loi de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condamne.

Enfin saint Paul demande gene-

CHAP. V. ralement à Dieu qu'il lui faſſe connoître ſa volonté : *Domine, quid me vis facere.* Il n'excepte rien. Il preſente à Dieu un cœur préparé à l'execution de tous ſes ordres. Et il nous apprend par-là que lorſqu'on demande à Dieu de connoître ſa volonté, il faut avoir un déſir ſincere de la connoître toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des reſerves volontaires, par leſquelles nous ſouhaitions de ne la pas connoître en quelque point, de peur de nous voir obligez de l'accomplir. Car un des plus grands & des plus ordinaires défauts des hommes, c'eſt de ne vouloir pas connoître la volonté de Dieu, lors même qu'il ſemble qu'ils lui demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoître. Nous avons preſque tous de certains défauts auſquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'il nous eſt poſſible à Dieu & à nous-mêmes. Et c'eſt pourquoi ſaint Paul ne ſouhaite pas ſeulement aux Coloſſiens qu'ils connoiſſent la volonté de Dieu ; mais il leur ſouhaite

encore qu'ils soient remplis de cette connoissance : *Ut impleamini agnitione voluntatis ejus* ; c'est-à-dire, qu'il n'y ait point de replis secrets dans leur esprit & dans leur cœur où cette divine lumiere ne penetre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empêchent que Dieu ne les remplisse de sa lumiere & de sa grace. CHAP. V.

Mais il y a bien des gens ou qui ne font point cette priere, ou qui ne la font point comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entieres de meditation par jour, & qui neanmoins ne pensent jamais à des défauts que tout le monde connoît en eux, & qu'ils ignorent seuls toute leur vie. C'est qu'ils les ont mis d'abord en reserve. Ils exposent à Dieu tout le reste de leur cœur, mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu'ils cherissent, ils se donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des protestations generales qu'ils ne desirent rien tant que de connoître la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pseaume qui ne contient que cette unique prie-

CHAP. V.

re, & il leur semble qu'ils le font de tout leur cœur. Mais c'est qu'outre ce cœur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les desavouë. Ils en ont un pour Dieu, & un pour eux mêmes. Ils en ont un qui desire d'obéir à Dieu dans quelques actions qui ne leur sont pas fort penibles; & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choses, ne veut pas connoître qu'elles soient mauvaises. Et ainsi ils sont du nombre de ceux que le Sage menace par ces parolles; *Væ duplici corde* MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double*; & dont il dit qu'ils ne réüssiront pas, parce qu'ils marchent par une double voye. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit successus.*

C'est ce qui nous fait voir qu'il ne suffit pas de demander à Dieu la connoissance de sa volonté, si l'on ne lui demande encore ce cœur simple qui n'ait point d'autre desir que de l'accomplir. C'est pourquoi le Prophete n'appelle pas heureux simplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloit connoître sa loi? mais ceux qui la sondent jusques dans le

fond, & qui la cherchent de tout leur cœur; *Beati qui ſcrutantur teſtimonia ejus, in toto corde exquirunt eum*, qui ne ſe bornent point dans le deſir de ſervir Dieu, & qui lui peuvent dire avec le même Prophete: *In toto corde meo exquiſivi te ne repellas me à mandatis tuis.* Ce ſont ces juges que leur ſimplicité conduit dans le droit chemin; *Simplicitas juſtorum diriget eos*, parce que Dieu ne manque jamais d'eclairer ceux qui n'ont point d'autre deſir que de le ſuivre. CHAP. V.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous faſſe connoître & ſuivre ſa volonté & de regler par avance ſes actions parce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vrai exercice de la préſence de Dieu.

PLUSIEURS perſonnes demandent des exercices de pieté pour le ma- CHAP. VI.

tin, & plusieurs personnes en prescrivent, chacun suivant en cela ses lumiéres & les mouvemens de sa pieté. Mais il semble qu'il n'y en ait point de plus naturel ni de plus utile que de s'offrir à Dieu, comme saint Paul, pour accomplir sa volonté pendant le jour; de lui demander la grace de la connoître; de prévoir ses actions; de les regler suivant les lumieres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'il nous fait connoître de sa volonté. Car il ne se faut pas contenter de demander à Dieu en geueral qu'il nous éclaire sur nos devoirs; il le faut consulter sur chaque action particuliere, & non seulement sur l'exterieur des actions, mais aussi sur les dispositions interieures, afin de tâcher dans la suite du jour de les pratiquer avec cet esprit & dans ses dispositions. C'est en cette maniere que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les préceptes de Dieu dés son réveil : *Et exigilans loquere cum eis.*

C'est proprement là l'idée qne saint Augustin avoit de la veritable pieté,

Et c'est pourquoi nous voulant former dans le troisiéme livre de la Trinité celle d'un Sage, c'est-à-dire d'un vrai Chrêtien, il le represente par ces paroles : *Concevons*, dit il, *dans nôtre esprit un homme sage, dont l'esprit est éclairé par la verité éternelle & immuable*, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOYE DANS CETTE VERITÉ QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en lui obeïssant, & s'y soumettant, il agisse justement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne sont pas sages, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas dans ce degré de perfection, soient dispensez par-là de consulter cette loi : ils y sont aussi obligez que les plus sages: & ce qui fait même qu'ils ne le sont pas, est qu'ils ne la consultent point, & qu'ainsi il est impossible qu'ils agissent bien, puisque bien agir n'est autre chose qu'aimer cette loi, s'y soumettre & la suivre dans ses actions. CHAP. VI.

Mais il ne faut pas se contenter de consulter seulement la loi de Dieu & sa justice au commencement du jour ; il faut autant qu'il

CHAP. VI. est possible de ne la point perdre de vûë : & sur-tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'est prescrit, il est necessaire de jetter un regard vers Dieu pour lui demander ce qu'il veut que nous fassions, & pour consulter sa loi sur la conduite qu'il nous oblige d'y garder. C'est pourquoi il semble qu'on ne se puisse former une meilleure idée de la vie & de la pieté chrétienne, qu'en la considerant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque état & dans chaque action, & exterieure & interieure ; & que c'est cette disposition que le Prophete exprime lorsqu'il dit : *Providebam Dominum in conspectu meo semper.* Car ce regard vers Dieu est le regard d'un esclave vers son maître, & d'un fils vers son pere, qui enferme un desir sincere de connoître tous ses ordres, & une préparation de cœur à les suivre. C'est proprement cet exercice que l'on peut appeller *l'exercice de la présence de Dieu*, si recommandé dans les livres de devotion. Enfin c'est

ce que Dieu même recommanda à Abraham en lui ordonnant de marcher en sa présence : *Ambula coram me, & esto perfectus.* Car marcher devant Dieu, & avoir Dieu present, c'est consulter continuellement sa loi, & se conduire par sa lumiere, cette lumiere & cette loi n'étant qu'une même chose. CHAP. VI.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut toûjours regler les actions exterieures, quoique l'on soit troublé au dedans. Que cette conduite est la source de l'égalité d'esprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu Monsieur d'Alet.

IL y a cette difference entre les actions exterieures & les interieures, que l'on connoît beaucoup mieux si les actions exterieures sont conformes ou contraires à la loi de Dieu, que l'on ne le fait des interieures, qui sont couvertes souvent par les nuages que la concupiscence y répand ; en sorte CHAP. VII.

CHAP. VII. que nous ne sçaurions assûrer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne sçaurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l'exterieur; parce que la reformation de nôtre conduite exterieure est un moyen pour parvenir à la reformation interieure de l'ame. C'est pourquoi si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. Si l'on sent des mouvemens d'orgueil au-dedans, il faut d'autant plus tâcher d'agir humblement au-dehors. De même quand on se sent le cœur aigri contre quelqu'un, la volonté de Dieu est que l'on n'ait aucun égard à ce sentiment, & que l'on agisse envers lui comme si l'on avoit le cœur plein d'amour & de tendresse. Et cette conduite n'est nullement une hypocrisie, puisque elle est reglée sur la verité, & que si les mouvemens qui occupent la surface de l'ame n'y sont pas conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine & qui commande aux membres exterieurs.

C'est-là l'unique moyen de parve-

nir à une pieté constante & uniforme Chap. VII.
qui suive Dieu uniquement, sans consulter ses sentimens, ses humeurs & ses inclinations; & qui ne fasse paroître au-dehors que l'hnmeur & les sentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'est une occasion où il soit à propos d'être gai, il faut témoigner de la gayeté. S'il est besoin d'être triste, il faut faire paroître de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendresse, de la confiance, de la cordialité, de la compassion : & il faut tâcher d'en exciter en soi les mouvemens selon que la raison reglée par la volonté de Dieu nous dicte qu'il est juste & utile de les avoir. Que s'il ne nous est pas possible de les ressentir vivement, il faut au moins qu'ils soient comme imprimez dans nôtre exterieur : & par ce moyen il faut esperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de lui.

C'est ce que pratiquent dans le monde les habiles Courtisans : ils n'ont point d'humeur propre, parce

CHAP. VII. qu'ils empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur interêt fait cette joye superficielle, cette tristesse apparente, ce bon visage, cette complaisance qui paroît au-dehors. La vraye pieté imite à peu prés cette conduite : excepté qu'elle enchange le principe & la fin, & qu'au-lieu de l'interêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la loi de Dieu pour sa regle, dans laquelle elle voit & la maniere de traiter avec chaque personne, & la disposition interieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la sent, elle la suit. Si elle ne la sent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime aumoins dans ses actions exterieures, afin de se l'imprimer peu à peu dans le cœur.

Des personnes fort judicieuses qui ont fort étudié un grand Prelat qui a été la gloire de l'Eglise de France, disoient de lui qu'il avoit plusieurs visages selon les diverses actions ausquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'Autel & dans l'Eglise, qui marquoit un recueillement profond ; qu'il en avoit un autre dans la conversation

qui témognoit de la gayeté ; un autre serieux & grave dans les choses où il devoit faire paroître de l'autorité, un autre doux & compatissant quand l'occasion le demandoit. Et c'est là proprement cette égalité d'esprit, & cette suppression de toute humeur, que la vûë de la volonté de Dieu doit produire en nous. CHAP. VII.

Mais outre les autres avantages de cette pratique de supprimer ainsi toutes ses inclinations, d'en applanir les inégalitez, & de ne faire paroitre dans chaque action que les mouvemens que la raison nous inspire ; elle a encore celui de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puisse pratiquer. Elle est secrette, & personne ne s'en apperçoit Elle est continuelle, parce que nos inclinations se mêlent par-tout & nous détournent sans cesse de l'ordre de Dieu, soit en compagnie, soit en solitude. Elle ne donne sujet de plainte à personne. Les domestiques ne s'y interessent point. Les medecins spriricuels & corporels ne nous l'interdissent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la

mortification spirituelle sont des soulagemens corporels, lorsque la raison nous ordonne de nous y soumettre ; & elle en retranche certaines façons qui servent souvent à se conserver la gloire de la mortification, lorsque l'on cesse de la pratiquer.

CHAPITRE VIII.

Action de vertu que la vûë de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions. Qu'il n'y faut pas être attaché. Obéissance religieuse facilite la vie chrêtienne.

CHAP. VIII. IL n'y a rien aussi qui nous découvre plus d'actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la loi de Dieu, parcequ'il n'y a rien qui nous les cache davantage que de s'abandonner à ses inclinations. C'est cette attention qui nous apprend à contribuer, autant que l'on peut chrétiennement, au divertissemens des autres dans la conversation, à s'insinuer dans leur esprit par une complaisance, sans affectation, à les

souffrir dans leur importunitez à les CHAP. VIII.
avertir de certains défauts par des manieres douces & proportionnées à leur humeur, à éviter de les choquer inutilement; à se taire lorsqu'il est à propos; à parler quand il le faut; & à satisfaire ainsi à un trés-grand nombre de petits devoirs qui échapent à ceux qui agissent par humeur. C'est un des sens de cette parole du Sage: *Qui autem inquirunt Dominum, animadvertent omnia*: CEUX *qui cherchent Dieu, prennent garde à tout.*

C'est cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie reglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les mêmes exercices dans les mêmes temps. Car si nous avons pour but de suivre Dieu, nous jugerons avec raison que nous nous rendrons plus conformes à sa volonté, en suivant un ordre établi dans les choses indifferentes, qu'en le quittant par inclination & par fantaisie. Moins nous avons de part aux choses, & plus nous avons sujet de croire que c'est Dieu que nous suivons en les faisant. Et celles qui sont d'elles-mêmes éga-

CHAP. VIII. les & les indifferentes, deviennent inégales & differentes, lorsque l'on ajoûte aux unes cette raison d'uniformité dans les mêmes exercices.

Mais si l'amour de la volonté de Dieu nous fait préferer dans les choses indifferentes l'ordre & l'égalité au desordre & à l'inégalité, il retranche aussi toute attache de la pratique de ces exercices, & il nous rend flexibles à les changer quand Dieu le veut ; parce que ne desirant que d'obéïr à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obéïssance. C'est-pourquoi, quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifferentes, il faut être prêt de la changer dans les occasions où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l'étude, ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande ; qu'ils perdent en quelque sorte leur temps lorsque Dieu veut qu'ils le perdent ; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu

veut qu'ils les quittent ; qu'ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtez, & qu'ils se tiennent toûjours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux choses selon qu'il leur fait connoître qu'elles lui sont agreables.

Il faut pourtant prendre garde à ne porter pas cette flexibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de temps à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se séparant des autres. Or dans ce choix, les moindres doivent ceder aux plus grandes : il faut necessairement opter ; & quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'est pas possible, par exemple, de conduire certaines personnes, & de travailler en même temps pour l'Eglise, il faut voir lequel est le plus utile & le plus conforme à nôtre vocation. S'il n'est pas possible de partager son esprit à tant de sorte d'études, il faut le borner à quelques-unes, & souffrir de bon cœur de n'être pas habile dans certaines choses. Si l'on ne peut satisfaire à tant

CHAP. VIII. d'actions de charité, il faut se restraindre à celles qui sont en nôtre pouvoir ; en se souvenant toûjours de cet avis du Sage qui nous doit servir de regle en une infinité d'occasions : *Fili, ne in multis sint actus tui.*

Tout cela fait voir que l'obéïssance des Religieux est plûtôt une facilité que les Saints ont trouvée pour observer la loi de Dieu, qu'une nouvelle severité qu'ils ayent ajoutée à l'Evangile. Car en quelque état que l'on soit, il ne peut être permis d'agir par cupidité, ni de se conduire par sa volonté & par son caprice. Il faut toûjours que la volonté de Dieu soit nôtre regle, non seulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir ; & nôtre propre volonté prenant souvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet assujettissement à un Superieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifferentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus sensible ; parce qu'il est certain que Dieu veut que les Religieux obéïssent dans

ces choses à leur Superieur, au-lieu que ceux qui n'ont point de Superieur, ont plus de peine à discerner ce que Dieu demande d'eux.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur, qui obscurcit cette loi de Dieu. Car si nous avions le cœur droit & simple, la volonté de Dieu nous paroîtroit clairement dans les plus petites occasions : c'est pourquoi l'Apôtre saint Paul nous avertit de renouveller nôtre esprit pour reconnoitre la volonté de Dieu : *Renovamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei, bona, beneplacens & perfecta.* Nous devons donc croire que si nous ne la discernons pas, c'est que nous ne sommes pas renouvellez, que nous vivons de la vie d'Adam, c'est-à dire que nous ne pensons qu'aux choses du monde ; que nôtre cœur est rempli de l'amour du monde, & qu'il est vuide de celui de Dieu, qui est le principe du renouvellement de l'ame.

Il ne faut pas aussi s'imaginer que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie Religieuse, nous soyons pour cela dis-

CHAP. VIII. pensez de ceux qui servent à conserver & à faire croître la pieté. La declaration que Dieu nous fait de sa volonté sur ce point est generale, quand il nous dit : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Et cette declaration nous oblige de travailler sans cesse à nôtre sanctification, & d'embrasser les moyens qui y sont propres, & que cette même loi nous enseigne. De sorte que si nous n'avons pas des Maîtres de novices qui nous exercent à la verth, ni des Confesseurs qui nous faisent cette charité ; la loi de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques qui soient propres à guerir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du salut. Ce qui est toûjours bien plus difficile qu'il ne l'est à un Religieux de pratiquer ce qu'on lui ordonne.

CHAPITRE IX.

Que nous devons principalement avoir en vûë d'obéir à Dieu dans le moment présent. Que quelque éloigné de Dieu que l'on soit, on peut rentrer dans son ordre en un instant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.

CE desir de connoître la volonté de Dieu regarde particulierement le présent. Car encore que l'on puisse prévoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir; ce ne doit jamais être que lorsque c'est un devoir présent d'y songer. Ainsi l'on peut dire que la voye de la verité & la voye de la vie consiste à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment présent, & l'executer à l'instant; c'est-à dire, à prier quand Dieu veut que nous priyons; à souffrir quand Dieu veut que nous souffrions; à agir quand il veut que nous agissions; à s'occuper de l'avenir quand il veut que nous nous en occupions; à songer CHAP. IX.

CHAP. IX. à nous quand il veut que nous y songions, & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser.

Mais que devroit-on faire si en considerant son état present, on le trouvoit dereglé & contraire à Dieu ? On devroit faire ce que Dieu prescrit pour cet état. Car il n'y en a point en ce monde de si malheureux & de si dereglé duquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu à l'instant même ; comme il n'y a point d'état si heureux, si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toûjours une ligne de tout état à Dieu, & si-tôt que l'on commence à marcher sur cette ligne, on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui mene à Dieu est d'y renoncer & de se resoudre d'embrasser tous les moyens necessaires pour en sortir, & de pratiquer à l'heure-même celui de ces moyens qui est le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit necessaire de la quitter, & que l'on le puisse faire à l'heure même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement. Mais si la prudence ne

permet pas que l'on ſorte de cet état à l'heure-même, il ſuffit qu'on le faſſe par le deſir : & alors, quoique l'on y ſoit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'eſt plus contre ſon ordre que l'on y demeure, puiſqu'il n'y a plus que ſa volonté qui nous y retienne. CHAP. IX.

Ainſi ce ne ſont pas ſeulement les juſtes qui en conſultant la loi de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réſponce de paix, comme diſoit le Prophete : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem ſuam.* Ce ne ſont pas ſeulement les Saints, *& ſuper Sanctos ſuos*; ce ſont auſſi les plus grands pécheurs, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes & qu'ils ſe tournent vers Dieu : *Et in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix, mais il eſt vrai qu'il eſt plus difficile aux uns qu'aux autres, & que ſouvent il paroît à ceux qui ſont plongez dans le vice, ſi rude & ſi eſcarpé, qu'ils deſeſperent d'y pouvoir marcher. Mais pourvû qu'ils ſe faſſent violence, il ne leur eſt pas poſſible, puiſque cette même lumiere qui leur montre ce che-

Chap. IX. min, leur decouvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse.

Chapitre X.

Que la vûë de la volonté de Dieu comme justice, fait le paradis & l'enfer, selon les differentes dispositions de ceux qui la regardent.

Chap. X. Le regard de la volonté de Dieu, comme justice, fait la pieté des vrais Chrétiens sur la terre, & elle sera dans le Ciel l'éternelle felicité des Bienheureux. C'est dans ce regard que consiste ce torrent de délices dont ils seront enivrez. Car leur souverain plaisir sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à la justice de Dieu, & de lui être parfaitement assujettis. Leur gloire sera qu'elle regne sur eux; & c'est en cette maniere que leur charité sera toute pure, parce qu'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mêmes, mais qu'ils se rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu en

en eux. C'eſt pourquoi ſaint Auguſ- CHAP. X.
tin exprimant l'état des Saints dans le Ciel, dit *qu'ils s'anéantiront continuellement en la préſence de Dieu, en le preferant à eux-mêmes par un amour éternel.*

Mais ce qui eſt étrange, eſt que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoître aux méchans de ſa juſtice, fera leur plus grand tourment, & ce ſera ce qui les précipitera dans l'enfer. Car comme dit une Sainte fort éclairée : *Auſſi tôt qu'une ame eſt ſéparée de ſon corps, elle va droit au lieu qui lui eſt propre. Et ſi étant morte elle ne trouvoit ce lieu, que le decret de la juſtice de Dieu a préparé pour elle, elle ſeroit dans un enfer mille fois plus grand, parce qu'elle ſe verroit hors de l'ordre & de la diſpoſition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui lui ſoit plus propre & qui lui ſoit moins penible que l'enfer, elle s'y précipite comme dans ſon centre, & dans le lieu ſeul qui lui eſt convenable.*

Ce n'eſt pas qu'elle anime cette juſtice : mais c'eſt qu'elle la connoît, & que cette juſtice la confond & la

CHAP. V. convainc de son indignité, ce qu'elle ne peut souffrir. Il y a une vûë de Dieu qui porte à s'unir à lui & à s'exposer à la lumiere de ses yeux divins; & il y en a une autre qui porte à le fuïr & à se soustraire, autant que l'on peut, à sa presence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement aprés leurs crimes, & il porta l'un à se cacher dans le Paradis terrestre; & l'autre à fuïr vagabond dans le monde pour éviter le remors de sa conscience qui ne lui donnoit point de repos. Ce sentiment attaché aux crimes, n'est pas un sentiment de crainte & de frayeur, c'est un sentiment de rage & de desespoir. On ne peut souffrir de voir celui que l'on a offensé & que l'on hait, parceque sa vûë est un reproche continuel: on voudroit le détruire si on pouvoit; & ne le pouvant on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce sentiment est foible en cette vie, où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du péché; mais il sera sans bornes dans l'autre, lorsque les péchez auront poussé leurs épines, comme dit saint Augustin, & que nous en serons percez.

C'eſt donc par ce ſentiment que les damnez ſe précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus tenébreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils ſeront moins percez des rayons penetrans de ſa juſtice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu; & leur vûë ne peut ſouffrir cette lumiere qu'ils haïſſent. CHAP. X.

Le plus grand ſupplice des yeux malades eſt de les expoſer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des damnez ſeroit de les obliger de paroître dans la lumiere des Saints, de voir d'un côté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux; & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainſi leur plus grande envie eſt de ſe cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tuë.

La vûë de la juſtice de Dieu jointe à celle de ſa miſericorde & de ſon amour, eſt une vûë qui conſole & qui ſoulage. La vûë de cette même juſtice jointe à celle de ſa haine, eſt une vûë qui accable & qui deſeſpere, & qui porte l'ame à ſortir de tout autre lieu que de l'enfer.

CHAP. X.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'étoit pas humble, lorsque le remors de son crime fit qu'il se jugea lui-même indigne de vivre. Il ne pût souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnez de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la vûë penetrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du Paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'être hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parce qu'ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnez, comme les tenebres sont le centre de ceux qui fuyent le jour. C'est l'état où la lumiere de Dieu les incommode le moins ; où les reproches de leur conscience sont moins vifs ; où leur orgueil est moins confondu. Ainsi ce leur est une espece de soulagement que de s'y précipiter.

S'ils pouvoient détruire Dieu & son ordre, ils le feroient : mais ils reconnoissent qu'ils ne le peuvent. Ils se cachent donc & s'abîment dans l'enfer, & ils souhaiteroient qu'il y eut un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour se mettre à couvert, s'ils pouvoient, des rayons de cette verité qui les va percer jusques dans le plus profond de l'abysme. CHAP. X.

SECONDE PARTIE

DU

SECOND TRAITE' de la soumission à la volonté de Dieu.

CHAPITRE I.

Que la vûë de la volonté de Dieu comme justice, nous oblige de nous soumettre à cette même volonté considerée comme cause de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, jusqu'à la premiere cause, sans s'arrêter aux secondes.

CHAP. I. NOus venons de voir la premiere maniere de considerer la volonté de Dieu, qui contient en quelque sorte toute la vie Chrêtienne, puis-

qu'elle enferme la connoissance & l'amour de la loi de Dieu. Mais cette vûë même par laquelle nous regardons cette loi comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous soumettre à la volonté de Dieu, considerée comme cause de tout ce qui se fait dans le monde, excepté le péché qu'elle ne fait que permettre; & c'est la seconde maniere selon laquelle nous avons dit que l'on la doit regarder. Car en découvrant par la foi de ces grandes veritez, que Dieu fait tout; qu'il ordonne tout; qu'il regle tout, que rien n'échape à sa providence; que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce ou sa misericorde, ou sa justice; que les créatures n'ont de pouvoir que ce qui leur en donne; qu'elles ne sont que les instrumens & les ministres de ses ordres; qu'elles ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme une *cognée dans la main de celui qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celui qui en frape*, nous voyons en même-temps dans cette même volonté considerée comme la justice souveraine, qu'il est jus-

CHAP. I. te que Dieu regne & que nous obéïssions, & que c'est à lui à nous conduire & à nous à le suivre ; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la nôtre ; & que cette volonté étant toûjours juste & toûjours sainte, elle est aussi toûjours adorable, toûjours digne de soumission & d'amour, quoique les effets nous en soient quelques fois durs & penibles, puisqu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons quelquefois à nous y soumettre, est une preuve de nôtre injustice & de nôtre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes, en nous disant avec le Prophete. *Nonne Deo subjecta erit anima mea* ? O MON *ame ne te soumettras-tu point à Dieu* ?

Mais pour s'établir dans cette soumission à laquelle la justice même nous oblige, il est bon de regarder souvent cette volonté de Dieu, operant dans le monde, & agissant par toutes les créatures. Car ce qui cause

en partie cette revolte que nous sen- CHAP.
tons dans les choses qui nous arrivent, I.
est que nous nous arrêtons trop aux créatures, & que nous leur imputons les évenemens. Nous ne voyons que le bâton qui nous frape & qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en sert. Si nous découvrions Dieu par-tout, & que nous le regardassions au-travers des voiles des créatures ; si nous voyions que c'est lui qui leur donne tout ce qu'elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, & qui détournant dans les mauvaises leur malice de tous les autres objets ausquels elle se pourroit porter, ne lui laisse point d'autre cours que celui qui sert à l'exécution de ses arrêts éternels, la vûë de sa justice & de sa majesté arrêteroit nos plaintes, nos murmures, & nos impatiences : nous n'oserions pas dire en sa presence que nous ne meritons pas le traitement que nous souffrons, & nous ne pourrions avoir d'autres sentimens que celui qui faisoit dire à David : *Je me suis tû, & je me suis humilié, parce que c'est vous qui l'avez fait.* OBMUTUI &

CHAP. I. *humiliatus, sum quoniam tu fecisti.* Mais nous sommes bien aises de nous cacher ces veritez, pour avoir sujet de décharger nôtre mauvaise humeur sur les créatures; pour nous plaindre de leur injustice; pour nous justifier en nous-mêmes; & pour nous persuader que c'est à tort que nous sommes affligez.

CHAPITRE II.

Que la vûë de la volonté de Dieu change à nôtre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les histoires des histoires de Dieu.

CHAP. II. SI nous tenions les yeux de nôtre esprit arrêtez sur cette premiere & souveraine cause de tous les évenemens, elle changeroit en quelque sorte la face du monde à nôtre égard, c'est-à-dire qu'elle nous obligeroit à changer la plûpart des idées que nous nous sommes formées de ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimez, nous n'y verrions que

des coupables punis. La terre ne seroit plus pour nous un lieu de tumulte & de desordre; ce seroit un lieu d'équité & de justice. Nous reconnoîtrions que l'on n'y ôte à personne que ce qu'il merite de perdre; que personne n'y souffre que ce qu'il merite de souffrir; que la justice & la force y sont toûjours jointes ensemble; que l'injustice y est toûjours impuissante; qu'il n'y a ni malheurs ni infortunes, mais seulement des justes châtimens des péchez des hommes; que l'on n'y meurt, ni par la necessité de la nature, ni par les accidens de la fortune; mais que l'on y punit de mort des hommes qui meritent ce supplice, dans le temps, & de la maniere la plus convenable; enfin que tout y est juste & saint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes sur qui ses ordres s'executent. Il n'y a que les ministres de cette volonté dominante qui peuvent être injustes, mais dont l'injustice ne sçauroit empêcher que ce qu'ils font ne soit juste à l'égard de ceux qui le souffrent. CHAP. II.

Qu'est-ce qu'une armée selon cet-

CHAP. II.

te idée ? C'est une troupe d'executeurs de la justice de Dieu qu'il envoye pour faire mourir des gens qui ont mérité la mort & qu'il a condamnez à ce supplice. Qu'est-ce que deux armées qui se battent ? Ce sont des ministres de cette justice qui se punissent les uns les autres, & qui n'exécutent précisément que ce que Dieu a ordonné. Qu'est-ce qu'un meurtre ? C'est la punition d'un coupable par un ministre injuste. Qu'est-ce que des voleurs ? Ce sont des voleurs qui executent injustement le juste arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines personnes seroient privées de leurs biens. Qu'est-ce qu'un Prince ? C'est une verge en la main de Dieu pour punir les méchans.

Ainsi c'est proprement par cette vûë que nous découvrons le regne de Dieu dans le monde, & l'éminence de son pouvoir sur toutes les créatures. Car en regardant autrement les choses du monde, il semblera au-contraire que la malice des hommes ait l'avantage sur Dieu-même, au moins pour un temps ; & que sa justice soit surmontée par leur injustice. Il est à

croire que c'eſt par ce regard de la puiſſance infinie de Dieu, qui conduit toutes les créatures à ſes fins de miſericorde & de juſtice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné, & qu'il eſt revêtu de beauté & de force*, puiſqu'il n'y a que le regard de la Providence qui faſſe trouver de l'ordre & de la beauté dans la confuſion des choſes du monde, & qui découvre l'empire ſouverain que Dieu y exerce, malgré l'inſolence des hommes injuſtes qui mépriſent ſes loix & ſes volontez.

C'eſt par une ſuite de cette vûë qu'on peut dire que le recit des choſes paſſées, qui n'eſt en quelque ſorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l'hiſtoire du diable & des reprouvez, parceque les perſonnes qui paroiſſent le plus ſur le theatre du monde, & qui ont plus de part aux évenemens qui le remuent, ſont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone dans leſquels le démon habite & par leſquels il agit, eſt à l'égard de ceux qui les conſiderent par une vûë plus haute, l'hiſtoire de Dieu, parce qu'on n'y voit que l'execution de ſes volontez, que les

arrêts de sa justice, que les effets de sa puissance. Tout y est édifiant, parce que tout y est juste.

CHAPITRE III.

Comment la vûë de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé & le futur. Et comment la soumission qu'on lui doit, s'accorde avec la pénitence, le zele, la compassion, la prévoyance.

CHAP. III.

LE passé est un abysme sans fond qui engloutit toutes les choses passageres; & l'avenir est un autre abysme qui nous est impenetrable. L'un de ces abysmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir se décharge dans le passé en coulant par le présent. Nous sommes placez entre ces deux abysmes. Car nous sentons l'écoulement de l'avenir dans le passé: & c'est ce qui fait le présent, comme le présent fait toute nôtre vie. Ce qui en est passé, n'est plus; & ce qui en est futur, n'est pas encore. Voilà nôtre état. Et ce que nous devons faire,

c'eſt de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au préſent, & de regarder & le paſſé & l'avenir de la maniere qu'il veut que nous le regardions. CHAP. III.

Car encore que le paſſé ne ſoit plus à nôtre égard, & que le futur ne ſoit pas encore, neanmoins l'un & l'autre eſt à l'égard de Dieu. Sa volonté embraſſe tous les temps. Le paſſé eſt paſſé, parce qu'il a voulu qu'il fût en un certain temps; & le futur eſt futur, parce qu'il veut qu'il ſoit dans un autre. Ainſi ſa volonté comprend & conſacre en quelque ſorte tous les évenemens, & paſſez & futurs. Nous les y trouvons tous; & comme elle eſt toûjours adorable, elle nous oblige à regarder avec reſpect tous ces évenemens & paſſez & futurs, par la liaiſon & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté.

Mais il y a cette difference entre le paſſé & le futur, que comme nous connoiſſons en particulier quelque choſe du paſſé, nous pouvons l'approuver en particulier, & loüer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au con-

CHAP. III. traire dans l'avenir & qu'il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté, que par une acceptation generale de tous ses ordres, que nous devons toûjours regarder comme trés-saints & trés-justes.

Le passé & l'avenir étant donc si étroitement unis à la volonté de Dieu, il sembleroit d'abord que la foi ne pût exciter en nous que des sentimens de respect & de soumission pour l'un & pour l'autre; & que l'on ne dût de même avoir à l'égard des choses présentes qui ne dépendent pas de nous, que des sentimens d'approbation. Mais si cela est, que deviendra la pénitence qui s'afflige des maux passez? Que deviendra le zele & la compassion qui regardent principalement les peines & les miseres presentes? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prévenir & de les éviter? Faut-il craindre que Dieu exerce sa justice? Faut-il être affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait lui même? Ne juge t'il pas en permettant le mal, qu'il est meilleur de le permettre, que de l'empêcher,

comme il lui seroit bien facile ? Et s'il CHAP.
le juge, ne le devons-nous pas juger III.
nous mêmes ? Peu s'en faut que l'esprit humain ne tire de là cette conclusion impie, qu'on attribuoit faussement à saint Paul; que puisque Dieu est glorifié par le crime des hommes, il ne les faut pas condamner, *Quid adhuc tanquam peccator judicor.*

Mais ces difficultez ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, & que l'on sépare sa volonté considerée comme justice & comme regle, de sa volonté considerée comme principe de toutes choses. Car en joignant ensemble ces deux vûës, nous trouverons que si Dieu permet le péché par cette volonté qui est la cause des choses, il ne laisse pas de le condamner & de le haïr par sa volonté considerée comme justice; car le péché est contraire & opposé à cette justice. S'il punit les pécheurs pour leurs fautes par sa volonté operante, il fait connoître par sa loi éternelle que ces fautes sont contraires à la justice qui est cette même volonté. Ainsi les effets de sa justice présentent en mê-

CHAP. III. même-temps à nôtre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les péchez, & du déreglement de ces péchez qu'elle condamne. Et ces deux objets doivent causer en nous deux sortes de mouvemens; l'un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu, & l'autre par lequel nous condamnions ce qui vient de l'homme.

C'est par ce regard de la volonté divine, que nous allions ces mouvemens qui paroissent d'abord contraires & inaliables, tant à l'égard du passé que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos péchez, parce que nous voyons dans cette justice souveraine qu'elle les condamne d'injustice, d'insolence, d'ingratitude. Nous y voyons aussi qu'il est juste que nous ressentions ces mouvemens & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoissons aussi que Dieu a permis que nous tombassions dans ces péchez pour les faire servir aux fins de sa providence, nous ne sçaurions qu'adorer cette permission, parce qu'elle est juste. Et quoique cette connoissance ne nous doive

pas ôter le regret de nos péchez, elle doit neanmoins appaiser les troubles, & les inquietudes excessives que nous en pourrions avoir : puisqu'enfin il est également juste, & que nous nous affligions de nos fautes dans la vûë de la justice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous cessions de nous en troubler dans la vûë de la volupté de Dieu qui les a permises pour l'execution de ses desseins.

C'est proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté souveraine de Dieu, que l'Apôtre souhaite à tous les Chrétiens, lorsqu'il leur dit : *Et pax Christi, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Cette paix surpasse tous les autres sentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laissent pas de s'élever dans nôtre cœur par les vûës de la foi, qui nous découvrent ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laissons pas aussi d'entrer dans la paix nonobstant ces sentimens, en découvrant que Dieu tout juste a permis & souffert ces péchez, & qu'il veut

CHAP. III. bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens ſeroit imparfait ſans l'autre: mais étant joints & unis enſemble, ils forment une pénitence ſans deſeſpoir, & une paix ſans préſomption.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne ſont pas toûjours dans une égale vehemence. Par exemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie de l'oppoſition que leurs péchez ont avec la loi de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté, par laquelle il les permet pour leur bien & pour ſa gloire: & ainſi les mouvemens de pénitence qu'ils reſſentent dans la vûë de leurs fautes, ſont plus vifs & plus ſenſibles que la conſolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent eſperer que Dieu tirera ſa gloire & leur ſalut de leurs péchez mêmes. Et au-contraire dans l'autre vie les Saints ſeront tellement penetrez de la joye de voir que tout contribuë à la gloire de Dieu, & ſi pleins de l'admiration de ſa providence, qui les aura con-

duits au ſalut par le chemin dans le-
quel ils auront marché, qu'ils ſeront
incapables de reſſentir aucune douleur de leurs péchez.

Cette vûë de la volonté de Dieu, ne nous doit pas auſſi rendre inſenſibles aux maux du prochain. Il eſt vrai qu'il ne leur arrive rien que de juſte; mais nous voyons en même-temps dans cette même volonté conſiderée comme loi, comme juſtice, comme verité, que les hommes ne ſont point dans l'état auquel ils ont été créez; que les maux ne viennent point de l'inſtruction de la nature, mais de ſon déreglement; qu'ils ne ſont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à ſa premiere inclination qui eſt toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous uniſſent à ces perſonnes miſerables, qui nous doivent porter à les aimer: Nous y voyons qu'il eſt juſte que nous les aimions, que nous deſirions de les ſecourir, que nous ſoyons affligez de leurs maux, & que Dieu approuve que nous lui demandions le ſoulagement dont ils ont de beſoin. Il eſt impoſſible que toutes ces penſées n'excitent des

CHAP. III. mouvemens de compassion : & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit servir que pour moderer ces sentimens & non pour les étouffer.

Enfin la vûë de la volonté de Dieu qui opere tout & qui conduit tout à sa gloire, n'empêche point aussi les justes prévoyances que nous devons avoir pour l'avenir, parce que nous ne laissons pas de connoître que la loi de Dieu nous ordonne d'apporter des soins & des précautions raisonnables pour prévenir certains évenemens & pour en procurer d'autres, en laissant à sa providence de les faire réüssir, & en se soumettant à ses ordres par une soumission generale. Saint Paul ne laissoit pas de souhaiter d'aller prêcher l'Evangile à Rome & d'en former le dessein, quoiqu'il ne le souhaitât que dépendemment de la volonté de Dieu. En formant ses desseins il obéïssoit à la volonté de Dieu comme loi & comme regle. En se soumettant à sa volonté dans l'execution de ses desseins, il lui obéïssoit comme à la cause souveraine de toutes choses, selon les mêmes re-

gles de sa justice éternelle, Car c'est comme nous avons dit, la justice même qui nous oblige de nous soumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens. CHAP. III.

La vie de la foi, qui est celle des justes, les oblige donc à se rabaisser aux lumieres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire réüssir les choses qu'ils ont raison de souhaiter, parce qu'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absoluë de Dieu, qui gouverne tout & qui fait tout, ne doit servir qu'à nous consoler dans les évenemens contraires à nos desirs, & non pas nous donner occasion de faire des propheties temeraires sur l'avenir, & de nous conduire par des pressentimens qui ne sont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, ausquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne sçait si Dieu veut la paix ou la guerre; s'il veut que certains desordres finissent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire réüssir ses desseins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laisser pour cela de tâcher de procurer la

paix de remedier aux desordres, d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour la fin où l'on tend, en abandonnant le succés à Dieu.

CHAPITRE XII.

Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empêcher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la vûë de cette volonté retranche, on ne retranche pas dans nos actions.

CHAP. IV. C'EST aussi par un sentiment du respect que nous devons à la volonté de Dieu, que nous sommes obligez d'être trés-reservez à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture ou dans des livres de devotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoiqu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu, il n'est point certain neanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrât pour un tel

tel dessein, ni pour nous servir de regle, de conduite. C'est nôtre imagination qui tire cette conséquence, & qui la tire temerairement, puisqu'elle suppose que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour une telle fin. Qui sçait au-contraire s'il ne l'a point permise, pour éprouver si nous serions fidelles à nous tenir dans la voye de la foy, & à nous attacher aux regles communes, ou si nous nous laisserions aller aux mouvemens de vanité qui s'élevent assez naturellement, lorsqu'on s'imagine que Dieu nous fait des faveurs particulieres, & qu'il nous tire de l'ordre du commun des hommes, à qui il ne manifeste ses volontez que par les préceptes generaux de l'Ecriture & les instructions ordinaires de l'Eglise ? Il semble donc qu'il ne soit pas bon de faire tant de fondement sur ces rencontres fortuites, & que l'on a sujet de craindre à l'égard de ces observations, ce que l'Ecriture dit des songes : *Ubi multa sunt somnia, plurimæ sunt vanitates.* Car toute la vanité des songes consiste à conclure, non que Dieu a envoyé un songe, ce qui est toûjours

CHAP. IV. vrai en un sens, mais à conclure qu'il a telle & telle signification; & cette même vanité se trouve dans le jugement que nous faisons que Dieu a eu telle ou telle fin en permettant ces rencontres.

La vûë de la volonté absoluë de Dieu ne change donc point la maniere ordinaire de juger des choses, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'usage des lumieres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquietude, l'empressement, les desirs trop ardens pour les choses qui ne sont pas encore arrivées; les tristesses & les chagrins pour celles qui sont présentes, ou passées. Car si nous sommes persuadez que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juste; aprés avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choses, nous devons nous abandonner à lui, & attendre en paix l'execution & l'accomplissement de ses desseins éternels. Et comme nous les devons adorer lorsqu'ils nous sont manifestez par l'évenement, nous les devons aussi adorer par avance lorsqu'ils sont encore cachez dans les se-

crets de sa providence. CHAP. IV.

Il est vrai qu'entre ces évenemens, il y en a qui sont des effets de misericorde, & d'autres qui sont des effets de justice. Mais comme la justice & la misericorde de Dieu sont également adorables, nous devons une égale soumission aux uns & aux autres, avec cette difference neanmoins, que la soumission que l'on doit aux effets de misericorde, doit être ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de justice, doit être accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & moderer nôtre joye & temperer nôtre terreur, c'est qu'il est souvent impossible de distinguer ce qui est effet de misericotde ou de justice dans les évenemens humains, parceque nôtre esprit est trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de causes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grands maux sont quelquefois attachez à ce qui paroissoit un grand bien, & les plus grands biens à ce qui paroissoit un plus grand mal. Ainsi aprés avoir fait tout ce qui étoit en nôtre

Chap. IV. pouvoir suivant les regles de la prudence ordinaire, non seulement la foi, mais la raison même nous oblige d'être comme indifferens à l'égard des évenemens, parce qu'elle nous fait voir que nôtre lumiere est trop courte & trop bornée pour en pouvoir sainement juger.

Chapitre V.

Qu'il faut pratiquer la soumission à la volonté de Dieu, à l'égard des petits évenemens. De ses défauts corporels. Des suites de nos péchez. Exemple d'Adam.

Chap. V. Pour s'accoûtumer à se soumettre à la volonté de Dieu dans les grands évenemens capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoûtumer à l'honorer dans les plus petites circonstances de nôtre vie, parce qu'elle les regle toutes aussi-bien que les plus grandes. En regardant ainsi les plus petits évenemens comme des effets de la volonté souveraine de Dieu, l'on exerce même la foi davantage, parce que les hommes ont

plus de peine à attribuër à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien penetré de cette pensée, ne dira donc jamais qu'une rencontre est fâcheuse, puisque la regardant comme ordonnée de Dieu, il ne lui est pas permis de s'en fâcher. Il ne se plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ni d'une visite importune, ni de la longueur d'un valet à qui il anra donné quelque commission, où de ce que l'on le fait trop attendre, ni du refus qu'on lui fait d'une grace, ni d'une petite perte, ni des saisons, ni du mauvais temps, ni generalement de toutes les rencontres ordinaires de la vie qui portent les hommes à l'impatience.

Chacun doit accepter avec cette même disposition tous les défauts corporels, comme la surdité, la foiblesse de la vûë, & generalement tout ce qui le peut rendre méprisable aux hommes, comme le manque de memoire, d'adresse, d'intelligence, la naissance basse, le défaut de bien, sans jamais se plaindre de toutes ces choses, tant parceque c'est Dieu qui en

CHAP. V. est la cause, que parceque nous ne sçavons pas si elles ne nous sont point plus avantageuses que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les souffrant de cette maniere, elles le deviendront en effet. Il en est de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des aversions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puisque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquilité & avec paix, en nous tenant dans son ordre & en adorant ses jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choses, doit avoir plus de force sur nôtre esprit pour nous les faire accepter, & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux pour nous les faire rejetter, & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Il y a des accidens qui sont des suites de nos propres fautes : & si ces suites sont favorables, elles nous donnent un sujet particulier de loüer la misericorde & la bonté de Dieu, qui a sçû tirer le bien du mal, & convertir en moyen de salut ce qui ne meri-

toit que ses châtimens & la soustrac- CHAP. V.
tion de ses graces. Mais si ces suites sont fâcheuses & dures; comme si nos fautes ont attiré de grands maux spirituels ou temporels; si nos dereglemens ont causé un grand nombre de pechez; si ces suites subsistent & se perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions sans douleur. Car la volonté de Dieu considerée comme justice, nous ordonne d'en gemir, de nous en humilier, d'en faire pénitence, & de tâcher de détourner ces suites funestes par nos actions & par nos prieres. Mais elle nous ordonne en même-temps de rentrer dans la paix, d'éviter le trouble & l'inquietude, & de nous en consoler dans la vûë de sa volonté qui les a permises, & qui ne laissera pas d'en tirer sa gloire.

Nous en avons le plus grand exemple qu'on se puisse imaginer en la personne d'Adam & d'Eve : car aucun sans doute n'a vû de si funestes suites de ses péchez, que celles qu'ils ont vûës de leur désobéïssance, puisque tous les maux qui sont arrivez à tous les hommes ensemble, tous les péchez qui se sont commis dans le monde, & la

CHAP. V.
damnation de ce nombre innombrable de reprouvez sont des suites de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laissé de les en consoler : & si elle ne leur en a pas ôté la douleur lorsqu'ils étoient dans le monde, parce qu'il étoit juste qu'ils en fissent pénitence, elle l'a entieremeot appaisez dans l'autre, puisque malgré ces effroyables suites qui subsisteront éternellement, Adam & Eve ne laisseront pas de joüir dans toute l'éternité de la paix & de la consolation des justes. C'est la plus grande preuve qu'on puisse avoir de ce que peut la vûë de la volonté de Dieu, pour appaiser les troubles qui devroient naitre naturellement des suites de nos pechez ; & aprés celui-là, quelques mauvais effets que nos actions puissent avoir eû, quelque renversement dont elles ayent été cause, personne n'a sujet de perdre l'esperance, ni de s'abandonner au trouble par une espece de desespoir.

Non seulement ce regard de la volonté de Dieu nous fait souffrir en paix les suites de nos pechez, mais il nous fait aussi porter en patience

nos défauts & nos imperfections aussi- CHAP. V.
bien que les imperfections & les défauts des autres. Ainsi il allie encore deux mouvemens qui paroissent opposez, la soif & le zele de la justice qui nous fait haïr nos fautes, & la patience qui nous les fait souffrir, parce qu'il voit que Dieu lui prescrit l'un & l'autre. L'ame soumise à Dieu lui dit bien dans le ressentiment qu'elle a de ses miseres : Jusques à quand, Seigneur, me laisserez-vous dans cet état ? SED *tu, Domine, usquequò* ? Mais cependant elle ne laisse pas d'y être en paix : elle ne met point d'autres bornes à sa patience que celles de sa vie, & elle se resout en même-temps de combatre sans cesse ses imperfections, & de se souffrir neanmoins soi même sans s'abandonner jamais au découragement, en se contentant de la mesure de la grace qu'il plaira à Dieu de lui faire. Et c'est ce qu'elle apprend de cet avertissement du Sage : *Qui timent Dominum, custodiunt mandata ipsius, & patientiam habebunt usque ad inspectionem ipsius.*

CHAPITRE VI.

Quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de nôtre salut éternel. Qu'il est juste d'épargner sa propre foiblesse sur ce point. Combien la vûë de la volonté de Dieu facilite la conduite de la vie chrêtienne.

CHAP. VI. ENFIN, les plus grands effets de cette soumission à la souveraineté de Dieu, c'est que dans l'incertitude où nous sommes de l'arrêt éternel de nôtre prédestination, & de celui que Dieu prononcera au jour de nôtre mort qui en fera l'execution, & qui fera l'éternité de nôtre bonheur ou de nôtre misere, elle fait que nôtre ame reconnoît qu'il est juste, & qu'elle l'adore en cette qualité, en suivant les paroles & l'esprit du Prophête, & disant avec lui à Dieu : *In manibus tuis sortes meæ* ; MON *sort est entre vos mains.* Mais elle a grand soin de ne s'abandonner pas trop à cette pensée, & de ne s'y enfoncer pas trop avant, la foiblesse

de nôtr esprit n'étant pas capable de la porter. Elle s'applique donc toute à considerer ce que Dieu lui ordonne de faire à cet égard, & qu'elle disposition il lui prescrit par la verité & par sa loi. CHAP. VI.

Or elle voit dans cette loi, premierement qu'il est juste qu'elle épargne sa foiblesse, en ne s'occupant pas d'une pensée si terrible. Secondement qu'elle n'a aucun sujet de croire que cet arrêt ne lui sera pas favorable, puisque Dieu l'a separée par tant de graces du nombre des infidelles, des heretiques, & de ceux qui ne pensent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des fidelles de son Eglise qui connoissent sa loi, & qui ont quelque desir de l'observer. Elle voit dans cette verité qu'au-lieu de s'occuper inutilement de pensées de défiance qui ne peuvent que lui nuire, elle doit tâcher uniquement de se corriger de ses fautes, d'y remedier à l'avenir, de se mettre dans la voye de Dieu si elle n'y est pas, & d'y marcher fidellement si elle y est.

Elle voit que Dieu veut qu'ell nourrisse & entretienne son esperanc

Chap. VI.

par tous les justes sujets que la verité lui fournit, & que sur-tout elle se garde bien de le regarder comme un ennemi qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée est fausse & execrable, à l'égard des reprouvez mêmes. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne se plaît point dans la perte des vivans.* Si ses créatures s'éloignent de lui, c'est en se rendant indignes des effets de sa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer sur elles sa justice. Il y a toûjours en Dieu des entrailles de misericorde pour recevoir les pecheurs, s'ils retournoient à lui, & s'ils se convertissoient. Son sein paternel leur est toûjours ouvert, & ils ont toûjours tort de ne se pas convertir. Il est vrai que par une justice secrette Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompuë des reprouvez; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essentielle, qui est la loi de Dieu même, & sa volonté par laquelle il est prêt de recevoir en sa grace tout pecheur converti & qui abandonne ses pechez, & par laquelle il lui ordonne de se con-

vertir. C'est de cette bonté que proce- CHAP. VI.
de cette patience dont parle S. Paul, qui invite les pecheurs à la penitence. S'ils la faisoient, la misericorde de Dieu leur seroit ouverte, & ses graces couleroient sur eux avec abondance. Ce sont eux qui en arrêtent le cours & qui y mettent obstacle ; mais elles ne laissent pas d'être toutes prêtes dans ses tresors.

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chrétienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute son étenduë. Car il fait voir que toute la vie d'un vrai Chrétien, est une vie de paix, qui regarde avec tranquillité le présent, le passé, & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui consulte continuellement sa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & qu'elle disposition interieure il doit avoir à l'égard des choses ausquelles il doit s'appliquer. Ces dispositions sont differentes selon les objets, & elles renferment tous les mouvemens legitimes de joye, de tristesse, de desir, de crainte, d'amour, d'indignation, de

CHAP. VI. compassion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces sentimens sont toûjours joints à la disposition generale de repos & de paix, que la vûë de la volonté souveraine de Dieu entretient dans le fond de l'ame d'un Chrêtien, qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. C'est cette paix dont ceux qui aiment la loi de Dieu joüissent toûjours, comme dit David : *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'est cette paix que JESUS-CHRIST laissa à ses disciples en quittant le monde, & que le monde ne connoît point : *Pacem relinquo vobis, non quomodò mundus dat, ego do vobis.* C'est cette paix que l'Apôtre saint Paul souhaite aux fidelles, comme nous avons déja dit ; afin qu'elle garde & leur cœur & leur esprit : *Custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Elle appaise les agitations du cœur en l'arrachant à la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'esprit la multiplicité de ses pensées, par cette unique pensée : Dieu le veut. Et elle fait ainsi que l'homme se laisse amoureusement emporter au torrent de la providence, sans se mettre en pei-

ne d'autre chose que de s'acquitter fi- CHAP. VI.
dellement des devoirs particuliers qui lui sont prescrits à chaque moment par la loi de Dieu.



TROISIE'ME TRAITE'

DE

LA CRAINTE DE DIEU.

Confige timore tuo carnes meas: à judiciis enim tuis timui.

CHAPITRE I.

Pourquoi le Prophete étant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoique la crainte naisse d'amour propre, elle est neanmoins utile.

CHAP. I. LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il lui augmente sa crainte : comme celui qui disoit. *Je croy, Seigneur, mais aidez*

mon incredulité. Le commencement
de crainte que Dieu forme dans nôtre cœur ne fait que nous convaincre que nous ne craignons pas assez. Nous voyons que Dieu est infiniment terrible, & que nous le craignons peu, & c'est ce qui nous porte à lui demander qu'il redouble sa crainte en nous, & qu'il en perce nôtre chair.

Une autre raison de cette demande est, que souvent l'esprit est convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'est pas pour cela touché. Cependant c'est la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la persuation de l'esprit. Et c'est pourquoi le Prophete ne se contente pas de craindre Dieu par l'esprit, *à judiciis enim tuis timui*; mais il veut que sa chair soit percée de cette crainte, afin que le vif sentiment qu'elle en aura, étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flater ses sens. Une chair percée de cloux ne seroit gueres en état d'être attaquée par la tentation des plaisirs. Il desire donc que la crainte de Dieu fasse cet effet en lui, & qu'elle soit aussi vive & aussi sensible à son ame, que des cloux qui

CHAP. I. perceroient effectivement sa chair.

Mais pourquoi faut-il desirer de craindre, puisque la crainte semble être un effet d'amour propre ? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parce que nous nous aimons. Pourquoi donc, dira-t-on : est-il necessaire de la demander à Dieu ? N'avons nous pas assez d'amour propre pour craindre ce qui nous peut causer le plus grand des maux ? C'est que quelque grand que soit nôtre amour propre, il est neanmoins aveugle, insensible, stupide, déraisonnable. Il est penetré de choses de néant ; & il est insensible aux plus grands objets. Il craint sans raison ; & il ne craint point lorsqu'il a toute sorte de raison de craindre. Il est sans ordre & sans regle dans ses mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le transporte, & souvent ce qu'il y a de plus grand au monde ne touche point. C'est donc une grande grace de Dieu, lorsqu'il nous fait sentir les choses telles qu'elles sont : car en nous faisant sentir vivement celles qui sont grandes, il amortit le sentiment trop vif que nous avons des petites.

CHAPITRE II.

La sensibilité & l'insensibilité de l'homme également prodigieuses. Naissent d'un fond inconnu. Marquent le déreglement & la grandeur de l'homme. Temps de cette vie, temps de stupidité.

IL y a dans l'homme une sensibilité prodigieuse, capable de mouvemens démesurez de tristesse, d'amour, de joye, de crainte, de desespoir; & une insensibilité étonnante capable de resister aux objets les plus terribles. Les mêmes choses font mourir les uns, & n'émeuvent pas seulement les autres, sans que l'on voye bien la raison & la cause de ces differens effets. CHAP. II.

Car ces mouvemens violens naissent d'un fond inconnu, & d'un abîme caché. Nul ne sçait précisément les ressorts qu'il faut faire agir pour les exciter: & tout ce que l'on sçait, est que la raison ne les peut produire comme elle voudroit, lors

CHAP. II. même qu'elle les jugeroit utiles ; & qu'elle ne les peut de même reprimer, lorsqu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'est touchée que par une partie insensible, rien n'est capable de l'émouvoir. Quand elle l'est par une partie sensible, tout est capable de la faire sortir hors d'elle même.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens sont en même-temps des preuves du déreglement de l'homme & des marques de sa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges ressorts dans son esprit ; & que s'ils étoient vivement touchez, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous ressentons ordinairement ; qu'ainsi les Philosophes n'ont rien entendu ni dans son bonheur ni dans son malheur, en mettant l'un & l'autre dans les sentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'est plus ridicule que la pensée qu'ils ont euë, que nous pouvions être heureux par des voluptez grossieres & communes, par des curiositez fades, & par une contemplation froide de la verité & de

la vertu. Ces mouvemens sont trop languissans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme est capable d'une joye infiniment plus vive & plus sensible. Il en est de même des maux. Quoiqu'on les sente bien plus vivement que les plaisirs, neanmoins ils pourroient encore être sentis mille fois plus vivement. Que s'il n'est pas en nôtre pouvoir de nous procurer cette joye si vive, ni ces douleurs si perçantes, c'est que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde de nous rendre ni heureux ni malheureux, & qu'il veut que l'un & l'autre soit un effet ou de sa misericorde, ou de sa justice dans l'autre.

Le temps de cette vie est donc proprement un temps de stupidité. Toutes nos connoissances y sont obscures, sombres, languissantes, si on les compare à ce qu'elles seront au moment de nôtre mort, qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Ce sera alors que toutes les créatures disparoîtront à nos yeux, & que nous ne verrons les Royaumes, les Principautez, les plaisirs & les maux de

CHAP. II.
monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu seul sera grand à nôtre vûë en ce jour-là, selon l'expression de l'Ecriture. Mais ceux que la mort aura trouvez sans son amour, ne le verront grand que pour être remplis d'une terreur qui les fera abîmer dans l'Enfer pour se cacher autant qu'ils pourront, à une majesté si redoutable : au-lieu que ceux qni mourront dans son amour, & qui seront purifiez de leurs fautes, ne le verront grand que pour ressentir en même-temps des mouvemens ineffables d'amour & de joye, qui feront leur éternelle felicité.

C'est ce que nous devons craindre & esperer pour l'autre vie. Mais dans cet état même d'assoupissement où nous sommes ici plongez, l'ame ne laisse pas de sentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres. Ce qui lui marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle ressent ordinairement. Le corps auquel elle est attachée appesantit sa vigueur, & ralentit ses mouvemens, mais il ne les ra-

lentit pas toûjours également. Elle est quelquefois plus stupide & plus insensible à l'égard des choses de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces differens états lui donne lieu de découvrir ce qui contribuë à exciter ces divers sentimens, & à la mettre dans une disposition si inégale.

CHAPITRE III.

Insensibilité, un des plus grands maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idées confuses qu'on se forme de toutes choses. Fausse & vraye idée d'un bal. Autres preuves de ces aveuglemens.

IL est d'autant plus important que l'ame s'applique à considerer les causes de son insensibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ses plus grands maux. Car c'est ce qui donne entrée dans l'ame aux impressions des objets des sens, qui seroient peu capables de la toucher, si elle l'étoit autant qu'elle le devroit être des choses de l'autre vie. C'est ce qui CHAP. III.

CHAP. III. la rend foible, languiſſante, pareſ-ſeuſe dans les actions de pieté. C'eſt ce qui lui fait eſtimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grands qu'ils ne ſont. Enfin c'eſt cette inſenſibilité pour Dieu qui la rend ſenſible pour les créatures, parce-qu'elle ne ſçauroit être ſans quelque pente, & qu'il faut toûjours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainſi un de ſes principaux devoirs, c'eſt de tâcher d'en reconnoître les cauſes, & d'y apporter tous les remedes qui lui ſont poſſibles.

Or il eſt viſible que la cauſe generale de nôtre inſenſibilité eſt la foibleſſe & l'aveuglement de nôtre eſprit, qui ne conçoit les choſes les plus terribles que par des idées ſombres & confuſes, qui n'ont rien de vif ni de ſenſible, & qui n'excitent ainſi que des mouvemens foibles & languiſſans. Il ſepare les choſes qui ſont jointes, & il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, ſans faire reflexion ſur tout le reſte de ce qu'il contient. On ne conçoit la mort que ſous l'idée de la grimace d'un homme mourant, ſans y voir rien de ce qui l'ac-

compagne,

compagne. On ne conçoit le péché que ſous l'idée de ce qu'il a qui flate les ſens, ſans y appercevoir ce qui le rend ſi horrible aux yeux de Dieu. Cette ſorte de ſtupidité ſe rencontre preſque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaiſir, nous n'en regardions qu'une legere ſurface, & que nous en éloignions de nôtre eſprit toutes les ſuites. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du ſpectacle qui eſt expoſé aux yeux de nôtre ame; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes capables de nous croire heureux dans nos plus grandes miſeres.

Que voyent, par exemple les gens du monde dans un bal? Une aſſemblée de perſonnes agréables qui ne ſongent qu'à ſe divertir, à prendre part, & à contribuer au plaiſir commun; des femmes qui font tout ce qu'elles peuvent pour ſe rendre aimables; & des hommes qui font ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voyent un ſpectacle qui flate les ſens, qui remplit leur eſprit, qui amollit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agréablement l'a-

CHAP. III. mour du monde & des créatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiere de la foi découvre dans ces aſſemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui elle fait voir tout le ſpectacle qui eſt veritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voyent ? Elle leur découvre un maſſacre horribles d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres ; elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miſerables hommes mille playes mortelles : & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leur corps, qui les empoiſonnent par tous les objets qu'ils leur preſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille ſupplices, qui les foulent aux pieds, & qui ſe rient de leur illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regardent ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons.

Cela paſſe pour figure, pour déclamation, pour exageration : & cependant il n'y a rien de plus effectif. La

realité passe infiniment toutes ces figures ; & ces playes & ces coups mortels ne sont que de foibles images de ce qui est effet. Il y en a qui ne le croyent pas, & c'est une autre sorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croyent, & qui n'y songent pas, & c'est cette stupidité dont je parle. Leur pensée s'arrête au simple rapport de leurs yeux, & toutes les connoissances qu'ils ont par la foi, ne leur servent de rien & ne se présentent point à eux. Elles demeurent dans je ne sçai quels replis de leur esprit, mais elles ne changent point cette maniere animale de ne concevoir les choses que par les sens. CHAP. III.

Voici encore d'autres preuves de cette stupidité dont nous parlons. Quand il s'agit de passer de la speculation à la pratique, les hommes ne tirent point de consequence ; & c'est une chose étrange comment leur esprit se peut arrêter à certaines veritez speculatives, sans les pousser aux suites de pratique, qui sont tellement liées avec ces veritez, qu'il semble impossible de les en séparer. *Si je suis vôtre Dieu où est l'honneur qui m'est dû*, dit Dieu

CHAP. III. même dans l'Ecriture ? C'est qu'il y a une suite necessaire entre connoître Dieu & l'honorer ; mais quelque liées que soient ces connoissances, l'aveuglement de l'esprit humain, les sçait bien désunir. Il connoît Dieu, & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne pense pas même qu'il soit necessaire de l'honorer. Il est convaincu qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune conclusion pour le reglement de sa vie.

Qui ne croiroit aussi que les hommes étant parvenus à la connoissance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient qu'il faut donc employer toute leur vie à lui procurer un état heureux aprés la mort ; Il n'y a point de consequence plus sensible que celle-là. Cependant combien de grands esprits ont travaillé à l'établissement de ce point, qui ne paroissent pas avoir beaucoup songé à cette consequence !

Nous en faisons de même dans les veritez les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les sçavoir, & nous nous arrêtons à la simple speculation. C'est Dieu qui fait tout, & qui opere par sa grace le vouloir &

l'action. Nous croyons cette verité, & nous aimons à en parler. Que s'ensuit-il delà? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un besoin si continuel. Cependant la connoissance du besoin de la grace ne nous rend pas plus assidus à la priere, & nous ne laissons pas souvent d'être aussi Pelagiens dans nos actions & dans la conduite de nôtre vie, que si ces veritez nous étoient entierement inconnuës. Chap. III.

Le diable nous environne sans cesse comme un lion rugissant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apôtre saint Pierre. Qu'elle crainte, quel tremblement cette pensée ne devroit-elle point nous causer? Et nôtre frayeur ne devroit-elle pas être incomparablement plus grande, que si l'on nous disoit que nous sommes entourez de voleurs & d'assassins qui nous veulent égorger? Combien de gens neanmoins recitent tous les jours ce passage de saint Pierre, sans être touchez d'aucun sentiment de crainte.

Si je croyois, disent certains Calvinistes, que le corps de Jesus-Christ fût present dans l'Hostie,

CHAP. III. je porterois bien un autre respect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cette connoissance feroit dans leur esprit l'impression qu'il seroit raisonnable qu'elle y fit. Et en effet quand on nous dit que le Roy est présent, chacun se compose & se tient dans le respect. Mais en parlant ainsi, ils font voir qu'ils ne connoissent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de se consulter eux-mêmes, ils verroient qu'en mille rencontres leur connoissance demeure sterile sans produire les effets qu'il semble qu'il devroit produire naturellement. Ne croyent-ils pas eux-mêmes que Dieu est présent par-tout, & cependant sont-ils plus reglez dans leurs actions que les autres: & la connoissance de cette présence les retient-elle plus en leur devoir que s'il n'étoit que dans le Ciel.

Il ne faut pas neanmoins s'étonner que nôtre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle & telle connoissance, nous ferions les choses ausquelles ces connoissances

obligent. C'eſt qu'en effet la nature & la raiſon nous y portent, & que nous n'en ſommes empêchez que par le déreglement de la volonté. Et c'eſt pourquoi cette prodigieuſe inſenſibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choſes dont ils devroient être le plus touchez, eſt une marque évidente qu'ils ne ſont point dans l'état où ils ont été formez, & que leur nature eſt corrompuë. Cette ſtupidité monſtrueuſe ne ſçauroit être naturelle. Ils s'affligent des moindres choſes juſques au deſeſpoir : & lorſqu'il y va de tout leur être, & de leur bonheur, où de leur malheur éternel, ils n'en ſont non plus touchez que s'il s'agiſſoit d'une choſe du néant.

Mais cette inſenſibilité n'eſt pas ſeulement dans tous les hommes une marque de la corruption generale de la nature ; elle eſt encore dans les Chrêtiens une preuve des tenebres horribles que les péchez commis aprés le baptême répandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non ſeulement le péché engendre la mort comme dit l'Apôtre, mais qu'il la porte auſſi avec ſoi, & qu'il ôte à l'ame la

CHAP. III. vie & le ſentiment. Car ſi l'ame d'un Chrêtien qui vit dans le deſordre, n'étoit en un état de mort, ſeroit-il poſſible qu'il pût goûter un moment de repos ? Il ſçait qu'il eſt ſous la puiſſance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'enfer eſt ouvert pour l'engloutir, que peut-être il n'y a plus de grace pour lui. Cependant il eſt ſans inquietude & ſans crainte; il jouit tranquillement des plaiſirs qu'il ſçait être la cauſe de ſon malheur. Ces connoiſſances que la foi lui donne malgré lui, demeurent ſans action & ſans effet. Elle ne le troublent point. Il agit, il parle, comme un homme qui n'a rien à faire qu'à ſe divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre.

CHAPITRE XIV.

Que l'insensibilité se remarque aussi dans des Chrétiens dont la vie est reglée. Diverses causes de cet état. Il est inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.

LA stupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrétiens est certainement horrible, mais on en voit la cause. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit quand la lumiere est éteinte, & si on ne sent rien quand on est mort. Il y a bien plus de sujet de s'étonner que cette insensibilité se rencontre souvent dans des ames, où il semble que le péché ne domine pas ; qui s'acquittent exterieurement des devoirs essentiels du Christianisme ; qui pratiquent divers exercices de pieté, & qui menent une vie exemte de crimes. Car si elles ont ce cœur nouveau & ce cœur de chair qui est propre à la loi nouvelle, d'où vient qu'il a si peu de mouvemens en elles ? Si le Saint- CHAP. IV.

CHAP. IV. Esprit les anime, pourquoi en voit-on si peu de marques ? Si elles sont éclairées de la lumiere de Dieu, d'où vient qu'elles ne voyent point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas ? Si l'on s'applique à rechercher les causes de cet effet, on trouvera qu'il y en peut avoir de fort differentes.

Car cet état n'est en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu. C'est en d'autres une punition de leur negligence. Il y en a en qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoi qu'il soit plus dangereux aux uns qu'aux autres; parce qu'il faut se conduire par les lumieres de la foi, qui nous apprennent que l'insensibilité est d'elle-même un trés grand mal; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur declarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie* : COR *durum malè habebit in noviss-*

ſino. Et c'eſt ce qui les doit porter à embraſſer avec ſoin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en délivrer, & pour amolir la dureté de leur cœur. CHAP. LV.

Il eſt inutile de s'inquieter de cet état, puiſque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'eſt pas inutile de le craindre. C'eſt au contraire un des principaux devoirs de ceux qui y ſont, d'exciter en eux une frayeur ſalutaire, en ſe remettant devant les yeux ces inſtructions du Sage, Qu'il eſt impoſſible d'être juſtifié ſans crainte. *Sine timore impoſſibile eſt juſtificari.* Que la crainte eſt le commencement & la racine de la ſageſſe : *Radix ſapientiæ eſt timere Deum*; Que c'eſt la ſource de la vraye joye : *Timor Domini delectabit cor*; & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent ſujet d'eſperer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum benè erit in extremis.*

Pour entrer dans cette diſpoſition que la lumiere de la foi fait voir être ſi neceſſaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illuſion d'amour propre où pluſieurs perſonnes

CHAP. IV. se laissent insensiblement aller, qui est de se faire une devotion si spirituelle, qu'elles ne s'appliquent presque jamais aux objets qui leur pourroient donner de la crainte ; comme la consideration de la mort, de l'éternité, de l'enfer, des jugemens de Dieu, & des sujets qu'elles ont de se défier de leur état. Car l'amour propre aime à éloigner ces objets tristes, & il ne manque pas de leur fournir des spiritualitez gayes. Mais les Saints qui étoient sans doute plus spirituels que nous, ne nous ont pas donné cet exemple. Ils n'ont point évité ces pensées communes que l'on traite de grossieres. Ils ont cru au-contraire qu'il étoit trés-utile de les avoir continuellement dans l'esprit, n'y ayant rien dont Dieu se serve plus souvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur insensibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mêmes, que la vûë de ces terribles objets.

CHAPITRE V.

Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvez. Spectacle terrible du carnage spirituel que le démon fait dans l'Eglise même. Fausse assûrance où nous vivons.

LA plûpart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la misericorde de Dieu, qu'il ne considere en même temps sa justice & la severité de ses jugemens. Et pour s'en former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnez aux desirs de leur cœur avant l'Incarnation de son Fils, dans ces nations entieres qui n'ont jamais oui parler de l'Evangille, & qui sont demeurées ensevelies dans les tenebres & les ombres de la mort; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a été plus de cinq mille ans dans une ignorance absoluë de Dieu; dans cette multitude de Ma- CHAP. V.

CHAP. V. hometans qui occupent une si grande partie de la terre, & qui sont plongez dans mille superstitions brutales; dans cette foule d'heretiques qui joints ensemble surpassent de beaucoup le nombre des Catholiques; dans ces regions autrefois remplies d'Evêques & de Chrétiens, comme l'Afrique, où présentement l'on n'en trouve presque plus; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrétiens, d'ont l'Eglise est tellement remplie, qu'à peine y en trouve-t-on de veritables.

Tous ces gens aveuglez & abandonnez à leurs passions, sont autant de preuves de la rigeur de la justice de Dieu. C'est elle qui les livre aux démons qui les dominent, qui se jouent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille desordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miseres, & qui les précipitent enfin dans l'abysme pour les tourmenter éternellement. C'est elle qui permet à ces démons non seulement de posseder entierement toutes les nations infidelles, mais de causer des ravages étranges dans l'Eglise même,

dont ils usurpent souvent les ministeres, en y faisant entrer des gens vuides de charité, dans lesquels ils habitent & exercent leur puissance. Ce qui fait dire au Prophete : *J'assemblerai toutes les lignées des Royaumes d'aquilon, & ils viendront tous mettre leur trône à l'entrée des portes de Jerusalem, & tout au tour de ses murailles.* Car plusieurs de ceux qui sont comme établis pour garder les portes de l'Eglise, & pour y recevoir les fidelles & un grand nombre de ceux à qui la garde de sa discipline est commise, & qui sont ainsi comme des sentinelles qui ont ordre de veiller sur les murailles ; ne sont que des habitans d'*aquilon*, c'est-à-dire des gens sans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Esprit de Dieu.

Ainsi le monde entier est un lieu de supplice, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la justice de Dieu, & si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste plein de tous les instrumens de la cruauté des hommes, & rempli d'une part de bourreaux ;

CHAP. V. & de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnez à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces miserables, qu'ils les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours perir un grand nombre par les plus cruels supplices; qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie: mais que ceux ci même n'en étant pas assûrez, ont sujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voyent souffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue.

Quelle seroit la frayeur de ces miserables qui seroient continuellement spectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils souffrent ne se terminassent comme ceux des autres par une mort cruelle & honteuse? Les folles joyes & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur esprit? L'orgueil seroit-il capable de les tenter dans ce malheureux état? Et neanmoins la foi nous expose bien un

autre ſpectacle devant les yeux : car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les précipitent preſque tous, premierement dans les crimes, & enſuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'eſt la vûë de ce ſpectacle qui fait qu'Iſaïe s'écrie : *Propterea dilatavit infernus animam ſuam, & aperuit os ſuum abſque ullo termino : & deſcendent fortes ejus, & populus ejus : & ſublimes glorioſique*, c'eſt-à-dire, Que la bouche de l'enfer eſt toûjours ouverte, & que les grands & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent pêle-mêle à tous momens. C'eſt cette vûë qui fait dire à Jeremie : *O mucro Domini, uſquequo non quieſces ? Ingredere in vaginam tuam.* O épée de la juſtice de Dieu ne vous repoſerez-vous point ; Remplirez-vous toûjours la terre de meurtres ? Ne ceſſerez-vous point de deſoler l'Egliſe même, en abandonnant à ſes ennemis la plûpart de ceux qui paroiſſent ſes enfans ? C'eſt encore ce que l'Ange fit voir à ſaint

CHAP. V. Jean, par ce pressoir horrible où le sang de ceux que l'on y brisoit s'écouloit de toutes parts par-dessus la cuve. Car ce sang n'est pas le sang des corps materiels: c'est celui des ames charnelles que les démons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

Nous passons nos jours au milieu de ce carnage spirituel, & nous pouvons dire que nous nageons dans le sang des pécheurs; que nous en sommes tout couverts, & que ce monde qui nous porte, est un fleuve de sang, puisque la vie du monde est toute composée d'actions criminelles, qui ont causé la mort à ceux qui les ont commises, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour perir, il n'y a qu'à s'y laisser entraîner. Rien ne nous distingue de ceux qui meurent à nôtre vûë. Nous n'avons pas plus de force qu'eux pour resister à la rage des démons. Nôtre seule esperance est dans le secours de celui qui nous en a délivrez jusqu'à présent, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant à peine y songeons nous. Nous n'avons

aucun ſentiment de nôtre délivrance pour le paſſé, aucune crainte de nôtre danger préſent, aucune inquiétude pour l'avenir ; parce que nous ne voyons ni la grandenr de nos miſeres, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous ſommes menacez.

Les Peres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Egliſe que les perſecutions viſibles, parce qu'elles tenoient tous les Chrêtiens dans la crainte & dans un ſaint tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, & chacun s'imaginant que ce ſeroit peut-être à luy le lendemain à confeſſer Jesus-Christ devant les Juges au milieu des tourmens, ne ſongeoit qu'à s'y preparer par tous les exercices d'une vie chrêtienne. *Quand eſt-ce*, dit Tertulien, *que la foi eſt plus vive, que lorſque l'on craint davantage ; & quand craint-on davantage, qu'au temps de la perſecution* ? *C'eſt alors que toute l'Egliſe eſt dans une ſainte frayeur, que la foi eſt plus vigilante dans cette guerre ſpirituelle, qu'elle eſt plus exacte dans l'obſervation des jeûnes*

CHAP. V. *des stations, des prieres & des exercices d'humilité.* C'étoit l'effet de ce spectacle exterieur ; & neanmoins celui que la foi nous découvre, est bien autrement terrible. Ce ne sont pas des hommes, mais des démons qui arrachent à l'Eglise ses enfans. ils ne tuent pas leurs corps seulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas souffrir des tourmens passagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais ils les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs étoit pour plusieurs une semence de vie, selon la parole d'un Ancien : & la mort spirituelle des Chrétiens n'est pour la plûpart des autres qu'une semence de mort, en les corrompant par exemple des dereglemens qui l'on causée. Enfin, comme les persecutions n'étoient ni continuelles ni universelles, la plus grande partie des Chrétiens ne laissoit pas de trouver moyen de s'en garantir : au-lieu qu'il y a peu de Chrétiens qui ne soient emportez par cette persecution spirituelle, & par le débordement des vices qui inondent toute l'Eglise. D'où vient donc que les premiers Chré-

tiens étoient si touchez des persecu- CHAP. V.
tions visibles, & que nous le sommes si peu des persecutions invisibles ; C'est que les unes se voyent par les yeux du corps, & que les autres ne s'apperçoivent que par les yeux de la foi; ou plûtôt c'est que leur foi étoit vive & éclairée, & que la nôtre est languissante, obscure & sans lumiere.

Il semble, à nous voir agir, que nous avons des lettres d'assûrance de nôtre salut; que Dieu même nous ait revelé que les démons ne nous peuvent nuire ? on diroit que nous avons une entiere certitude que nous possedons sa grace, & que nous ne la perdrons jamais, & que nous sommes dans l'élection éternelle de Dieu. Nous regardons les dangers & les malheurs des autres comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-mêmes, & comme on regarde du port les tempêtes qui agitent & engloutissent les vaisseaux qui sont sur la mer.

Si nous détestons dans nôtre esprit la fausse assûrance dont les Calvinistes flattent les hommes; en verité nous l'approuvons en quelque sorte par nos

CHAP. V. actions & par les sentimens de nôtre cœur.

Nous nous reposons sur la misericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une insensibilité d'amour propre. Et c'est pourquoi c'est à nous que l'Ecriture parle lorsqu'elle avertit *de ne dire point que la misericorde de Dieu est grande* NE DICAS, *misericordia Dei magna est*. Car elle ne laisseroit pas d'être grande quand elle nous auroit laissé perir, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que sa justice a laissées dans les tenebres, & de tant de Chrêtiens qui sont assujettis à l'empire des démons. Nous nous imaginons que nous sommes fort considerables devant Dieu. Mais si tous les hommes de la terre ne sont devant ses yeux qu'une goutte d'eau & un peu de poussiere, comme parle l'Ecritnre, quelle place occuperons-nous dans cette goutte d'eau & dans ce peu de poussiere? S'il est donc juste d'esperer en sa misericorde aprés tant d'effets que nous en avons ressentis, il n'est pas moins juste de craindre sa justice qui est si terrible, & dont

nous voyons des effets si épouvantables dans tous les temps & dans tous les lieux du monde.

CHAPITRE VI.

Qu'il est utile de détruire dans son esprit les prétextes que l'amour propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure, signe équivoque de l'état de la grace.

IL ne faut jamais détruire en son ame l'esperance en la misericorde de Dieu & la confiance en son amour éternel. Mais la crainte de sa justice ne la détruit pas : au-contraire elle l'établit & la fortifie ; puisque cette crainte même est un des plus grands effets de sa misericorde, & que nous aurons d'autant plus de sujet d'esperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de sa justice. Craignons Dieu, parce qu'il est redoutable ; & esperons en lui, parce que nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne desirent point de craindre : & CHAP. VI.

CHAP. VI. c'est pourquoi il n'est pas inutile de détruire dans son esprit tous les faux prétextes que l'amour propre prend pour s'établir dans une mauvaise sûreté, & pour éviter les pensées & les mouvemens de crainte, qui lui sont toûjours incommodes, parce qu'ils troublent toûjours un peu cette tranquillité & ce repos dont il est bien-aise de jouir.

On fonde d'ordinaire cette confiance, ou sur une assûrance trop grande de la remission des péchez qu'on a commis aprés le Baptême, directement opposé à l'Ecriture, qui nous avertit de n'être pas sans crainte pour les péchez dont nous croyons avoir obtenu le pardon : *De propitiato peccato noli esse sine metu* ; ou sur ce que l'on pratique depuis long-temps les devoirs communs de la pieté chrétienne. Mais pour temperer cette confiance excessive par des sujets legitimes de crainte que la verité nous fournit, il n'y a qu'à se souvenir que personne ne sçait avec certitude, si c'est la charité ou la cupidité qui domine dans son cœur ; & que cette incertitude est beaucoup plus grande dans les person-

nes

nes froides & negligentes. Car il est certain que comme les Heretiques pratiquent quantité de bonnes œuvres exterieures sans charité, on en peut pratiquer dans l'Eglise même, qui n'auront pas un meilleur principe, n'étant pas plus difficile d'observer sans grace les préceptes exterieurs de la loi de Jesus-Christ, que d'observer ceux de Mahomet, qui ne sont pas quelque-fois moins difficiles. Chap. VI.

Ainsi cette innocence exterieure qui ne consiste que dans l'observation des devoirs exterieurs de la Religion Chrêtienne, est un signe fort équivoque de la grace & de l'innocence interieure, puisque cet peut-être un pur effet de la coûtume, de l'habitude, de la vûë des créatures, & d'une crainte purement humaine. Et quoique l'on ne doive pas porter legerement ce jugement de soi-même, on peut craindre neanmoins avec raison que Dieu ne le porte, & qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit : *Ce peuple m'honore des lévres, & son cœur est fort éloigné de moi.*

Il ne faut pas aussi s'exemter de crainte par cette doctrine commune, que

CHAP. VI.

l'on ne perd la grace que par un péché mortel,& que l'on ne se souvient point d'en avoir commis. Car qui est-ce qui peut avoir cette assûrance? Tout le témoignage qu'on se peut rendre, ne regarde tout au plus que les pechez corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoissons pas la mesure? Qui sçait s'il n'a point perdu sa grace par l'orgueil, par l'envie, par la paresse spirituelle, par l'amour de soi même, par une attache criminelle aux choses du monde? Saint Bernard témoigne que le seul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a reçûës de Dieu, peut être si grand qu'il égale quelquefois l'énormité de plusieurs péchez corporels. Et c'est en ce sens, selon saint Chrysostome, qu'il est dit que les péchez remis sont de nouveau imputez, parce que l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une si grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend aussi coupables que si Dieu ne nous avoit point pardonné: Or qui peut assûrer de n'être pas coupable de cette ingratitude.

CHAPITRE VII.

Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des veritez de Dieu. Des occasions qu'on a eûë de s'avancer. Des fêtes & des mysteres que l'Eglise celebre le long de l'année.

QUEL sujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu, si nous avions un peu de lumiere ? Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'est plus étonnant que les menaces que JESUS-CHRIST fait à ceux de Capharnaüm, qu'ils seront traitez plus durement au jour du jugement, que Sodome & Gomorre, c'est-à dire, que deux villes soüillées par les crimes les plus abominables. Car le seul fondement de ces menaces, est qu'ils n'avoient pas bien usé des graces que JESUS-CHRIST leur avoit faites en operant tant de miracles à leur vûë, & en leur donnant tant d'instructions. On ne voit pas d'ailleurs CHAP. VII.

qu'ils fussent plus dereglez, ni plus ennemis de JESUS-CHRIST que les autres Juifs. Or qui est-ce qui n'a pas sujet de craindre que JESUS-CHRIST ne lui fasse le même reproche ? N'avons-nous pas reçû de lui infiniment plus de graces que les Capharnaïtes ? Cependant où est l'usage que nous en avons fait ? Où sont les tresors des vertus que nous avons acquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre les mains ? Nous avons cru à la verité, mais où sont les œuvres de nôtre foi ? Où est l'usure qu'il nous redemandera de ses bienfaits ? Il faut avoir une étrange insensibilité pour n'être pas effrayé de cette pensée, qu'il se trouvera des gens dans lesquels on n'aura vû aucun dereglement extraordinaire, qui ne laisseront pas d'être jugez par la verité même, plus coupable que ceux de Sodome, pour le seul abus des graces de Dieu.

Toutes les occasions que Dieu nous a présentées de nous avancer dans la vertu, sont autant de graces dont il nous redemandera compte. Ce sont autant de moissons abondantes qu'il

nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fissions provision pour nous soûtenir dans les temps où il devoit permettre que nous fussions éprouvez. Par exemple, les maladies & les souffrances sont le temps de la moisson de la patience; les rebuts & les mépris sont le temps de la moisson de l'humilité; les pertes que Dieu nous envoye sont le temps de la moisson de la pauvreté. Celui qui use bien de ces temps de moisson, est sage selon l'Ecriture: *Qui congregat in messe filius, sapiens est*, parcequ'il fait provision des graces qui lui seront necessaires en un autres temps. Mais elle nous avertit que celui qui en usera mal, sera confondu: *Qui autem stetit æstate, filius confusionis.* De quel nombre sommes-nous? Et quel usage pouvons-nous dire que nous ayons fait de tant de moissons que Dieu nous a présentées.

L'Eglise distribuë toute l'année en diverses saisons, des graces; & la devotion des fidelles devroit être de suivre son esprit: comme les êtres naturels ne manquent jamais de suivre l'esprit general qui regle le cours

CHAP. VII. de toute la machine du monde. Les oiseaux, comme dit l'Ecriture, gardent exactement leurs saisons. Ils font leurs nids en un certain temps, ils se dépoüillent en un autre par un ordre reglé & invariable. La pieté a de même ses temps. Il y en a un propre pour obtenir l'esprit de pénitence, & c'est celui où l'Eglise la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joye, à une vie nouvelle, & à imiter la vie du Ciel, & c'est le temps de la Resurrection. Chaque mystere a ses graces, & le temps où l'Eglise le celebre, est le temps favorable pour les obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces temps, & qui laissent passer toutes ces solemnitez sans s'enrichir des graces que Dieu y distribuë aux ames bien disposées, recevront sans doute le même reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur, & d'avoir été moins prudens que ces oiseaux qui ne manquent jamais de faire en chaque saison ce qui convient à leur nature. *Milvus in cœlo cognovit tempus suum, turtur & hirundo & ciconia custodierunt tempus adventus sui,*

populus autem meus non cognovit judicium Dei. CHAP. VII

Que si l'abus des moindres graces est aussi à craindre que nous l'avons representé, que sera-ce de l'abus de la grace des graces, c'est-à-dire, de l'Eucharistie, qui contient l'Auteur même de toutes les graces ? L'Apôtre témoigne que Dieu exerçoit des châtimens visibles sur les premiers Chrêtiens qui communioient avec trop peu de préparation, & qui ne mettoient pas de differences entre le corps du Seigneur & les viandes communes ; & que c'étoit-là ce qui causoit la mort, ou les maladies à plusieurs d'entre les fidelles. Mais que cette punition de Dieu leur étoit utile, puisqu'elle leur servoit à expier leurs fautes dés cette vie, & à éviter la damnation : *Cùm judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il semble que Dieu n'agisse plus de la sorte à l'égard de ceux qui abusent de ses mysteres. Il fait moins éclater sa justice à la vûë des hommes : il se retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloigne de nous : *Et propter hanc in altum re*

CHAP. VII. *gredere.* On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition visible. C'est ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoissent par la negligence de leur vie qu'ils ont peu profité de tant de Communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne soit un effet de son abandon, & qu'ils ne soient d'autant plus coupables qu'ils ont été moins punis.

CHAPITRE VIII.

Adresse de l'amour propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* JESUS-CHRIST *n'a gueres repris que les vices spirituels.*

CHAP. VIII. UNE adresse de l'amour propre pour empêcher que nous ne nous appliquions les reproches que JESUS-CHRIST fait à certaines gens dans l'Evangile, c'est de nous en donner des idées si noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'esprit, que nous leur puissions ressembler. Par exemple, on conçoit les Pharisiens

comme des gens d'un orgueil si insuportable & si extraordinaire, qu'il semble qu'il n'y en ait plus de tel parmi les hommes. Mais cela n'est pas ainsi. Ils étoient faits comme d'autres hommes ; & leur vanité se connoissoit peu à l'exterieur. Ils ne la connoissoient pas eux-mêmes. Ils étoient d'ailleurs grands observateurs de la loi, & fort exacts dans les moindres choses qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous assûrera donc, que nous ne leur soyons pas semblables? Ils étoient hypocrites, il est vrai: mais ils ne connoissoient pas leur hypocrisie. Peut-être le sommes-nous autant qu'eux, & assûrément nous le sommes tous en quelque dégré. Cependant Jesus-Christ declare qu'ils seront punis plus rigoureusement que les autres Juifs qui étoient neanmoins fort méchans : *Accipient prolixius judicium.* Ce qui fait voir qu'on peut être trés-criminel devant Dieu, en menant une vie reglée à l'exterieur. Chap. VIII.

Et en effet, il est remarquable que la plûpart des reproches & des menaces que Jesus-Christ fait dans l'E-

CHAP. VIII.

vangile, ne regardent que des vices spirituels, parce qu'il a supposé que les vices corporels sont assez condamnez par eux-mêmes. Il condamne l'abus de sa parole & de ses miracles dans les Capharnaïtes; l'orgueil & l'interêt dans les Pharisiens; le desir de prééminence dans les Apôtres; l'omission des œuvres de charité dans ceux dont il dit, qu'ils seront mis à la gauche & envoyez au feu éternel; le défaut de charité interieure dans la parabole des Vierges. La plûpart de ses preceptes ont de même pour objet des vertus interieures, l'amour des ennemis, la retenuë dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux satisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la simplicité des enfans. C'est en cela qu'il fait consister cette justice qui surpasse celle des Phariſiens, sans laquelle on n'entre point au Royaume de Dieu: & cependant qui peut s'assurer d'y satisfaire entierement?

CHAPITRE IX.

Qu'il y en a peu qui puissent s'assûrer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.

L'ECRITURE nous donne diverses marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes sont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peut de devotion, & qui sont dans cet état d'insensibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement que celui qui n'a point l'esprit de JESUS-CHRIST, n'est point à lui : *Qui non habet spiritum Christi, hic non est ejus.* Ainsi quoique tous ceux qui ont renoncé au peché, doivent avoir quelque confiance que cet esprit est en eux, par le desir qu'ils ressentent au fond de leur cœur d'être uniquement à JESUS-CHRIST, cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent aussi avoir, que cette marque qu'ils ont de sa présence ne soit trompeuse, & qu'ils ne prennent CHAP. IX.

 une resolution purement naturelle formée par l'accoûtumance, pour une attache divine formée par l'esprit de Dieu. Car combien y a-t-il d'autres effets de cet Esprit saint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'esprit de Jesus-Christ est un esprit de recueillement & d'adoration continuelle; c'est un esprit de zele pour la justice, de haine pour le péché, d'amour pour les pécheurs; c'est un esprit de croix, de mort, & d'immolation perpetuelle; c'est un esprit de séparation, de détachement parfait de toutes les créatures; c'est un esprit de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce sont-là les sentimens que l'esprit de Dieu a formez avec plenitude dans l'esprit de Jesus-Christ, & ce sont ceux qu'il doit former dans le nôtre en quelque degré, si nous avons reçû de sa plenitude quelque participation de cet esprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces sentimens sont vifs & agissans, plus on a sujet de se croire vivant. Mais plus ils sont foibles & languissans, plus on a sujet d'apprehender d'être mort.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'eſt que la vie de l'ame, en nous diſant, *que le juſte vit de la foy.* Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par ſa connoiſſance & par ſon amour : d'où il s'enſuit que cette vie de la foi conſiſte à penſer ſelon la foi, & à aimer ou haïr ſelon la foi ; c'eſt-à-dire, que pour vivre de la foi il faut juger les choſes grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaiſes non ſelon nôtre goût & nos inclinations corrompuës, mais ſelon la lumiere de la foi : & il faut de même que les ſentimens du cœur ſuive cette lumiere, & que nos craintes, nos eſperances, nos joyes, nos triſteſſes, nôtre amour, nôtre haine ſoient conduits par la foi.

Pour ſçavoir donc ſi nous vivons de la foi, il n'y a qu'à conſiderer ſi nous deſirons ce que la foi nous montre que nous devons deſirer : ſi nous nous affligeons des choſes qu'elle nous fait voir être contraires à la loi de Dieu : ſi nous deſirons & pour nous & pour les autres les biens qu'elle nous propoſe comme devant être l'ob

CHAP. IX. jet de nos desirs. Car alors nous pourrons nous assûrer qne nôtre ame est varitablement vivante. Mais si nous voyons au contraire que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjoüir, & que nous nous réjoüissions de ce qui devroit nous affliger ; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foi, nous avons aussi peu de marques de la vie de nôtre ame.

Enfin l'Apôtre saint Jean nous assûre que celui *qui n'aime point demeure dans la mort, & que celui qui aime possede la vie.* Et l'Apôtre saint Paul, pour ne nous pas laisser tromper par la vaine image d'une fausse charité, a pris soin de nous décrire exactement les qualitez de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il *est patiente ; elle est douce ; elle n'est point jalouse, ni inconsiderée ; elle ne s'éleve point de vanité ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne recherche point ses interêts ; elle n'est point colere ni sonpçonneuse, elle ne se réjoüit point de l'injustice ; elle se réjoüit de la verité.* C'est par là que nous nous devons examiner, si nous nous

pouvons rendre un témoignage ſincere que nous reſſentons en nous tous les effets de la charité, à la bonneheure, que nous ſoyons pleins de confiance & de joye. Mais ſi nous en reſſentons de tout contraires, il n'y a qu'une extrême ſtupidité qui puiſſe étouffer les juſtes ſentimens de crainte que cette connoiſſance nous doit donner.

On ne doit pas prendre auſſi pour une marque certaine que l'on eſt vivant devant Dieu, une certaine équité d'eſprit, par laquelle on juge aſſez juſtement de la plûpart des choſes qui ſe préſentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grands déreglemens ; & l'on voit ſouvent des perſonnes qui étant dans un trés-mauvais état par des crimes ou ſpirituels ou corporels, dont ils n'ont fait aucune pénitence, ne laiſſent pas de ſe conſerver une certaine region dans leur eſprit, qui ne paroît point troublée par les impreſſions du diable, dans laquelle ils jugent bien de pluſieurs choſes, & reglent leur vie d'une maniere honnête & raiſonnable. Et le diable qui les poſſede, per-

CHAP. IX. met même souvent qu'ils habitent presque toûjours dans cette region tranquille, & qu'ils ne se connoissent que par-là; afin qu'ils ne s'aperçoivent point de la corruption de leur cœur, par laquelle il les tient assujettis.

CHAPITRE X.

Quelle est la crainte où l'on doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'état d'insensibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.

CHAP. X. IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu dans la vûë de tant de sujets de crainte: mais il faut que ce soit d'une crainte salutaire qui au lieu d'abattre l'ame, la releve, & la porte à remedier serieusement à ce qui lui donne sujet de crainte. Il faut que ce soit d'une crainte qui porte à la pénitence, à la priere, à la vigilance, au travail. Que si avec tout cela on se trouve en un certain état où il semble qu'on ne voye en soi que de la froideur & de l'insensibilité; & que

l'on ne puiſſe changer la diſpoſition de ſon eſprit, il faut ſe ſoumettre humblement à l'ordre de Dieu, & eſperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il lui avoit plû que nous fuſſions ſenſiblement remplis de devotion, de conſolation & de ferveur. Et peut-être en tirerions-nous effectivement cet avantage ſi nous entrions ſincerement dans les ſentimens où cet état même nous porte, & que nous jugeaſſions de nous comme nous en devons juger dans la verité.

Ce ne ſeroit pas en effet un petit avantage que de ſe conſerver par-là dans le mépris de ſoi-même; mais il faut bien ſe garder que ce prétexte ne nous porte à demeurer volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y ſoient pour les humilier, veut en même-temps qu'elles faſſent tout ce qu'elles peuvent pour en ſortir. Il leur adreſſe à toutes ces paroles de ſon Prophete: *Erudire, Jeruſalem, ne fortè recedat à te anima mea.* Inſtruiſez-vous, ô ame chrêtienne, de peur que mon eſprit ne vous abandonne? Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les tenebres,

CHAP. X. il faut également éviter & la negligence dans la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les tenebres où il nous laiſſe. L'un eſt un effet de pareſſe & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons chercher, ne ſont pas des lumieres ſimplement ſpeculatives. Ce ſont ces lumieres qui touchent le cœur au même-temps qu'elles inſtruiſent l'eſprit, & qui naiſſent de la charité, qui eſt le vrai remede de la dureté du cœur, & de l'inſenſibilité.

QUATRIE'ME TRAITE'

DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

PREMIERE PARTIE.

Quarite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci, & orate pro ea ad Dominum, quia in pace illius erit pro vobis.

CHAPITRE I.

Hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes ; & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la societé où ils passent leur vie, & dont ils font partie.

TOUTES les societez dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur lesquel- CHAP. I.

CHAP. I. les nous agissons, & qui agissent sur nous, & dont ce different état est capable d'alterer la disposition de nôtre ame, sont les villes où nous passons le temps de nôtre pelerinage, parce que nôtre ame s'y occupe & s'y repose.

Ainsi le monde entier est nôtre ville, parce qu'en qualité d'habitans du monde nous avons liaison avec tous les hommes, & que nous en recevons même tantôt de l'utilité & tantôt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons arec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extrémitez du monde : parceque les avantages que les Hollandois en tirent, leur donnent le moyen, ou de nous servir ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit ; & ils entrent tous dans la chaîne qui lie tous les hommes entr'eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particulierement citoyens du Royaume

où nous sommes nez, & où nous vivons : de la ville où nous habitons : de le societé dont nous faisons partie : & enfin nous nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes & de nôtre propre cœur. Car nos diverses passions, & nos diverses pensées tiennent lieu d'un peuple avec qui nous avons à vivre : & souvent il est plus facile de vivre avec tout le monde exterieur, qu'avec ce peuple interieur que nous portons en nous-mêmes. CHAP. I.

L'Ecriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces differentes villes. C'est-à-dire, qu'elle nous oblige de chercher & de desirer la paix & la tranquillité du monde entier : de nôtre Royaume : de nôtre ville : de nôtre societé, & de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres, il faut aussi que nous y travaillions diversement.

Car il n'y a gueres de gens qui soient en état de procurer la paix, ni au monde, ni à des Royaumes, ni à des

CHAP. I.
villes, autrement que par leurs prieres. Ainſi nôtre devoir à cet égard ſe reduit à la demander ſincerement à Dieu, & à croire que nous y ſommes obligez. Et nous le ſommes en effet, puiſque les troubles exterieurs qui diviſent les Royaumes, viennent ſouvent du peu de ſoin que ceux qui en font partie, ont de demander la paix à Dieu, & de leur peu de reconnoiſſance lorſque Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de ſi étranges ſuites, & des effets ſi funeſtes pour les ames mêmes, qu'on ne ſçauroit trop les apprehender. C'eſt pourquoi ſaint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expreſſément, comme un principe de cette obligation, le beſoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquilité exterieure : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus.*

On ſe procure la paix à ſoi-même en reglant ſes penſées & ſes paſſions. Et par cette paix interieure, on contribuë beaucoup à la paix de la ſocieté dans laquelle on vit, parce qu'il n'y a gueres que les paſſions qui la troublent. Mais comme cette paix avec

ceux qui nous sont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus frequent, est d'une extrême importance pour entretenir la tranquillité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien de plus capable de la troubler que la division opposée à cette paix, c'est de celle-là principalement qu'il faut entendre cette instruction du Prophète : *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville qui est le lieu de vôtre exil. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Union de la raison & de la religion à nous inspirer le soin de la paix.

LEs hommes ne se conduisent d'ordinaire dans leur vie, ni par la foi, ni par la raison. Ils suivent temerairement les impressions des objets présens, ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque soin à considerer ce qui leur est veritablement utile CHAP. II.

CHAP. II.
pour passer heureusement cette vie, ou selon Dieu, ou selon le monde. S'ils y faisoient reflexion, ils verroient que la foi & la raison sont d'accord sur la plûpart des devoirs & des actions des hommes ; que les choses dont la religion nous éloigne, sont souvent aussi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, & que la plûpart de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que nôtre ambition & nôtre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur.

Or cet accord de la raison & de la foi ne paroît nulle part si bien que dans le devoir de conserver la paix avec ceux qui nous sont unis, & d'éviter toutes les occasions & tous les sujets qui sont capables de la troubler. Et si la religion nous prescrit ce devoir comme un des plus essentiels à la pieté chrêtienne, la raison nous y porte aussi comme à un des plus importans pour nôtre propre interêt.

Car on ne sçauroit considerer avec quelque attention, la source de la plûpart des inquietudes & des traver-

ses qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres, qu'on ne reconnoisse qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne se ménage pas assez les uns les autres. Et si nous voulons nous faire justice, nous trouverons qu'il est rare qu'on médise de nous sans sujet, & que l'on prenne plaisir à nous nuire & à nous choquer de gayeté de cœur. Nous y contribuons toûjours quelque chose. S'il n'y en a pas des causes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons sans y penser dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les disposent à prendre en mauvaise part ce qu'ils souffriroient sans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'esprit. Enfin il est presque toûjours vrai que si l'on ne nous aime pas, c'est que nous ne sçavons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquietudes, à ces traverses & à ces troubles que les autres nous causent; & comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même se-

ſon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la ſcience qui nous apprend à le faire nous eſt mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de ſoin & tant de temps. C'eſt pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des ſciences. Ils s'appliquent avec ſoin à connoître la matiere, & à trouver les moyens de la faire ſervir à leurs beſoins. Ils apprennent l'art de dompter les animaux, & de les employer à l'uſage de la vie; & ils ne ſongent pas ſeulement à celui de ſe rendre les hommes utiles, & d'empêcher qu'ils ne les troublent, & ne rendent leur vie malheureuſe, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reſte des créatures.

C'eſt ce que la raiſon nous dicte touchant ce devoir. Mais ſi l'on en conſulte la religion & la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes, & par les raiſons divines quelles nous en apportent. Jesus-Christ

à tellement aimé la paix, qu'il en fait deux des huit beatitudes qu'il nous propose dans l'Evaugile. *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont doux, parce qu'ils possederont la terre*, ce qui comprend la tranquilité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute qualité dont les hommes soient capables, & qui n'est dûë par consequent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loi expresse touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il est possible avec tous les hommes : *Cum omnibus hominibus, si fieri potest, pacem habentes.* Il nous défend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde, *Servum Dei non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes.* Et enfin il nous declare que l'esprit de contention n'est point celui de l'Eglise. *Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus.*

Il n'y a gueres d'avertissement plus frequent dans les livres du Sage que

CHAP. II. ceux qui tendent à nous regler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & à nous faire éviter ce qui peut exciter des divisions & des querelles. C'est dans cette vûë qu'il nous dit que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos*, & que les gens de bien sont pleins de douceur & de complaisance : *Et lingua eucharis in bono homine abundat.*

Il dit en un autre endroit que les réponses douces appaissent la colere, & que celles qui sont aigres excitent la fureur : *Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem.* Il dit que le Sage se fait aimer par ses paroles : *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit.*

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parcequ'elle nous procure le repos & dans cette vie & dans l'autre : *Lingua placabilis, lignum vitæ.*

Il a bien voulu même nous apprendre que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faisant aimer, est préferable à ceux que les hom-

me desirent le plus,qui sont l'honneur & la gloire. Car c'est un des sens de ces paroles : *Fili , in mansuetudine opera tua perfice , & super gloriam hominum diligêris.* CHAP. II.

Le Sage y compare les deux choses que les hommes recherchent principalement des autres hommes , qui sont l'amour,& la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence;l'amour, de l'idée de la bonté ; & cette bonté se témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaison , que quoique l'estime des hommes flate plus nôtre vanité , il vaut neanmoins mieux en être aimé. Car l'estime ne nous donne entrée que dans leur esprit , au-lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'estime est souvent accompagnée de jalousie , mais l'amour éteint toutes les malignes passions : & ce sont celles-là qui troublent nôtre repos.

CHAPITRE III.

Raison des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.

CHAP. III.

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raisons pour nous exciter à conserver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous sont possibles.

1. Il n'y a rien de si conforme à l'esprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par son essence même. Car au lieu que la cupidité, qui est la loi de la chair, des-unissant l'homme d'avec Dieu, elle le des-unit d'avec lui-même, par le soulevement des passions contre la raison ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tacher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui est cette loi nouvelle que JESUS-CHRIST est venu apporter au monde, c'est de reparer toutes les des-unions que le peché a produites ; de

reconcilier l'homme avec Dieu, en l'assujettissant à ses loix; de le reconcilier avec lui-même, en assujettissant ses passions à la raison; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le desir de les dominer. CHAP. III.

Or un des principaux effets de cette charité à l'égard des hommes, est de nous appliquer à conserver la paix avec eux, puisqu'il est impossible quelle soit vive & sincere dans le cœur sans y produire cette application. On craint naturellement de blesser ceux que l'on aime. Et cet amour nous faisant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous, comme petites & legeres, il éteint par-là la plus ordinaire source des querelles, qui ne naissent le plus souvent que de ces fausses idées qui grossissent à nôtre vûë tout ce qui nous touche en particulier, & qui amoindrissent tout ce qui touche les autres.

2. Il est impossible d'aimer les hommes sans desirer de les servir : & il

CHAP. III. eſt impoſſible de les ſervir ſans être bien avec eux ; de ſorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, ſelon l'Ecriture, pour les ſervir en toutes les manieres dont nous ſommes capables, nous oblige auſſi de nous entretenir en paix avec eux ; parce que la paix eſt la porte du cœur, & que l'averſion nous le ferme, & nous le rend entierement inacceſſible.

3. Il eſt vrai que l'on n'eſt pas toûjours en état de ſervir les autres par des diſcours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les ſervir. On le peut faire par le ſilence, par des exemples de modeſtie, de patience & de toutes les autres vertus. Et c'eſt la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les en faire profiter.

Or la charité non-ſeulement embraſſe tous les hommes, mais elle les embraſſe en tout temps. Ainſi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout temps ; car il n'y en a point où nous ne devions les aimer & deſirer de les ſervir : & par conſequent il n'y en a point où nous ne devions ôter de nôtre part,

tous les obstacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand est l'aversion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De sorte que lors même que l'on ne peut conserver avec eux une paix interieure qui consiste dans l'union de sentimens, il faut tâcher au-moins d'en conserver une exterieure qui consiste dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne se rendre pas incapables de les servir quelque jour, & de témoigner toûjours à Dieu le desir sincere que l'on en a. CHAP. III.

De plus, si nous ne leur servons pas actuellement, nous sommes au-moins obligez de ne leur pas nuire. Or c'est leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à nôtre égard. C'est leur causer un dommage réel, que de les disposer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaise part ; à en parler d'une maniere peu équitable, & qui blesseroit leur conscience, & enfin à mépriser même la verité dans nôtre bouche, & à n'aimer pas la justice, lorsque c'est nous qui la défendons.

CHAP. III. Ce n'eſt donc pas ſeulement l'interêt des hommes, c'eſt celui de la verité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons, nous devons éviter de la rendre odieuſe par nôtre imprudence, & de lui fermer l'entrée du cœur & de l'eſprit des hommes, en nous la fermant à nous-mêmes: & c'eſt auſſi pour nous porter à éviter ce défaut que l'Ecriture nous avertit: *Que les ſages ornent la ſcience*, c'eſt-à-dire qu'ils la rendent venerable aux hommes, & que l'eſtime qu'ils attirent par leur moderation, fait paroître plus auguſte la verité qu'ils annoncent; au-lieu qu'en ſe faiſant ou mépriſer ou haïr des hommes, on la deshonore, parce que le mépris & la haine paſſent ordinairement de la perſonne à la doctrine.

Il eſt vrai qu'il eſt impoſſible que les gens de bien ſoient toûjours en paix avec les hommes, après que JESUS-CHRIST les avertit qu'ils ne devoient pas eſperer d'être autrement traitez d'eux qu'il l'a été lui-même. C'eſt pourquoi ſaint Paul en nous ex-

hortant de conserver la paix avec Chap. III.
eux, y ajoûte cette restriction, *S'il est possible : Si fieri potest*, sçachant bien que cela n'est pas toûjours possible, & qu'il y a des occasions où il faut par necessité hazarder de les choquer en s'opposant à leurs passions. Mais enfin de le faire utilement, & sans avoir un juste sujet de craindre que nous n'ayons contribué aux suites fâcheuses qui en naissent quelquefois, il faut éviter avec un extrême soin de les choquer inutilement, ou pour des choses de peu d'importance, ou par une maniere trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il est en leur pouvoir, qui les puissent reprendre avec quelque fruit.

Si saint Pierre donc sçachant bien qu'il est inévitable que les Chrétiens souffrent & soient persecutez, leur recommande de ne se pas attirer leurs souffrances par leurs crimes : on leur peut dire de même qu'étant inévitable qu'ils soient haïs des hommes, ils doivent extrêmement éviter de se faire haïr par leur imprudence & leur indiscretion, & de

CHAP. III.

perdre par là le merite qu'ils peuvent acquerir par cette sorte de souffrance.

Voici encore une autre raison qui rend la paix necessaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous est possible ; c'est que la correction fraternelle est un devoir qui nous est recommandé expressément par l'Evangile, & dont l'obligation est trés-étroite. Cependant il est certain qu'il y a peu de gens qui le puissent pratiquer utilement, & sans causer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croyent dispensez. Car comme on n'est pas exemt de faute devant Dieu, lorsque l'on se met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par nôtre faute ; nous ne devons pas non-plus nous croire exemts de pechez, lorsque le peu de soin que nous avons de conserver la paix avec nôtre prochain, nous met dans l'impuissance de pratiquer envers lui la charité spirituelle que nous lui devons.

Enfin nôtre interêt spirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes, & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mépris. Car rien n'est plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous leur devons, puisqu'il n'y a rien de si difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur, ou même de l'aversion. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Regle generale pour conserver la paix. Ne blesser personne, & ne se blesser de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions. S'opposer à leurs passions.

MAis la peine n'est pas de se convaincre soi-même de la necessité de conserver l'union avec le prochain; c'est de la conserver effectivement en évitant tout ce qui la peut alterer. Il est certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puisse produire CHAP. IV.

CHAP. IV. ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il est utile d'y employer, il semble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoître les causes ordinaires des divisions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prévenir. Or en les considerant en general, on peut dire qu'on ne se broüille avec les hommes, que parce qu'en les blessant, on les porte à se separer de nous; ou parce qu'étant blessez par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre se peut faire, ou par une rupture manifeste, ou par un refroidissement insensible. Mais de quelque maniere que cela se fasse, ce sont toûjours ces mécontentemens reciproques qui sont les causes des divisions; & l'unique moyen de les éviter, c'est de ne faire jamais rien qui puisse blesser personne, & de ne se blesser jamais de rien.

Il n'y a rien de plus facile que de prescrire cela en general. Mais il y a peu de choses plus difficiles à pratiques en particulier; & l'on peut dire

que c'est ici une de ces regles, qui étant fort courtes dans les paroles, sont d'une extrême étenduë dans le sens, & renferment dans leur generalité un grand nombre de devoirs trés-importans. C'est pourquoi il est bon de la développer en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de blesser les hommes, & mettre son esprit dans la disposition de ne se point blesser de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réüssir dans la pratique du premier de ces devoirs, est de sçavoir ce qui les choque, & qui forme en eux cette impression qui produit l'averſion & l'éloignement. Or il semble que toutes les causes s'en peuvent reduire à deux, qui sont, de contredire leurs opinions & de s'opposer à leurs passions. Mais comme cela se peut faire en diverses manieres; que ces opinions & ces passions ne sont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour lesquelles ils sont plus sensibles que pour d'autres, il faut encore pousser cette recherche plus loin, en considerant plus en détail les

jugemens & les passions qu'il est plus dangereux de choquer.

CHAPITRE V.

Causes de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui sont ceux qui y sont plus sujets.

CHAP. V.

LES hommes sont naturellement attachez à leurs opinions, parcequ'ils ne sont jamais sans quelque cupidité qui les porte à desirer de regner sur les autres en toutes les manieres qui leur sont possibles. Or on y regne en quelque sorte par la créance. Car c'est une espece d'empire que de faire recevoir ses opinions aux autres. Et ainsi l'opposition que nous y trouvons, nous blesse à proportion que nous aimons plus cette sorte de domination. L'homme met sa joye, dit l'Ecriture, dans les sentimens qu'il propose : *Lætatur homo in sententia oris sui.* Car en les proposant, il les rend siens, il en fait son bien, il s'y attache d'interêt ; & les détruire, c'est détruire quelque chose qui lui appar-

tient. On ne le peut faire, sans lui montrer qu'il se trompe, & il ne prend point plaisir à s'être trompé. Celui qui contredit un autre dans quelque point, , prétend en cela avoir plus de lumiere que lui. Et ainsi il lui présente en même-temps deux idées desagréables ; l'une qui manque de lumiere ; l'autre que lui qui le reprend, le surpasse en intelligence. La premiere l'humilie , la seconde l'irrite & excite sa jalousie. Ces effets sont plus vifs & plus sensibles à mesure que la cupidité est plus vive & plus agissante ; mais il y a peu de gens qui ne les ressentent en quelque degré , & qui souffrent la contradiction sans quelque sorte de depit.

Outre cette cause generale , il y en a plusieurs autres qui rendent les hommes plus attachez à leurs sens, ou plus sensibles à la contradiction. Quoiqu'il semble que la pieté en diminuant l'estime qu'on peut avoir de soi-même , & le desir de dominer sur l'esprit des autres , doivent diminuer l'attache à ses propres sentimens , elle fait souvent un effet tout contraire. Car comme les personnes spirituelles regar-

CHAP. V.
dent toutes choses par des vûës spirituelles, & qu'il leur arrive neanmoins quelquefois de se tromper ; il leur arrive aussi quelquefois de spiritualiser certaines faussetez, & de revêtir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raisons de conscience qui les portent à s'y attacher opiniâtrément. De sorte qu'appliquant l'amour qu'elles ont en general pour la verité, pour la vertu, & pour les interêts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas assez examinées, leur zele s'excite & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent de n'en être pas persuadez : & ce qui leur reste même de cupidité, se mêlant & se confondant avec ces mouvemens de zele, se répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y resistent moins, & qu'elles ne distinguent point ce double mouvement qui agit dans leur cœur ; parceque leur esprit n'est sensiblement occupé que de ces raisons spirituelles qui leur paroissent être l'unique source de leur zele.

C'est par un effet de cette illusion secrete, que l'on voit des personnes

fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de Philosophie, quoique trés-fausses, qu'ils regardent avec pitié ceux qui n'en sont pas persuadez, & les traitent d'amateurs de nouveautez, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne sçauroit parler contre les formes substantielles, sans leur causer de l'indignation. D'autres s'interessent pour Aristote, & pour les anciens Philosophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Eglise. Quelques-uns prennent le parti du Soleil, & prétendent qu'on lui fait injure en le faisant passer pour un amas de poussiere qui se remuë avec rapidité. La verité est que ce n'est point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne sont que certaines maximes spirituelles, qui sont vrayes en general, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'aversion de la nouveauté, il est vrai. Il ne faut pas prendre plaisir à rabaisser ceux que le consentement public de tous les gens habiles a jugez dignes d'estime, il est encore vrai. Mais avec tout cela, quand il

CAHP. V. s'agit de choses qui n'ont point d'autres regles que la raison, la verité connuë doit l'emporter sur toutes ces maximes ; elles ne doivent servir qu'à nous rendre plus circonspects, pour ne nous pas laisser surprendre par de legeres apparences.

Toutes les qualitez exterieures qui sans augmenter nôtre lumiere, contribuent à nous persuader que nous avons raison, nous rendant plus attachez à nôtre sens, nous rendent aussi plus sensibles à la contradiction. Or il y en a plusieurs qui produisent en nous cet effet.

Ceux qui parlent bien & facilement, sont sujets à être attachez à leur sens, & à ne se laisser pas facilement détromper ; parce qu'ils sont portez à croire qu'ils ont le même avantage sur l'esprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainsi, sur la langue des autres : l'avantage qu'ils ont en cela, leur est visible & palpable, au-lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raisonnement leur est caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs pensées, quoique fausses, qui les

ébloüit eux-mêmes, au-lieu que ceux qui parlent avec peine, obscurcissent les veritez les plus claires, & leur donnent l'air de fausseté, & ils sont même souvent obligez de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour se démêler de ces faussetez ébloüissantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'est qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs sentimens, parceque qu'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raison à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce consentement public revenant à eux, les rend encore plus contens de leurs pensées, parce qu'ils prennent de-là sujet de les croire conformes à la lumiere du sens-commun. De sorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont prêté; & sont trompez à leur tour par ceux mêmes qu'ils ont trompez.

Il y a plusieurs qualitez exterieures qui produisent le même effet, comme la moderation, la retenuë, la froideur, la patience. Car ceux qui les possedent, se comparant par-là avec

ceux qui ne les ont pas, ne sçauroient s'empêcher de se preferer à eux en ce point : en quoi ils ne leur font point d'injustice. Mais comme ces sortes d'avantages paroissent bien plus que ceux de l'esprit, & qu'ils attirent la creance & l'autorité dans le monde, ces personnes passent souvent jusques à préferer leur jugement à celui des autres qui n'ont pas ces qualitez ; non en croyant par une vanité grossiere, avoir plus de lumiere d'esprit qu'eux, mais d'une maniere plus fine & plus insensible. Car outre l'impression que fait sur eux l'approbation de la multitude à qui ils imposent par leurs qualitez exterieures, ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres proposent leur sentiment, & ils viennent enfin à les prendre insensiblement pour des marques de défaut de raison.

Il y en a même à qui le soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere dont ils ont besoin pour se conduire en certaines occasions difficiles, suffit pour préferer les sentimens où ils se trouvent, à ceux des autres en qui ils

ne voyent pas la même vigilance dans la priere ; mais ils ne considerent pas que le vrai effet des prieres n'est pas tant de nous rendre plus éclairez, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus disposez à embrasser celles des autres. De sorte qu'il arrive souvent qu'une personne moins vertueuse aura en effet plus de lumiere sur un certain point, qu'une autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même-temps toute cette lumiere lui servira beaucoup moins par le mauvais usage qu'elle en fait, que si elle avoit obtenu par ses prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien user.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choses, sont encore sujets à s'attacher à leur propre jugement : parce que l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empêche d'étendre assez la vûe de leur esprit, pour former un jugement équitable qui dépend de la comparaison de diverses raisons. Ils se remplissent tellement d'une raison, qu'ils ne donnent plus d'entrée à tou-

CHAP. V. ter les autres. Et ils ressemblent proprement à ceux qui sont trop prés des objets , & qui ne voyent ainsi que ce qui est précisément devant eux.

C'est par plusieurs de ces raisons que les femmes , & particulierement celles qui ont beaucoup d'esprit , sont sujettes à être fort arrêtées à leur sens. Car elles ont d'ordinaire un esprit d'imagination, c'est-à-dire plus vif qu'étendu ; & ainsi elles s'occcupent fortement de ce qui les frape , & considerent fort peu le reste. Elles parlent bien & facilement , & par-là elles attirent la créance & l'estime. Elles ont de la moderation , & elles sont exactes dans les actions de pieté. De sorte que tout contribuë à leur faire estimer leurs propres pensées , parce que rien ne les porte à s'en défier.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde , comme les richesses , la puissance, l'autorité, les rend insensiblement plus attachez à leurs sentimens , tant par la complaisance & la créance que ces choses leur attirent , que parce qu'ils sont moins accoûtumez à la contradiction ; ce qui les y rend plus délicats. Comme on

ne

ne les avertit pas souvent qu'ils se trompent, ils s'accoûtument à croire qu'ils ne se trompent point, & ils sont surpris lorsqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y sont sujets comme les autres.

Ce seroit à la verité abuser de ces observations generales, que d'en prendre sujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuse à ceux en qui l'on remarque les qualitez qui sont capables de la produire, parce qu'elles ne la produisent pas necessairement. Ainsi l'usage qu'on en doit faire, n'est pas de soupçonner, ou de condamner personne en particulier sur ces signes incertains; mais seulement de conclure que quand on traite avec des personnes, qui par leur état, ou par la qualité de leur esprit peuvent avoir ce défaut, soit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il est toûjours utile de se tenir davantage sur ses gardes, pour ne pas choquer sans de grandes raisons, leurs opinions & leurs sentimens. Car cette précaution ne sçauroit jamais nuire, & elle peut être trés-utile en de certaines rencontres.

CHAPITRE VI.

Quelles sont les opinions qu'il est plus dangereux de choquer.

CHAP. VI. MAis il faut remarquer que comme il y a des personnes qu'il est plus dangereux de contredire que d'autres, il y a aussi certaines opinions ausquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce sont celles qui ne sont pas particulieres à une seule personne du lieu où l'on vit, mais qui y sont établies par une approbation universelle. Car en choquant ces sortes d'opinions, il semble qu'on se veuille élever au dessus de tous les autres ; & l'on donne lieu à tous ceux qui en sont prévenus, de s'y interesser avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croyent ne s'interesser pas pour leurs propres sentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle est infiniment plus vive & plus agissante, lors qu'elle a un pretexte honnête pour se couvrir, & qu'elle se peut déguiser à elle-même sous le prétexte

du zele que l'on doit avoir pour ses superieurs, & pour le corps dont on fait partie. CHAP. VI.

Cette remarque est d'une extrême importance pour la conservation de la paix. Et pour en penetrer l'étenduë, il faut ajoûter, qu'en tout corps & en toute societé il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui sont formées par le jugement de ceux qui y possedent la créance, & dont l'autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent y ont peu d'attache, parce qu'elles leur paroissent à eux-mêmes peu claires; mais cela n'empêche pas que les inferieurs recevant ces maximes sans examen, & par la voye de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, & que faisant d'ordinaire consister leur honneur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s'élevent avec zele contre ceux qui les contredisent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquefois des choses speculatives & des questions de doctrine. On estime en quelques lieux une sorte de Philosophie, en d'autres, une autre. Il y en a où toutes les opinions

CHAP. VI. ſeveres ſont bien reçûës, & d'autres où elles ſont toutes ſuſpectes. Quelquefois elles regardent l'eſtime que l'on doit faire de certaines perſonnes, & principalement de celles qui ſont de la societé même, parce que ceux qui y regnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place ſelon la maniere dont ils les traitent, ou dont ils en parlent. Et cette place leur eſt confirmée par la multitude qui autoriſe le jugement des ſuperieurs, & qui eſt toûjours prête de le défendre.

Or comme ces jugemens peuvent être faux & exceſſifs, il peut arriver que des particuliers de cette ſocieté même ne les approuvent pas, & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en uſent avec bien de la diſcretion, & qu'ils n'apportent de grandes précautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent, par la diverſité de leurs ſentimens, il eſt difficile qu'ils ne ſe faſſent condamner de préſomption & de temerité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront témoigné de leurs ſentimens, beaucoup au-delà de leur penſée, en les accuſant de mépriſer abſolument ceux dont

ils n'auroient pas toute l'estime que les autres en ont.

Pour éviter donc ces inconveniens, & beaucoup d'autres dans lesquels on peut tomber en combattant les opinions reçûës, il faut en quelque lieu & en quelque societé que l'on soit, se faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y possede, afin d'y avoir tous les égards que la charité & la verité peuvent permettre.

Il se peut faire que plusieurs de ces opinions soient fausses, & que plusieurs de ces rangs soient mal donnez: mais le premier soin que l'on doit avoir, est de se défier de soi-même dans ce point. Car s'il y a dans les hommes une foiblesse naturelle qui les dispose à se laisser entraîner sans examen par l'impression d'autrui, il y a aussi une malignité naturelle qui les porte à contredire les sentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de reputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre; parce qu'il est plus contraire à la societé, & qu'il marque une plus grande corruption

CHAP. VI. dans le cœur & dans l'esprit ; de sorte que pour y resister, il faut, autant que l'on peut, favoriser les opinions des autres, être bien aise de les pouvoir approuver, & prendre même pour un préjugé de leur verité de ce qu'elles sont reçûës.

CHAPITRE VII.

L'impatience qui porte à contredire les autres, est un défaut considerable. Qu'on n'est pas obligé de contredire toutes les fausses opinions. Qu'il faut avoir une retenuë generale & se passer de confident, ce qui est difficile à l'amour propre.

CHAP. VII. L'IMPATIENCE qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient que de ce que nous ne souffrons qu'avec peine qu'ils ayent des sentimens differens des nôtres. C'est parce que ces sentimens sont contraires à nôtre sens, qu'ils nous blessent, & non pas parce qu'ils sont contraires à la verité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que

nous contredisons, nous prendrions d'autres mesures & d'autres voyes. Nous ne voulons que les assujettir à nos opinions, & nous élever au dessus d'eux : où plûtôt nous voulons tirer en les contredisant, une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait, en choquant nôtre sens. De sorte qu'il y a tout ensemble dans ce procedé, & de l'orgueil qui nous cause ce dépit, & du défaut de charité qui nous porte à nous en venger par une contradiction indiscrete, & de l'hypocrisie qui nous fait couvrir tous ces sentimens corrompus du pretexte de l'amour, de la verité & du desir charitable de desabuser les autres : au lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous satisfaire nous-mêmes. Et ainsi on nous peut tres-justement appliquer ce que dit le Sage. Que les avertissemens que donne un homme qui veut faire injure, sont faux & trompeurs. *Est correptio mendax in ore contumeliosi.* Ce n'est pas qu'il dise toûjours des choses fausses : mais c'est qu'en voulant paroître avoir le dessein de nous servir en nous corrigeant de quelque dé-

CHAP. VII. faut, il n'a que le dessein de déplaire & d'insulter.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever sans discernement contre tout ce qui nous paroît faux, comme un défaut trés-considerable, & qui est souvent beaucoup plus grand que l'erreur prétenduë dont nous voudrions délivrer les autres. Ainsi comme nous nous devons à nous-mêmes la premiere charité, nôtre premier soin doit être de travailler sur nous-mêmes, & de tâcher de mettre nôtre esprit en état de supporter sans émotion les opinions des autres qui nous paroissent fausses, afin de ne les combattre jamais que dans le desir de leur être utiles.

Or si nous n'avions que cet unique desir, nous reconnoîtrions sans peine, qu'encore que toute erreur soit un mal, il y en a neanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'éforcer de détruire; parce que le remede seroit souvent pire que le mal: & que s'attachant à ces petits maux, on se mettroit hors d'état de remedier à ceux qui sont vraiment importans,

C'est pourquoi, encore que JESUS-CHRIST fût plein de toute verité, comme dit saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu, & les moyens de leur salut. Il sçavoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il connoissoit mieux que personne en quoi consistoit la veritable éloquence. La verité de tous les évenemens passez lui étoit parfaitement connuë. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres, ni de combattre les erreurs des hommes dans la Physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs histoires étoient remplies. CHAP. VII.

Nous ne sommes pas obligez d'être plus charitables que les Apôtres. Et ainsi lorsque nous appercevons, qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugemens temeraires & injustes, non seulement nous pouvons-nous dipenser de combattre

CHAP. VII. ces opinions, mais même nous y sommes souvent obligez par la loi de la charité.

Mais en pratiquant cette retenuë, il faut qu'elle soit entiere, & il ne se faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on se croit obligé de ménager ; il ne faut faire confidence à personne des sentimens que l'on a d'eux, parce que cela ne sert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a souvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on pense des personnes qui ont du credit & de l'autorité dans un corps, & qui regnent sur les esprits, que de le dire à eux-mêmes ; parce que ceux à qui l'on s'ouvre ayant souvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en sont plus blessez que ceux mêmes de qui on parle ne le seroient : & enfin, parce qu'il n'y a presque point de personnes vraiment secretes, que tout ce qu'on dit des autres leur est rapporté, & encore d'une maniere qui les pique plus qu'ils ne le seroient de la chose même. Et ainsi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconveniens, qu'en gar-

dant presque une retenuë generale à l'égard de tout le monde. CHAP. VII.

Cette précaution est tres-necessaire, mais elle est difficile ; car ce n'est pas une chose aisée que de se passer de confident, quand on desapprouve quelque chose dans le cœur, & qu'on se croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour propre cherche naturellement cette décharge, & on est bien-aise au moins d'avoir un témoin de sa retenuë. Cette vapeur maligne, qui porte à contredire ce qui nous choque, étant enfermée dans un esprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en sortir : & souvent le dépit qu'elle cause s'augmente par la violence que l'on se fait à la retenir. Mais plus ces mouvemens sont vifs plus nous devons en conclure que nous sommes obligez de les reprimer, & que ce n'est pas à nous à nous mêler de la conduite des autres, lorsque nous avons tant de besoin de travailler sur nous-mêmes.

Ainsi en resistant à cette envie de parler des défauts d'autrui, lorsque la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous

Chap. VII. reconnoîtrons dans la ſuite que nous n'avions pas tout-à-fait raiſon, ou que nous trouverons le temps de nous en ouvrir avec fruit : & par-là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *Bonus ſenſus uſque ad tempus abſcondet verba illius , & labia multorum enarrabunt ſenſum illius* : ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit , nous joüirons toûjours du bien de la paix, & nous pourrons juſtement eſperer la récompenſe de cette retenuë dont nous nous ſerions privez en nous abandonnant à nos paſſions.

Chapitre VIII.

Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire.

Chap. VIII. S'Il faut avoir égard , comme j'ai dit à la qualité , à l'eſprit , & à l'état des perſonnes , quand il s'agit de les contredire , il en faut encore plus avoir à ſoi-même , & à l'état où l'on eſt dans leur eſprit. Car puiſqu'il ne faut combattre les opinions des

autres que dans le dessein de leur procurer quelque avantage, il faut voir si l'on est en état d'y réüssir : & comme ce ne peut être qu'en les persuadant, & qu'il n'y a que deux moyens de persuader, qui sont l'autorité & la raison, il faut bien connoître ce que l'on peut par l'un & par l'autre.

Le plus foible est sans doute celui de la raison ; & ceux qui n'ont que celui-là à employer, n'en peuvent pas esperer un grand succés, la plûpart des gens ne se conduisant que par autorité. C'est donc sur quoi il faut particulierement s'examiner : & si nous sentons que nous n'ayons pas le credit & l'estime necessaire pour faire bien recevoir nos avertissemens, nous devons croire ordinairement que Dieu nous dispense de dire ce que nous pensons sur les choses qui nous paroissent blâmables ; & que ce qu'il demande de nous en cette occasion, c'est la retenuë & le silence. En suivant une autre conduite, on ne fait que se décrier, & se commettre sans profiter à personne, & troubler la paix des autres, & la sienne propre.

CHAP. VIII.

L'avis que Platon donne de ne prétendre reformer & établir dans les Republiques que ce qu'on se sent en état de faire approuver à ceux qui la composent : *Tantùm contendere in Republica, quantùm probare civibus tuis possis*, ne regarde donc pas seulement les Etats, mais toutes les societez particulieres ; & ce n'est pas seulement la pensée d'un Payen, mais une verité & une regle chrétienne qui a été enseignée par saint Augustin, comme absolument necessaire au gouvernement de l'Eglise. *Le vrai pacifique*, dit ce Saint, *est celui qui corrige ce qu'il peut des desordres qu'il connoît, & qui desapprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger, ne laisse pas de les supporter avec une fermeté inébranlable.* Que si ce Pere prescrit cette conduite à ceux mêmes qui sont chargez du gouvernement de l'Eglise, & s'il veut que la paix soit leur principal objet, & qu'ils tolerent une infinité de choses de peur de la troubler ; combien est-elle plus necessaire à ceux qui ne sont chargez de rien, & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrétiens, de

contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres ? CHAP. VIII.

Car comme c'est une sedition dans un Etat politique d'en vouloir reformer les desordres, lorsque l'on n'y est pas dans un rang qui en donne le droit; c'est aussi une espece de sedition dans les societez, lorsque les particuliers qui n'y ont pas d'autorité, s'élevent contre les sentimens qui y sont établis, & que par leur opposition ils troublent la paix de tout ce corps : ce qui ne se doit neanmoins entendre que des desordres qu'on peut tolerer, & qui ne sont pas si considerables que le trouble que l'on causeroit en s'y opposant. Car il y en a de tels, qu'il est absolument necessaire aux particuliers mêmes de s'y opposer : mais ce n'est pas de ceux-là dont nous parlons présentement.



Chapitre IX.

Qu'il faut éviter certains défauts en contredisant sur les autres.

Chap. IX. IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons proposées, jusques à faire generalement scrupule dans la conversation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce seroit détruire la societé au lieu de la conserver ; parce que cette contrainte seroit trop gênante, & que chacun aimeroit mieux se tenir en son particulier. Il faut donc reduire cette reserve aux choses plus essentielles, & ausquelles on voit que les gens prennent plus d'interêt : & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle sorte, qu'il seroit impossible qu'ils s'en offensassent. Et c'est à quoi il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant même subsister, si l'on n'a la liberté de témoigner que l'on n'est pas du sentiment des autres.

Ainsi c'est une chose trés-utile, que d'etudier avec soin comment on peut proposer ses sentimens d'une maniere si douce, si retenuë, & si agréable, que personne ne s'en puisse choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grands, parce que leur cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions aussi bien qu'eux, si la charité étoit aussi agissante en nous, que la cupidité l'est en eux, & qu'elle nous fît autant apprehender de blesser nos freres, que nous devons regarder comme nos superieurs dans le royaume de Jesus Christ, qu'ils apprehendent de blesser ceux qu'ils ont interêt de ménager pour leur fortune. CHAP. IX.

Cette pratique est si importante & si necessaire dans tout le cours de la vie, qu'il voudroit avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, présomptueuse, passionnée, méprisante, insultante avec laquelle nous les proposons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement,

CHAP. IX. & avec humilité, & regarder les fautes que l'on y fait comme tres-considerables.

Il est difficile de renfermer dans des regles & des préceptes particuliers, toutes les diverses manieres de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, & la crainte charitable de choquer nos freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts generaux qu'il faut avoir en vûë d'éviter, & qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manieres. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire une maniere imperieuse de dire ses sentimens, que peu de gens peuvent souffrir ; tant parce qu'elle represente l'image d'une ame fiere & hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits & s'en rendre le maître. On connoît assez cet air: & il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'est par exemple une espece d'ascendant que de faire paroître du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'est

comme accuser ceux à qui l'on parle, ou d'une stupidité qui fait qu'ils ne sçauroient entrer dans nos raisons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être persuadez au contraire, que ceux qui ne sont pas convaincus par nos raisons, ne doivent pas être ébranlez par nos reproches ; puisque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent seulement que nous preferons nôtre jugement au leur, & que nous ne nous soucions pas de les blesser. CHAP. IX.

C'est encore un fort grand défaut que de parler d'un air décisif, comme si ce qu'on dit ne pouvoit être raisonnablement contesté. Car ou l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, en leur faisant sentir qu'ils contestent une chose indubitable : ou en faisant paroître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroît une domination injuste.

C'est pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur prescrivoit d'assaisonner tous leurs discours par le sel du doute

CHAP. IX. opposé à cet air dogmatique & décisif. *Omnis sermo vester dubitationis sale sit conditus*; parce qu'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoissance si claire de la verité, qu'elle ne laissât aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, témoignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent; mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, & s'attribuer trop à soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, & ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par là, est que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette maniere de parler excite un desir secret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assûrance, n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions, est un défaut different de ceux que je viens de marquer, qui

font comparables avec la froideur. Celui-ci fait croire que non-seulement on est attaché à ses sentimens par persuasion, mais aussi par passion ; ce qui sert à plusieurs de préjugé de la fausseté de ces sentimens, & leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plûtôt embrassé une opinion par passion que par lumiere, la leur rend suspecte. Ils y resistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire, en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit ; & souvent même prenant ces marques de passion pour des especes d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaquez. CHAP. IX.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux & méprisans, qu'il n'est pas necessaire d'en avertir. Mais il est bon de remarquer qu'il y a de certaines rudesses, & de certaines incivilitez, qui tiennent du mépris, quoi qu'elles puissent venir d'un autre principe. C'est bien assez qu'on persuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils se trompent, sans leur faire en-

CHAP. IX. core sentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raison. Et le changement d'opinion où on les veut reduire, est assez dur à la nature, sans y ajoûter encore de nouvelles duretez. Ces termes ne peuvent être bons que dans les refutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus dessein de persuader ceux qui les lisent, du peu de lumiere de celui qu'on refute, que de l'en persuader lui-même.

Enfin la secheresse qui ne consiste pas tant dans la dureté des termes, que dans le défaut de certains adoucissemens, choque aussi pour l'ordinaire; parce qu'elle enferme quelque sorte d'indifference & de mépris. Car elle laisse la playe que la contradiction fait, sans aucun remede qui en puisse diminuer la douleur. Or ce n'est pas avoir assez d'égard pour les hommes, que leur faire quelque peine sans la ressentir, & sans assayer de l'adoucir: & c'est ce que la secheresse ne fait point; parce qu'elle consiste proprement à ne le point faire, & à dire durement les choses dures. On ménage ceux que l'on aime &

que l'on estime, & ainsi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ni amitié, ni estime pour eux.

CHAPITRE X.

Qui sont ceux qui sont les plus obligez d'éviter les défauts ci-dessus marquez. Qu'il faut regler son interieur aussi-bien que son exterieur, pour ne pas choquer ceux avec qui on vit.

IL n'y a personne qui ne soit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marquez. Mais il y en a qui y sont encore plus obligez que les autres : parce qu'il y en a en qui ils son plus choquans & plus visibles. L'ascendant, par exemple, n'est pas un si grand défaut dans un superieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inferieur, un jeune homme, un homme de peu de consideration. On en peut dire autant des autres défauts, parce qu'ils blessent moins en effet, quand ils se trouvent dans des personnes con-

CHAP. X. ſiderables, & qui ont autorité. Car dans celles-là on les confond preſque avec une juſte confiance que leur dignité leur donne, & ils en paroiſſent d'autant moins. Mais ils ſont extraordinairement choquans dans les perſonnes du commun, de qui l'on attend un air modeſte & retenu.

Les ſçavans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement de toutes choſes ; mais ils ſe trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la ſcience veritab'e, mais à la ſcience reconnuë. Si la nôtre n'eſt pas dans ce rang, c'eſt comme ſi elle n'étoit point à l'égard des autres & ainſi elle ne nous donne aucun droit de parler déciſivement ; puiſque tout ce que nous diſons doit toûjours être proportionné à l'eſprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'eſtime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité.

Pour parler donc avec autorité & déciſivement, il faut avoir la ſcience, & la créance tout enſemble : & l'on choque preſque toûjours les gens ſi l'on

l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'ensuit de là que les gens de mauvaise mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelque habiles qu'ils soient sont plus obligez que les autres de parler modestement, & d'éviter l'air d'ascendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un merite fort extraordinaire, il est bien rare qu'ils s'attirent du respect. On les regarde presque toûjours avec quelque sorte de mépris : parce que ces défauts frapent les sens & entraînent l'imagination, & que peu de gens sont touchez des qualitez spirituelles, & sont même capable de les discerner.

CHAP. X.

On doit conclure de ces remarques, que les principaux moyens pour ne point blesser les hommes, se reduisent au silence & à la modestie ; c'est-à dire, à la suppression des sentimens qui pourroient choquer, lorsque l'utilité n'est pas assez grande pour s'y exposer : & à garder tant de mesures quand on est obligé de les faire paroître, qu'on en ôte autant qu'il est

CHAP. X. possible ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réüssira jamais dans la pratique de ses regles, si l'on ne travaille que sur l'exterieur, & que l'on ne tâche de reformer l'interieur même. Car c'est le cœur qui regle nos paroles, selon le Sage : *Cor sapiens erudiet os ejus.* Il faut donc tâcher d'acquerir cette sagesse & cette humilité du cœur, en gemissant devant Dieu des mouvemens d'orgueil que l'on ressent ; en lui demandant sans cesse la grace de les reprimer, & en tâchant d'entrer dans les dispositions dont cette retenuë est une suite naturelle, & qui la produisent sans peine lorsque nous y sommes bien établis.

Il faut pour cela tâcher d'être vivement touché du danger où l'on s'expose en blessant les autres par son indiscretion. Car les playes des ames ont cela de commun avec celles du corps, que quoiqu'elles ne soient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir si on les irrite & les envenime. La gangrene se peut mettre à la moindre égratignure,

ſi des humeurs malignes ſe jettent ſur la partie bleſſée. Ainſi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un par une contradiction imprudente, peut être cauſe de ſa mort ſpirituelle, & de la nôtre : parce que ce ſera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter dans la ſuite, juſques à éteindre la charité en lui & en nous. Ce refroidiſſement le diſpoſera à prendre en mauvaiſe part d'autres paroles, qu'il auroit ſouffertes ſans peine s'il n'avoit point eu le cœur aigri ; il en ſera moins retenu à nôtre égard, & il nous portera peut-être à lui parler encore plus durement en d'autres occaſions ; les occaſions mêmes deviendront plus frequentes, & la froideur ſe changeant en haine, bannira entierement la charité.

Non-ſeulement ces accidens ſont poſſibles, mais ils ſont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiez & les haines qui tuent l'ame, n'ayent été précedées, & ne ſoyent même attachées à ces petits refroidiſſemens que les indiſcretions produiſent. C'eſt pourquoi je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant

d'instance à Dieu, qu'il imprime un cachet sur ses lévres : *Super labia mea signaculum certum*, de peur que sa langue ne le perdit, *ne lingua mea me perdat* : & je comprends aisément qu'il demandoit à Dieu par-là qu'il n'en sortit aucune parole sans son ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau, sans l'ordre de celui qui l'y a mis. C'est à dire, qu'il desiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude sur toutes ses paroles, qu'il n'y en eût aucune qui ne fût reglée selon les loix de Dieu, qui sont les mêmes que celles de la charité : parce que si l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent visiblement & grossierement, il est impossible qu'il n'en échape beaucoup d'autres qui produisent de trés-mauvais effets.

C'est donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non-seulement ils marchent toûjours vers une éternité de bonheur ou de malheur ; mais chaque démarche, chaque action, chaque parole les détermine souvent à l'un ou à l'autre de ces deux états : leur salut ou leur perte y peuvent être attachez, quoi-

qu'elles ne paroissent d'aucune conséquence. Nous sommes tout sur le bord d'un précipice, & souvent il ne faut que le moindre faux-pas pour nous y faire tomber. Une parole indiscrete fait d'abord sortir l'esprit de son assiette, & nôtre propre poids est capable de l'entraîner ensuite jusques dans l'abysme. CHAP. XI.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut respecter les hommes, & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'est un bien que de n'avoir ni autorité ni créance.

MAIS il ne suffit pas de ménager les hommes, il les faut encore respecter; n'y ayant rien qui nous puisse plus éloigner de les blesser, que ce respect interieur que nous aurons pour eux. Les serviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maîtres, ni les courtisans à ne point choquer les Rois, parce que la disposition interieure d'assujettissement où ils sont, appaise l'aigreur de CHAP. XI.

CHAP. XI.
leurs ſentimens, & regle inſenſiblement leurs paroles. Nous ſerions au même état à l'égard de tous les Chrétiens, ſi nous les regardions tous comme nos ſuperieurs, & comme nos maîtres, ainſi que ſaint Paul nous l'ordonne; ſi nous conſiderions JESUS-CHRIST en eux; ſi nous nous ſouvenions qu'il les a mis en ſa place; & ſi au-lieu d'appliquer nôtre eſprit à leurs défauts, nous nous appliquions aux ſujets que nous avons de les eſtimer & de les preferer à nous.

Sur-tout il faut tâcher de ne pas regarder cette obligation au ſilence, à la retenuë, à la modeſtie dans les paroles, comme une neceſſite dure & facheuſe : mais de la conſiderer au-contraire comme heureuſe, favorable & avantageuſe; parce qu'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui eſt le plus grand bonheur des Chrétiens. C'eſt ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme par exemple, le manque d'autorité & tous les défauts naturels qui l'attirent. Car il eſt vrai d'une part que ceux qui n'ont pas d'autori-

té ni de créance, sont obligez de parler avec plus de modestie & plus d'égard que les autres, quelque science & quelque lumiere qu'ils ayent : mais il est vrai aussi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'est pas un petit danger que d'être maître des esprits, & de leur donner le branle & les impressions que l'on veut : parce qu'il arrive de là qu'on leur communique toutes les faussetez dont on est prévenu, & tous les jugemens temeraires que l'on forme. Au-lieu que ceux qui ne sont pas en cet état, sont exempts de ce peril, & que s'ils se trompent, ils ne se trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voyent point de plus dans ceux qui les environnent ces jugemens avantageux à leur égard, qui sont la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en sont moins portez à s'attacher eux-mêmes aux hommes, & ils ont plus de facilité à ne regarder que Dieu dans leurs actions.

Ce n'est pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité

CHAP. XI.

& de créance, & que nous n'ayons ſujet de nous humilier quand c'eſt par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque ſorte qu'elle arrive, ſi nous ne ſommes pas obligez d'en aimer la cauſe, il faut pourtant reconnoître que les effets en ſont favorables : puiſque cet état nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exemte de prendre part à beaucoup de choſes dangereuſes, & que nous obligeant à une extrême moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de perils. Il eſt vrai qu'il nous prive auſſi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargez plus particulierement de nôtre ſalut que de celui de nos freres, il ſemble qu'il y ait plus de ſujet de deſirer cet état que de s'en affliger; & que ceux qui y ſont reduits, de quelque maniere que cela ſoit arrivé, ont raiſon de dire à Dieu avec confiance & avec joye : *Bonum mihi quia humiliaſti me, ut diſcam juſtificationes tuas.*

CHAPITRE XII.

Que quoique le dépit que les hommes ont quand on s'oppoſe à leurs paſſions ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y oppoſer. Trois ſortes de paſſions, juſtes, indifferentes, injuſtes. Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions injuſtes.

CE que nous avons dit des moyens de ne point bleſſer les hommes en contrediſant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture pour comprendre de quelle ſorte il les faut ménager dans leurs paſſions, puiſque ces opinions mêmes en font partie, & qu'ils ne ſe piquent quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment, & qu'ils y ſont attachez par paſſion. CHAP. XII.

Ce dépit qu'ils reſſentent quand on s'oppoſe à leurs deſirs, vient de la même ſource que celui qu'ils ont quand on contredit leur ſentiment; c'eſt-à-dire, d'une tyrannie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer

CHAP. XII.

sur tous les hommes, & les assujettir à leurs volontez. Mais parce qu'elle paroît trop déraisonnable quand elle se montre à découvert, l'amour propre a soin de la déguiser en couvrant les passions d'un voile de justice, & en leur persuadant que l'opposition qu'ils y trouvent ne les offense que parce-qu'elle est injuste & contraire à la raison.

Mais encore que ce sentiment soit injuste & qu'on ne dût pas l'avoir, il n'est pas juste neanmoins de se mettre au hazard de l'exciter par son indiscretion : & il peut souvent arriver, que comme celui qui s'offense de ce que l'on ne suit pas ses inclinations, a tort, celui qui ne les suit pas en a encore davantage : parce qu'il manque à quelque devoir à quoi la raison l'obligeoit, & qu'il est cause des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le ressentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parce qu'autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui sont contraires à la tranquillité de l'esprit & à la charité,

& par consequent à l'état d'une vie vrayement chrétienne. CHAP. XII.

Or il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas ici le moyen de plaire aux hommes, mais seulement celui de ne leur pas déplaire, & de ne nous pas attirer leur aversion : parce que cela suffit à la paix dont nous parlons. Il est vrai qu'en gagnant leur affection, on y réüssit mieux : mais souvent cette affection coûte trop à acquerir. Il faut se contenter de ne pas se faire haïr, & d'éviter les reproches & les plaintes. Et c'est ce que l'on ne peut faire qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les suivant autant que la justice, ou l'exige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeller justes, d'autres indifferentes, & d'autres injustes. Il ne faut jamais contenter positivement celles qui sont injustes : mais il n'est pas toûjours necessaire de s'y opposer. Lorsqu'on le fait, il faut toûjoues comparer le bien & le mal, & voir si l'on a sujet d'esperer un plus grand bien de cette opposition, que le mal qu'elle pourra causer. Car on peut ap-

pliquer à toutes sortes de gens la regle que saint Augustin donne pour reprendre les Grands du monde : *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la reprehension, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'est le bien qu'on leur veut procurer, c'est alors un conseil de charité de ne les pas reprendre, & non pas un prétexte de la cupidité.* Au reste il ne faut pas s'imaginer qu'il soit besoin de peu de vertu pour souffrir ainsi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger ; & que la liberté qui fait reprendre fortement les desordres, soit plus rare & plus difficile que la disposition d'une personne qui en gemit devant Dieu, qui se fait violence pour n'en rien témoigner ; & qui bien loin d'en mépriser les autres, s'en sert pour s'humilier soi même par la vûë de la misere commune des hommes. Car cette disposition enferme en même temps la pratique de la mortification, en reprimant l'impetuosité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'est pas en état de corriger ; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de nôtre

propre corruption ; & celle de la charité, en nous faisant supporter patiemment les défauts du prochain. CHAP. XII.

Enfin on resiste par-là à l'un des grands défauts des hommes, qui est que leurs passions se mêlent par-tout, & que c'est par-là qu'ils choisissent pour l'ordinaire jusques aux vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit se contenter de souffrir, & se contentent de souffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-mêmes : & il veulent ne s'appliquer qu'à eux-mêmes, lorsque Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'esprit, ils abandonnent tout au lieu de voir que cette impuissance où Dieu les met à l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres qui seroient d'autant plus agreables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'est encore une faute que l'on peut commettre sur ce sujet, de prendre la charge de s'opposer aux passions même

CHAP. XII. les plus injustes, lorsque d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous : parce qu'il est visible que cet empressement vient d'une espece de malignité qui se plaît à incommoder. Car il s'en mêle dans les reprehensions justes, aussi bien que dans les injustes ; & elle est même bien-aise d'avoir des prétextes justes de s'opposer aux autres: parce que ceux qu'elle contriste, le sont d'autant plus, qu'ils l'ont mieux merité.

Cette même regle oblige de prendre les voyes les moins choquantes & les plus douces, quand on est obligé de faire quelque action desagreable au prochain, & il ne faut pas se croire exemt de faute, lorqu'on se contente d'avoir raison dans le fond, & que l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choses ; que l'on ne prend aucun soin d'en diminuer l'amertume, & de persuader à ceux dont on traverse les passions, que c'est par necessité que l'on s'y porte, & non par inclination.

CHAPITRE XIII.

Comment on doit se conduire à l'égard des passions indifferentes & justes des autres.

J'APPELLE passions indifferentes, celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchez sans passion & par raison, quoique peut-être on les recherche avec une attache vitieuse. Or dans ces sortes de choses nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne sommes pas leurs juges; & il faut une évidence entiere pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne sçavons pas même si ces attaches ne leur sont point necessaires; puisqu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des états dangereux, si on les séparoit tout-d'un-coup de toutes les choses ausquelles ils ont de l'attache. De plus, ces sortes d'attaches se doivent détruire avec prudence & CHAP. XIII.

CHAP. XIII. circonspection, & nous ne devons par nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin, il est souvent à craindre que nous ne leur fassions plus de mal par l'aigreur que nous leur causons en nous opposant indiscretement à ces passions que l'on appelle innocentes, que nous ne leur procurons de bien par l'avis que nous leurs donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiscretion à parler fortement contre l'excés de la propreté devant les personnes qui y ont de l'attache; contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment; contre les Vers & la Poësie devant ceux qui s'en mêlent : ces sortes d'avertissemens sont des especes de remedes. Ils ont leur amertume, leur desagréement & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions que les Medecins dispensent les leurs; & c'est agir en empirique ignorant que de les proposer à tout le monde sans discernement.

Il suffit pour se rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on les soupçonne d'y avoir de l'attache,

de ne pas voir clairement qu'on leur soit utile en s'y opposant. Il faut de la lumiere & de l'adresse pour entreprendre de les guerir : mais le défaut de l'une ou de l'autre suffit pour se rendre à leurs desirs dans les choses qui ne sont pas mauvaises d'elles-mêmes. Car alors on a droit de regler ses actions par la loi generale de la charité, qui nous doit rendre disposez à obliger & à servir tout le monde. Et l'utilité d'acquerir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, se rencontrant toûjours dans cette condescendance, il faut une avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appelle passions justes, celles dans lesquelles nous sommes obligez par quelques loix de suivre les autres; quoiqu'il ne soit peut-être pas juste qu'ils exigent de nous cette déference. Car comme nous sommes plus obligez de satisfaire à nos obligations que de corriger leurs défauts, la raison veut que nous nous acquittions avec simplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur ôtions ainsi tout sujet de plainte, sans nous met-

CHAP. XIII. tre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'envie ou trop d'empressement.

Or pour comprendre l'étenduë de ces devoirs, il faut sçavoir qu'il y a des choses que nous devons aux hommes selon certaines loix de justice, que l'on appelle proprement loix ; & d'autres que nous leur devons selon de simples loix de bienseance, dont l'obligation naît du consentement des hommes qui sont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'est de cette derniere maniere que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilitez établies entre les honnêtes gens, quoiqu'elles ne soient point reglées par des loix expresses : que nous leur devons certains services selon le degré de liaison que nous avons avec eux : que nous leur devons une correspondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en témoignent : car les hommes ont établi toutes ces loix. Il y a de certaines choses qu'on doit faire pour ceux avec qui on est en un certain degré de familiarité, que l'on pourroit refuser à d'autres, sans qu'ils

eussent droit de le trouver mauvais. Chap. XIII.

Il faut tâcher de se rendre exact à tous ces devoirs, autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures & l'aversion des hommes. Car il n'est pas croyable combien ceux qui ont peu de vertu, sont choquez quand on manque de leur rendre les devoirs établis de reconnoissance & de civilité dans le monde, & combien ces choses refroidissent le peu qu'ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent & qui les irritent toûjours, & qui détruisent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voyent en nous; parce que ces défauts qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que les vertus qui ne les regardent point.

Chapitre XIV.

Que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.

Chap. XVI. LA charité nous obligeant à compatir à la foiblesse de nos freres, & à leur ôter tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous acquitter avec soin des devoirs que nous avons marquez. Mais ce n'est pas la charité seulement, c'est la justice même, & la loi éternelle qui le prescrit, comme il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'à l'egard des devoirs de civilité à laquelle on peut reduire les autres dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application, qui sont des especes de civilité.

La source de toute la gratitude que nous devons aux hommes, est que comme Dieu se sert de leur ministere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps ; il veut aussi que nôtre gratitude remonte à lui par les hommes, & qu'elle embrasse les ins-

trumens dont il se sert. Et comme il se cache dans ses bienfaits, & qu'il veut que les hommes en soient les causes visibles, il veut aussi qu'ils tiennent sa place pour recevoir exterieurement de nous les effets de la reconnoissance que nous lui devons. Ainsi c'est violer l'ordre de Dieu, que de se vouloir contenter d'être reconnoissant envers lui, & de ne l'être point envers ceux dont il s'est servi pour nous faire sentir des effets de sa bonté.

Si donc les hommes sont attentifs par un mouvement interessé à ceux qui leur doivent de la reconnoissance; Dieu l'est aussi selon l'Ecriture, mais par une justice toute pure & toute desinteressée. Car c'est ce que dit le Sage dans ces paroles : *Deus Prospector est ejus qui reddit gratiam.* Et il faut se servir de cette double attention pour exciter la nôtre, & pour tenir nos yeux arrêtez sur les hommes qui nous demandent ces devoirs, & sur Dieu qui nous ordonne de les rendre.

Il ne faut pas prétendre s'en exemter par le prétexte du desinteresse-

CHAP. XIV. ment, & de la pieté de ceux à qui nous avons obligation, & ſur ce qu'ils n'attendent rien de nous. Car quelque deſintereſſez qu'ils ſoient, ils ne laiſſent pas de voir ce qui leur eſt dû : & il eſt rare qu'ils le ſoient juſqu'au point de n'avoir aucun reſſentiment, lorſque l'on a peu d'application à s'en acquiter. Outre que s'ils n'en viennent pas juſqu'aux reproches, il eſt trés-aiſé qu'ils prennent un certain tour qui fait à-peu-prés le même effet qu'un reſſentiment humain. Ils diſent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler pour ne pas voir que ces perſonnes en uſent mal, mais qu'ils les en diſpenſent de bon-cœur. Ainſi en les en diſpenſant, on ne laiſſe pas de blâmer leur procedé & par-là on vient inſenſiblement à les moins aimer, & enfin à leur donner moins de marques d'affection.

Il en eſt de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachez ne laiſſent pas de remarquer quand on y manque : & les autres s'en offenſent effectivement. Quand on n'eſt pas perſuadé par les ſens, qu'on eſt aimé & conſideré, il eſt difficile que le

cœur le soit, ou qu'il le soit vivement. Or c'est la civilité qui fait cet effet sur les sens, & par les sens sur l'esprit; & si l'on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidissement qui passe souvent des sens jusqu'au cœur. CHAP. XIV.

CHAPITRE XV.

Raisons fondamentales du devoir de la civilité.

LEs hommes croyent qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet selon qu'elle sa pratique dans le monde; mais ils n'en sçavent pas la raison. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coûtume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne suffit pas pour asservir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la source, aussi bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il est vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de si civil qu'un bon Chrétien, il faut qu'il y ait des rai- CHAP. XV.

CHAP. XV. ſons divines, qui y obligent : & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir.

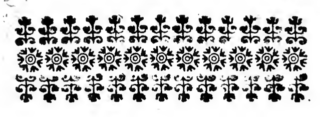
Il faut conſiderer pour cela que les hommes ſont liez entr'eux par une infinité de beſoins, qui les obligent par neceſſité de vivre en ſocieté, chacun en particulier ne ſe pouvant paſſer des autres : & cette ſocieté eſt conforme à l'ordre de Dieu, puiſqu'il permet ces beſoins pour cette fin. Tout ce qui eſt donc neceſſaire pour la maintenir eſt dans cet ordre, & Dieu le commande en quelque ſorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conſervation de ſon tout. Or il eſt abſolument neceſſaire, afin que la ſocieté des hommes ſubſiſte, qu'ils s'aiment & ſe reſpectent les uns les autres. Car le mépris & la haine ſont des cauſes certaines de deſunion. Il y a une infinité de petites choſes trés-neceſſaires à la vie, qui ſe donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce, ne ſe peuvent acheter que pour l'amour. De plus cette ſocieté étant compoſée d'hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui ſont pleins de leur propre eſtime ; s'ils

n'ont quelque soin de se contenter & de se ménager reciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'estime que nous avons pour les autres, ne paroissent point aux yeux, ils se sont avisé d'établir entr'eux certains devoirs qui seroient des témoignages de respect & d'affection. Et il arrive de-là necessairement, que de manquer à ces devoirs, c'est témoigner une disposition contraire à l'amour & au respect. Ainsi nous devons ces actions exterieures à ceux à qui nous devons les dispositions qu'elles marquent: & nous leur faisons injure en y manquant, parce que cette omission marque des sentimens où nous ne devons pas être à leur égard.

On peut donc & l'on doit même se rendre exact aux devoirs de civilité que les hommes ont établis : & les motifs de cette exactitude sont non-seulement trés-justes, mais ils sont même fondez sur la loi de Dieu. On le doit faire pour éviter de donner l'idée qu'on a du mépris ou de l'indifference pour ceux à qui on ne les ren-

CHAP. XV.

droit pas ; pour entretenir la societé humaine, à laquelle il est juste que chacun contribuë, puisque chacun en retire des avantages trés-considerables ; & enfin pour éviter les reproches interieurs, ou exterieurs de ceux à l'égard de qui on y manqueroit, qui sont les sources des divisions qui troublent la tranquilité de la vie, & cette paix chrêtienne qui est l'objet de ce discours.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Qu'il ne faut pas établir sa paix sur la correction des autres. Utilité de la suppression des plaintes. Qu'elles sont ordinairement plus de mal que de bien.

IL ne suffit pas pour conserver la paix avec les hommes, d'éviter de les blesser ; il faut encore sçavoir souffrir d'eux lorsqu'ils font des fautes à nôtre égard. Car il est impossible de conserver la paix interieure, si l'on est si sensible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos sentimens : & il est difficile même que le mécontentement interieur que nous aurons CHAP. I.

CHAP. conçû n'éclate au dehors, & ne nous
I. dispose à agir envers ceux qui nous auront choqué, d'une maniere capable de les choquer à leur tour : ce qui augmente peu-à-peu les differens, & les porte souvent aux extrémitez.

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions & les querelles dans leur naissance même. Et l'amour propre ne manque jamais de nous suggerer sur ce sujet, que le moyen d'y reüssir, seroit de corriger ceux qui nous incommodent, & de les rendre raisonnables, en leur faisant connoître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'est ce qui nous rend si sujets à nous plaindre du procedé des autres, & à faire remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux, & pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer, & par le blâme qu'elles leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes vrayement raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la reformation des autres, est ridicule, par cette raison même que le succés en est impossible. Plus nous

nous plaindrons du procedé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, sans les corriger. Nous nous ferons passer pour délicats, fiers, orgueilleux; & le pis est que cette opinion qu'on aura de nous ne sera pas tout-à-fait injuste, puisqu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicatesse & d'orgueil. Ceux mêmes qui témoigneront entrer dans nos raisons, & qui croiront qu'on nous aura fait quelque injustice, ne laisseront pas d'être mal édifiez de nôtre sensibilité. Et comme les hommes sont naturellement portez à se justifier, si ceux dont nous nous plaindrons ont un peu d'adresse, ils tourneront les choses de maniere que l'on nous donnera le tort. Car le même défaut de justesse, d'esprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche aussi souvent de les reconnoître, & leur fait prendre pour vrai & pour juste tout ce qui peut servir à les en justifier. CHAP. I.

Que si ceux dont nous nous plaignons sont élevez au-dessus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous

CHAP. I. en pourrions faire, seroient encore plus inutiles & plus dangereuses. Elles ne nous peuvent donner que la satisfaction maligne & passagere, de les faire condamner par ceux à qui nous nous en plaindrions; & elles produisent dans la suite de mauvais effets, durables & permanens, en aigrissant ces gens-là contre nous, & en rompant toute l'union que nous pourrions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire; à quitter absolument le dessein chimerique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres, & à tâcher d'établir nôtre paix & nôtre repos sur nôtre propre reformation, & sur la moderation de nos passions. Nous ne disposons ni de l'esprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions qu'autant que nous y aurons donné occasion; mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, & de nos pensées. Nous sommes chargez de travailler sur nous-mêmes, & de nous corriger de nos défauts : & si nous le faisions comme il faut, rien

de ce qui viendroit du dehors ne seroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de préferer un bien certain qui nous regarde, à un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faisions de même dans les affaires de nôtre salut, nous reconnoîtrions tout-d'un-coup, que le parti de se plaindre est ordinairement un parti faux, & que la raison condamne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainement à nous-mêmes. Et il est fort incertain qu'en nous plaignant nous profitions au prochain. Pourquoi donc nous privons-nous du bien de la patience, sous prétexte de leur procurer le bien de la correction ? Il faudroit au-moins qu'il y eût une grande apparence d'y réüssir : & à moins que de cela, c'est agir contre la vraye raison que de renoncer sur une esperance si incertaine; au bien certain qu'apporte la souffrance humble & paisible.

On peut dire en general à l'égard du silence, qu'il faut des raisons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour se taire. C'est-à-dire, qu'il suffit pour

CHAP. II. être obligé au silence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime se peut encore appliquer avec plus de raison à ce silence qui étouffe les plaintes. Il faut des raisons trés-fortes & trés-évidentes pour se plaindre : mais pour ne se plaindre pas, il suffit de ne pas être dans une necessité évidente de se plaindre.

Quelles dettes remettons-nous à nos freres, si nous exigeons d'eux par nos plaintes tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & si nous nous vengeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faisant condamner par tous ceux que nous pouvons? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenses, si nous n'en remettons aucune de celle que nous croyons qu'on nous fait?

Il n'y a rien au contraire de plus utile que de supprimer ainsi ses plaintes & son ressentiment. C'est le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traite pas selon la rigueur de sa justice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous.

C'est la voye la plus sûre d'assoupir les differens dans leur naissance, & d'empêcher qu'ils ne s'aigrissent. C'est une charité qu'on pratique envers soi-même, en se procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la reputation de délicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine que l'on ressent, lorsque l'adresse des hommes à se justifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choses où nous croyons avoir raison. C'est une charité que l'on fait aux autres en les souffrant dans leurs foiblesse, & en leur épargnant, & la petite confusion qu'ils ont meritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-être en se justifiant & en chargeant de nouveau ceux à qui ils ont deja donné sujet de se plaindre. Enfin c'est ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l'exemple de nôtre patience étant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le cœur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout-au-plus que leur faire corriger l'exterieur qui est peu de chose; & elles augmentent plûtôt l'aversion interieure qui produit les cho-

CHAP. I. ses dont nous nous plaignons.

Que perdrons-nous en faisant resolution de ne nous point plaindre ? Rien du tout ; je dis même pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, sitôt que l'on s'appercevra de nôtre retenuë, on sera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout se reduira à quelques incivilitez, & quelques discours injustes ausquels nous ne remedierions pas en nous plaignant. Cette maligne satisfaction que nous recevons en communiquant nôtre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut-elle la peine de nous priver du tresor que nous pouvons acquerir par l'humilité & par la patience ?

Le temps le plus propre pour nous confirmer dans cette resolution c'est lorsqu'il nous arrive de nous échaper en quelques plaintes ; car nous ne reconnoissons jamais mieux la vanité & le néant de ce plaisir que nous y avions cherché. C'est alors qu'il faut que nous nous disions à nous-mêmes :

c'est donc pour cette vaine satisfaction que nous nous sommes privez du bien inestimable de la patience & de la récompense que nous en pouvions esperer de Dieu. A quoi nous ont servi nos plaintes, & que nous en revient-il ? Nous avons tâché de faire condamner par les hommes, ceux dont nous nous sommes plaints, & peut-être ils n'ont condamné que nous : mais ce qui est certain, est que Dieu nous a condamnez de malignité, d'impatience & de peu d'estime des biens du Ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage sur ceux qui nous avoient offensé : mais en nous plaignant, nous nous sommes mis au-dessous d'eux, parce que nous avons sujet de croire que la faute que nous avons commise contre Dieu, est plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainsi nous nous sommes fait beaucoup plus de tort, que nous n'en pouvions recevoir par les petites injustices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que de choses peu considerables, au-lieu que l'injustice que nous nous faisons à nous-mêmes par ces

CHAP. I. plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui est attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de sujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres.

Ces considerations peuvent beaucoup servir pour reprimer l'inclination que nons avons à nous décharger le cœur par des plaintes, & pour nous regler exterieurement dans nos paroles. Mais il n'est pas possible que nous demeurions long-temps dans cette retenuë, si nous laissons agir au-dedans nôtre ressentiment dans toute sa force & toute sa violence. Les plaintes exterieures viennent des interieures ; & il est bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échapent toûjours & se font ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la moderation exterieure étant de nous procurer la paix interieure, il serviroit peu de paroître moderé & patient au-dehors, si tout étoit au dedans dans le desordre, & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer aussi-bien ses plaintes que l'ame for-

me ſen elle-même, & dont elle eſt l'unique témoin, que celles qui éclattent devant les hommes : & le ſeul moyen de le faire, eſt de ſe dépouiller de l'amour des choſes qui les excitent. Car enfin on ne ſe plaint point pour des choſes qui ſont abſolument indifférentes. CHAP. I.

Les ſujets des plaintes ſont infinis, puiſqu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoi les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut neanmoins reduire à quelques chefs generaux, comme le mépris, les jugemens injuſtes, les médiſances, l'averſion, l'incivilité, l'indifference ou l'inapplication, la reſerve, ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïſſons naturellement toutes ces choſes, parce que nous aimons celles qui y ſont contraires, ſçavoir l'eſtime, & l'amour des hommes, la civilité l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoiſſance, les humeurs douces & commodes. Ainſi pour ſe délivrer de l'impreſſion que font ſur nôtre eſprit ces

CHAP. I. objets de nôtre haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puiſſe faire. Mais comme la grace ſe ſert des moyens humains, il n'eſt pas inutile de ſe remplir l'eſprit des conſiderations qui nous découvrent la vanité de ces objets de nôtre attachement. Et c'eſt la vûë que nous avons dans les reflexions ſuivantes, que nous ferons ſur les cauſes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'eſtime & de l'approbation des hommes.

CHAPITRE II.

Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.

CHAP. II. RIEN ne fait plus voir combien l'homme eſt profondément plongé dans la vanité, dans l'injuſtice, & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lorſque nous nous appercevons qu'on juge avantageuſement de nous & qu'on nous eſtime:

parce que d'une part la lumiere qui nous reste, toute aveugle qu'elle est, ne l'est point à cet égard, & qu'elle nous convaint clairement que cette passion est vaine, injuste & ridicule; & que de l'autre tout convaincus que nous en sommes, nous ne la sçaurions étouffer, & nous la sentons toûjours vivante au fond de nôtre cœur. Il est bon néanmoins d'écouter souvent ce que la raison nous dit sur ce sujet. Si cela n'est pas capable d'éteindre entierement cette malheureuse pente, c'est assez au moins pour nous en donner de la honte & de la confusion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens assez grossierement vains pour aimer des loüanges visiblement fausses, & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté pour n'être pas bien-aise que l'on se trompe tout-à-fait sur nôtre sujet. C'est une sotise, par exemple dont peu de personnes sont capables, que d'aimer à passer pour sçavant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathematiques, lorsque l'on n'y sçait rien du-tout. On auroit peine à ne pas ressentir

CHAP. II. quelque confuſion interieure d'une vanité ſi baſſe. Mais pour peu de fondement qu'ait cette eſtime, nous la recevons avec une complaiſance qui nous convaint à peu prés de la même baſſeſſe & de la même mauvaiſe foi. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui ſe trouvant frapé & defiguré depuis les pieds juſques à la tête, d'un mal horrible & incurable, ſans avoir rien de ſain qu'une petite partie du viſage, & ſans ſçavoir même ſi cette partie ne ſeroit point corrompuë au-dedans, l'expoſeroit à la vûë en cachant tout le reſte, & ſe verroit loüer avec plaiſir de la beauté de cette partie. On diroit ſans doute que l'excez de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'eſt qu'un portrait de la nôtre, & qui ne la repreſente pas encore dans toute ſa difformité. Nous ſommes pleins de défauts, de pechez, de corruption. Ce que nous avons de bon eſt fort peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gâté & corrompu par mille vûës & mille retours d'amour propre. Et neanmoins s'il arrive que de gens qui ne voyent

pas la plûpart de nos défauts, regardent avec quelque estime ce peu de bien qui paroît en nous, qui est peutêtre tout corrompu, ce jugement tout aveugle & tout mal fondé qu'il est, ne laisse pas de nous flater.

Je dis que cette image ne represente pas nôtre vanité dans toute sa difformité. Car celui qui se trouvant frapé d'un mal si étrange, se plairoit dans l'estime que l'on feroit de la beauté de cette partie saine, seroit sans doute vain & ridicule : mais au moins il ne seroit pas aveugle, & ne laisseroit pas de connoître son état. Mais nôtre vanité est jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tâchons de nous les cacher à nous-mêmes; & c'est à quoi nous reüssissons le mieux. Nous ne voulons être vû que par ce petit endroit que nous considerons comme exempt de défaut : & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-là.

Qu'est-ce donc que cette estime qui nous flate ? Un jugement fondé sur la vûë d'une petite partie de nous-mêmes, & sur l'ignorance de

CHAP. II. tout le reste. Et qu'est ce que cette complaisance ? Une vûë de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illusion, dans laquelle nous ne nous considerons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miseres & toutes nos playes.

Mais qu'y a-t-il de si agreable & de si digne de nôtre attache dans ces jugemens ? Interrogeons-nous nous mêmes, ou plutôt interrogeons nôtre propre experience : elle nous dira qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette estime.

Celui qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en sera pas moins disposé à nous rabaisser en une autre. Souvent cette estime même en sera la cause, parce qu'elle excite plutôt la jalousie que l'affection. Aprés avoir tiré de la bouche des hommes quelques louanges vaines & steriles, ils nous prefereront les derniers des hommes qui seront plus dans leurs interêts. Ils empoisonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Il estimeront en nous

ce qu'il y a de moins estimable, & ils y condamneront ce qui meritera d'y être estimé. En verité ne faut-il pas avoir une extreme bassesse de cœur, ou une petitesse d'esprit bien étrange, pour se plaire à un objet si vain & si méprisable ?

Supposons même l'estime la plus judicieuse & la plus sincere que nous puissions nous imaginer, & que nôtre vanité puisse souhaiter, relevons-la par la qualité des personnes, par leur esprit, & par tout ce qui peut le plus servir à flater l'inclination que nous y avons ; qu'y a-t-il d'aimable & de solide en tout cela à ne regarder cette estime qu'en elle-même ? C'est un regard de ces personnes vers nous, qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne l'y met pas, & qui n'y ajoûte rien. Il nous laisse tels que nous sommes, & ainsi il nous est entierement inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'ils s'appliquent à nous. Et cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime nous flate, ne pensera pas à nous deux fois l'an : & quand il y pensera, il y pensera peu en nous oubliant le reste du temps.

CHAP. II. Ce regard d'estime est de plus un bien si fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, sans qu'il y ait même de nôtre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarerie effacera toute cette estime, ou la rendra plus nuisible qu'avantageuse : car quand l'estime est jointe à l'aversion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on estime & que l'on hait, parce qu'on hait même cette estime, & que l'on est bien-aise de s'en délivrer comme d'une chose dont on se trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'estime dans l'esprit des autres, il est à nôtre égard comme s'il n'étoit point. Si nous le voyons, c'est un objet dangereux pour nous, dont la vûë nous veut ravir le peu de vertu que nous avons. Quel est donc ce bien qui ne sert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout-ensemble toutes ces qualitez, d'être vain, inutile, fragile, dangereux ?

Chapitre III.

Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ni des jugemens desavantageux qu'on fait de nous.

Si nous n'aimons point l'approbation des hommes, nous serions peu sensibles à tous les discours desavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puisque l'effet n'en seroit tout-au-plus, que de nous priver d'une chose qui nous seroit indifferente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent qu'encore qu'il ne soit pas permis de desirer l'estime, on a sujet neanmoins de s'offenser du mépris & de la médisance, il est bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent si fort nos passions. Chap. III.

Pour reconnoître donc combien nôtre délicatesse est injuste sur ce point, & que tous les sentimens qu'elle excite en nous sont contraires à la vraye raison, & ne naissent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de nôtre cœur, il ne faut que considerer

CHAP. III. que ces jugemens & ces discours qui nous blessent, peuvent être de trois sortes. Car ils sont ou absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toutes ces trois diverses especes, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n'est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos défauts soient connus de Dieu, & de ne pouvoir souffrir qu'ils le soient des hommes? Et peut-on témoigner plus visiblement que l'on préfere ces hommes à Dieu? N'est-ce pas le comble de l'injustice de reconnoître que nos péchez meritent une éternité de supplices, & de ne pas accepter avec joye une peine aussi legere que l'est la petite confusion qu'ils nous attirent devant les hommes?

Cette connoissance que les hommes ont de nos fautes & de nos miseres ne les augmente pas, elle seroit capable au-contraire de les diminuer, si nous la souffrions humblement.

C'est donc une folie toute visible de n'avoir aucun sentiment des maux

réels que nous nous faisons nous-mêmes, & de sentir si vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien? Et cette sensibilité n'est qu'une preuve évidente de la grandeur de nôtre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoissent de nos défauts, n'en est qu'une bien petite partie..

Que si ces jugemens & ces discours sont faux & mal fondez, le ressentiment que nous en avons n'en est guere moins déraisonnable & moins injuste. Car pourquoi le jugement de Dieu qui nous justifie, ne suffit-il pas pour nous faire mépriser celui des hommes? Pourquoi ne fait-il pas sur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous estimons, qui suffit ordinairement pour nous consoler de ce que les autres peuvent penser ou dire contre nous? Pourquoi la raison qui nous fait voir que ces discours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à nôtre ame, ni à nôtre corps; qu'ils nous peuvent même être trés-utiles, a-t-elle si peu de pouvoir sur nôtre cœur qu'elle ne nous puisse faire

CHAP. III. surmonter une passion si vaine & si déraisonnable ?

Nous ne nous mettons pas en colere lorsque l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous sommes assûrez de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croyent que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commises, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puisque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la pensée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'est capable de nous la donner effectivement ?

C'est, dira-t-on, qu'on ne méprise pas une personne qui a la fiévre, & que c'est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde : qu'ainsi le jugement de ceux qui nous l'attribuent ne nous blesse pas : mais que ceux qui nous imputent des défauts spirituels, y joignent ordinairement le mépris & causent la même idée & le même mouvement dans les autres.

C'est en effet la veritable cause de ce sentiment ; mais cette cause n'en fait

fait que mieux connoître l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mêmes, nous reconnoîtrions sans peine que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, ne nous en attribuent pas aussi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement; & qu'ainsi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils soient. Les jugemens des hommes nous seroient infiniment moins favorables, s'ils étoient entierement conformes à la verité, & si ceux qui les font connoissoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injustice, ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien qu'ils nous traitassent avec une exacte justice.

Mais nous sommes si déraisonnables & si injustes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons souffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir: & nous voulons conserver dans leur esprit la reputation de beaucoup de bonnes qualitez que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils

CHAP. III. croyent voir en nous des défauts qui n'y ſont pas, & nous ne comptons pour rien de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de défauts qui y ſont réellement, comme ſi le bien & le mal ne conſiſtoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun ſujet de nous plaindre, ni des jugemens veritables, ni même des faux, nous n'en avons point par conſequent de nous offenſer de ceux qui ſont vrais en partie & en partie faux. Cependant par le plus injuſte partage qu'on ſe puiſſe imaginer, nous nous bleſſons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous humilions point de ce qu'ils ont de veritable. Et au lieu qu'il faudroit étouffer le reſſentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuſte par celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vrai, nous étouffons au contraire, par le vain ſentiment que nous avons de quelque fauſſeté & de quelque injuſtice qui y eſt mêlée, celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de ſolide.

CHAPITRE IV.

Que la sensibilité que nous éprouvons à l'égard des discours & des jugemens desavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remedes de cet oubli & de cette sensibilité.

JE ne prétends pas que ces considerations suffisent pour nous corriger de nôtre injustice, mais elles peuvent au moins nous en convaincre : & c'est quelque chose que d'en être convaincu. Car il y a toûjours dans toutes ces plaintes interieures, & dans ce dépit que nous ressentons des jugemens & des discours qu'on fait de nous, un oubli de nos défauts & de nos miseres veritables ; puisqu'il est impossible que ceux qui le connoîtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le sentiment qu'ils devroient, pussent s'occuper des discours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procés, de pauvreté, de maladies, ne songe CHAP. IV.

CHAP. IV. gueres à ce que l'on peut dire de lui. La realité de ses maux veritables ne lui permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires.

Aussi le vrai remede de cette délicatesse, qui nous rend si sensibles à ce que l'on dit de nous, est de nous appliquer fortement à nos maux spirituels, à nos foiblesses, à nos dangers, à nôtre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoître à l'heure de nôtre mort. Si ces pensées étoient aussi vives & aussi continuelles dans nôtre esprit qu'elles y devroient être, il seroit malaisé que les reflexions sur les jugemens des hommes y pussent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupassent tout entier, & le remplissent de dépit & d'amertume comme elles font si souvent.

Il est inutile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celui de Dieu, & d'en considerer les diverses qualitez. Les jugemens des hommes sont souvent faux, injustes, incertains, temeraires, & toûjours inconstans, inutiles, impuissans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous def-

approuvent, ils ne changent rien à ce que nous ſommes, & ne nous rendent en effet ni plus heureux ni plus malheureux. Mais c'eſt du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout nôtre bien, ou tout nôtre mal. Ce jugement eſt toûjours juſte, toûjours veritable, toûjours certain & inébranlable, les effets en ſont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer ſon eſprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent ſi peu, & d'oublier, celui de Dieu d'où dépend tout nôtre bonheur? CHAP. IV.

On prétend ſouvent colorer envers ſoi-même le dépit interieur que ces jugemens deſavantageux nous cauſent, d'un pretexte de juſtice, en s'imaginant que nous n'en ſommes bleſſez que parce qu'ils ſont injuſtes, & que ceux qui les font ont tort. Mais ſi cela étoit, nous ſerions auſſi touchez des jugemens injuſtes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous; & comme cela n'eſt pas, c'eſt ſe flater que de ne pas voir que c'eſt l'amour propre qui produit ce dépit que nous ſentons dans les choſes qui

CHAP. IV. nous regardent. Ce n'eſt pas l'injuſtice en ſoi qui nous bleſſe, c'eſt d'en être l'objet. Qu'on lui en donne un autre, nôtre reſſentiment ceſſera, & nous nous contenterons de deſapprouver tranquillement & ſans émotion cette même injuſtice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant ſi nous raiſonnions plus juſte, nous trouverions que ces jugemens deſavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'eſt le hazard & non le choix qui les détermine à nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainſi de nous ayent été frapez par quelques apparences qui les y ayent portez. Et quoique ces apparences fuſſent trop legeres, puiſque nous ſuppoſons que ces jugemens ſont faux; il eſt pourtant vrai que ces perſonnes avoient l'eſprit diſpoſé à former ces jugemens ſur ces apparences, de ſorte qu'ils ne ſont nez que de la rencontre de ces apparences, avec leur mauvaiſe diſpoſition. Elles auroient produit le même effet, s'ils les avoient vûës en quelque autre. Ainſi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en par-

ticulier ; nous devons seulement supposer que ces gens étoient disposez à juger mal de toute personne qui les fraperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fût nous. Mais cette mauvaise disposition & cette legereté d'esprit qui produit les jugemens temeraires, n'étoit pas moins indifferente d'elle-même, qu'une pierre jettée en l'air, qui blesse celui sur qui elle tombe, non pas par choix, & parce qu'il est un tel homme ; mais parce qu'il s'est rencontré au lieu où elle devoit tomber.

Il y a de plus une bizarerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des discours desavantageux qu'on a faits de nous. Car il faut avoir peu de connoissance du monde pour n'être pas persuadé qu'il est impossible qu'on n'en fasse. On médit des Princes dans leurs antichambres. Leurs domestiques les contrefont. On parle des défauts de ses amis, & on se fait une espece d'honneur de les reconnoître de bonne foi. Il y a même des occasions où l'on le peut faire innocemment. Quoi qu'il en soit, il est certain que le monde est en posses-

CHAP. IV.
ſion de parler librement des défauts des autres en leur abſence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement ; mais il y en a peu qui ne le faſſent. Il eſt donc ridicule de ſe promettre d'être le ſeul au monde qu'on épargnera ; & ſi ces jugemens & ces diſcours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais ſortir. Car il n'y a point de temps où nous ne devions nous tenir aſſûrez en general, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop, il nous plaît de nous l'épargner ſans raiſon, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui ſe dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoûte preſque rien, & devant qu'on nous l'eût fait, nous devions nous tenir preſque auſſi aſſûrez que l'on parloit de nous & de nos défauts, que ſi l'on nous en eût déja averti. Ce petit degré d'aſſûrance que produit le rapport qu'on nous fait, eſt en verité bien peu de choſe, pour changer comme il fait l'état de nôtre ame.

Ainsi de quelque maniere que l'on consideredere cette sensibilité que nous éprouvons en ces rencontres, on trouvera qu'elle est toûjours ridicule & contraire à la raison. CHAP. IV.

CHAPITRE V.

Qu'il est injuste de vouloir être aimé des hommes.

QUAND on desire d'être aimé des hommes, & que l'on est fâché d'en être haï, à cause que cela sert ou nuit à nos desseins, ce n'est pas proprement vanité ni dépit, c'est interêt bon ou mauvais, juste ou injuste. Et ce n'est pas ce que nous considerons ici, où nous n'examinons que l'impression que font par eux-mêmes dans nos cœurs les sentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la seule vûë de ces objets n'étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler sans que nous en considerions les suites. Car comme l'estime que nous avons pour nous-mêmes est jointe à un amour tendre & sensible, nous ne desirons pas CHAP. V.

CHAP. V. seulement que les hommes nous approuvent, nous voulons aussi qu'ils nous aiment ; & leur estime ne nous satisfait nullement, si elle ne se termine à l'affection. C'est pourquoi rien ne nous choque tant que l'aversion, ni n'excite en nous de plus vifs ressentimens. Mais quoi qu'ils nous soient devenus naturels depuis le peché, ils ne laissent pas d'être injustes, & nous ne sommes pas moins obligez de les combattre ; ce qu'on peut faire par des reflexions peu differentes de celles que nous avons proposées contre l'amour de l'estime.

La recherche de l'amour des hommes est injuste, puis qu'elle est fondée sur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il est faux que nous le soyons. Elle naît d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, se contenteroit bien que l'on eût de la charité pour lui, & qu'on le souffrît. Nous n'en demanderions pas davantage si nous connoissions bien nôtre état, & nous le connoîtrions si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque sçait qu'il merite que toutes les créatures s'élevent contre lui, peut-il prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer ? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes comme nous étant dû, & leur aversion comme une injustice qu'ils nous font, nous devrions regarder au contraire leur aversion comme nous étant dûë, & leur affection comme une grace que nous ne meritons pas.

Mais s'il est injuste en general de se croire digne d'être aimé, il l'est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n'est plus libre que l'amour, & on ne doit pas prétendre de l'obtenir par des reproches ni par des plaintes. C'est peut-être par nôtre faute que l'on ne nous aime pas ; c'est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres : mais ce qui est certain, c'est que la force & la colere ne sont pas des moyens pour se faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'est pas proprement sur nous que tombe cette aversion : car la source de toutes les aversions est la contra-

formé sur quelques apparences qui peuvent être legeres à la verité, mais qui ne laissent pas d'emporter l'esprit de ceux qui les voyent. Nous devons donc les plaindre de leur legereté & de leur foiblesse, au lieu de nous plaindre de leur injustice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'est pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que sur ce qu'ils nous attribuent des qualitez que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voyent pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïssent. Ce que nous avons de bon ne leur paroît point alors, & ils ne voyent que nos défauts. Or nous ne sommes ni cette personne sans défauts, ni cette personne qui n'a rien de bon. Ce n'est donc pas tant nous qu'un fantôme qu'ils se sont formez, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent : & ainsi nous avons tort, & de nous satisfaire de leur amour, & de nous offenser de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans nôtre être veritable, que nous en revient-il de bien & de mal, à ne

CHAP. V. considerer, comme nous avons dit, ces sentimens qu'en eux-mêmes ? Ce ne sont que des vapeurs passageres qui se dissipent d'elles-mêmes en moins de rien ; les hommes étant incapables de s'arrêter long-temps à un même objet. Quand elles subsisteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mêmes de nous rendre plus heureux ni plus malheureux. Ce sont des choses entierement separées de nous, qui n'ont sur nous aucun effet, à moins que nôtre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fausse & trompeuse, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on unisse ensemble l'amour de toutes les creatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on se le puisse imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre degré de bonheur, ni à nôtre ame, ni à nôtre corps. Et si nôtre ame s'y amuse, bien loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on unisse de même contre nous l'aversion de tous les hommes ensemble, elle ne sçauroit diminuer le moindre de nos veritables biens, qui sont ceux de l'ame.

Cette seule consideration de l'impuissance de l'amour & de la haine des creatures à nous servir & à nous nuire, ne devroit-elle pas suffire pour nous y rendre indifferens ? CHAP. V.

Quelle liberté seroit celle d'un homme qui ne se soucieroit point d'être aimé ; qui ne craindroit point d'être haï, & qui feroit neanmoins par d'autres motifs tout ce qui est necessaire pour être aimé, & pour n'être point haï : qui serviroit les autres sans en attendre de recompense, non pas même celle de leur affection, & qui feroit toûjours son devoir envers eux indépendemment de leur disposition envers lui : Qui ne se proposeroit dans les offices qu'il leur rendroit qu'un objet stable & permanent, qui est d'obeïr à Dieu sans aucune vûë des creatures, qui ne peuvent que diminuer la recompense qu'il doit attendre de Dieu ?

Qui pourroit haïr un homme de cette sorte, & même s'empêcher de l'aimer ? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes il l'éviteroit, & que sans rechercher leur amour, il ne laisseroit pas de se

CHAP. V. l'acquerir, au lieu que ceux que la passion qu'ils ont d'être aimez rend si sensibles à l'aversion, ne font d'ordinaire que l'attirer par cette délicatesse incommode.

CHAPITRE VI.

Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous, nous est plus utile que leur amour.

CHAP. VI. IL y a encore quelque chose de plus déraisonnable quand nous nous offensons de ce que les autres ont de l'indifference pour nous. Car s'il étoit à nôtre choix de leur imprimer tels sentimens que nous voudrions, ce seroit celui-là proprement que nôtre veritable interêt nous devroit faire choisir. Leur amour est un objet dangereux, qui attire nôtre cœur & qui l'empoisonne par une douceur mortelle. Leur haine est un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité ; mais l'indifference est un milieu tres-proportionné à nôtre état &

à nôtre foiblesse, & qui nous laisse la liberté d'aller à Dieu sans nous détourner vers les créatures.

Tout amour des autres pour nous est une espece de lien & d'engagement, non seulement parce que la concupiscence nous y attache & que nous craignons de le perdre, mais aussi parce qu'il produit certains devoirs dont il est difficile de se bien acquitter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'user de cette ouverture pour leur bien spirituel, & cet usage n'est pas facile. Il est vrai que c'est un grand bien quand on le sçait ménager : mais c'est un bien qu'il ne faut pas souhaiter ; parce qu'il est accompagné de trop de dangers. On s'arrête d'ordinaire à cette affection, on s'y plaît, on craint de la perdre : & bien loin que ce nous soit une occasion de porter les autres à Dieu, c'en est souvent une de nous en détourner nous-mêmes, & de nous amollir en nous faisant entrer dans leurs passions.

Mais, dit-on, pourquoi cette personne a-t-elle tant d'indifference pour moi, puisque je n'en ai point pour elle ? Pourquoi n'a-t-elle aucune ap-

CHAP. VI. plication à ce qui me touche, puiſque je m'applique avec tant de ſoin à ce qui la peut regarder ? Ce ſont les diſcours que l'amour propre forme dans le cœur des gens ſenſibles & qui ont peu de vertu, mais dont il eſt aiſé de découvrir l'injuſtice.

Si nôtre unique fin dans la complaiplaiſance que nous avons eûë pour les hommes, a été de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traitaſſent de la même ſorte, nous meritons bien d'être privez d'une ſi vaine récompenſe.

Mais ſi nous avons eu un autre but, ſi nous ne ſommes appliquez aux hommes que pour obeïr à Dieu, cette application ne porte-t-elle pas ſa récompenſe avec elle-même, & pourrons-nous en exiger une autre ſans injuſtice ?

Il eſt vray qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous : mais c'eſt Dieu & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux, & non pas à nous. Elle nous peut donner ſujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainſi le reſſen-

timent qui nous en reste est toûjours injuste, puisqu'il n'a point d'autre objet que nous-mêmes.

Chapitre VII.

Combien le dépit qu'on ressent contre ceux qui manquent de reconnoissance envers nous est injuste.

Rien ne marque plus combien la foi est éteinte ou peu agissante dans les Chrétiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoissance qu'on devroit, parce qu'il n'y a rien de plus opposé aux lumieres de la foi. Chap. VII.

S'ils regardoient comme ils doivent les services qu'ils rendent aux autres, ils les considereroient comme des graces qu'ils ont reçûes de Dieu, & dont ils sont redevables à sa bonté, & comme des œuvres qu'ils lui ont dû offrir & consacrer sans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces services, comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien ; &

par conſequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus reçû d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des malheurs, de recevoir en ce monde la récompenſe de ces œuvres, & d'être privez de celle qu'ils auroient reçûë en l'autre s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoîtroient que ces œuvres telles qu'elles ſoient, ont été mêlées de pluſieurs imperfections, & qu'ainſi ils ont ſujet de s'en humilier, & de deſirer de s'en purifier par la penitence.

Le moyen d'allier avec ces ſentimens où la foi nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent? N'eſt-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainſi les œuvres dont nous nous glorifions ſont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir?

Si dans les ſervices que nous avons

rendus aux hommes nous n'avons eu que les hommes en vûë, c'eſt un bien pour nous qu'ils en ſoient méconnoiſſans, parce que leur ingratitude nous peut ſervir à obtenir miſericorde de Dieu ſi nous la ſouffrons comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'eſt encore un bien que les hommes ne nous en récompenſent pas, parce que la vûë que nous aurions de leur reconnoiſſance, eſt plus capable que toute choſe, de diminuer ou d'aneantir la récompenſe que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous conſiderions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que ſi c'eſt un bien pour eux, c'eſt un mal pour nous, & que leur ingratitude nous eſt infiniment plus avantageuſe. Leur gratitude n'eſt capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le châtiment des mauvaiſes. Leur ingratitude nous conſerve le fruit des bonnes, & nous peut ſervir à payer ce que nous devons à la juſtice de Dieu pour les mauvaiſes.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de gran-

CHAP. VII.
des récompenses à ceux qui le serviroient, & qui s'offenseroit qu'on en attendît d'ailleurs que de lui, de preferer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu'on auroit sujet d'esperer de lui. C'est neanmoins la maniere dont nous agissons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux services charitables qu'on rend au prochain; mais il veut que l'on se contente de cette récompense, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'esprit de la plûpart des hommes est continuellement occupé à examiner si l'on leur rend ce qu'on leur doit. Si ceux qu'ils ont servi sentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établis pour marquer la reconnoissance.

Si l'on avoit donc les vrais sentimens que la foi doit inspirer, on seroit persuadé que comme Dieu nous fait une grande grace, lors qu'il nous donne moyen de servir les autres; il nous en fait une autre qui n'est pas moindre, lors qu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la

reconnoissance qu'ils devroient. Car c'est mettre ordre en nous donnant un tresor inestimable, que ce tresor nous demeure, & qu'on ne nous le ravisse pas.

Mais nôtre joye doit être pleine & accomplie, lorsque nous avons eu lieu de croire que les personnes qui semblent manquer de reconnoissance envers nous, sont d'elles-mêmes tres-reconnoissantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoi qu'il nous soit toûjours réellement avantageux que les autres manquent de gratitude pour nous, neanmoins nous ne le devons pas souhaiter, parce que c'est ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de souhaitable; lorsque ce n'est un mal ni pour eux ni pour nous, & que sans qu'ils soient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnoissance humaine, de perdre la recompense que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non seulement beaucoup d'injustice dans cette attente de la reconnoissance des autres, mais aussi

CHAP. VII. beaucoup de bassesse ; & ce nous devroit être un grand sujet de confusion, quand nous considerons pour quelles choses nous nous privons d'une récompense éternelle. Ces devoirs de reconnoissance que nous exigeons, se reduisent le plus souvent à un simple compliment, ou à quelques civilitez inutiles : & ce sont là les choses que nous preferons à Dieu & aux biens qu'il nous promet.

Souvent même nous sommes cause du défaut que nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniere dont nous les servons. Et nous avons presque toûjours lieu de croire, quand nous voyons que l'on est moins reconnoissant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque chose en nous qui n'attire pas la reconnoissance. Mais soit que cela arrive par nôtre faute, ou par celle des autres, c'est toûjours une foiblesse que de se piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

CHAPITRE VIII.

Qu'il est injuste d'exiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.

LA confiance qu'on a pour nous étant une marque d'amitié & d'estime, ce n'est pas merveille si elle flate nôtre amour propre, & si la reserve de ceux que nous croyons devoir avoir ces sentimens pour nous, le blesse & l'incommode. Mais la raison & la foi doivent nous donner des sentimens tout contraires, & nous persuader fortement que la reserve que les autres auront pour nous, nous est beaucoup plus avantageuse que leur confiance. CHAP. VIII.

Quand il n'y auroit point d'autre raison, sinon qu'il nous est utile d'être privez de ces petites satisfactions qui contentent & nourrissent nôtre vanité, elle nous devroit suffire pour nous porter à embrasser avec joye ces occasions d'une mortification spirituelle,

CHAP. VIII. qui nous pourroit être d'autant plus avantageuse, qu'elle combat plus directement la principale de nos passions. Mais il y en a encore plusieurs autres aussi solides & aussi importantes que celle-là. Et en voici quelques-unes.

Celui qui s'ouvre à nous, nous consulte en quelque sorte, & nous ne lui sçaurions parler aprés cela, sans prendre part à sa conduite, puisqu'il est comme impossible d'éviter que ce que nous dirons n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert; & il ne se peut même que nous ne fassions par-là quelque impression sur son esprit, parcequ'il est disposé par cette ouverture même à nous écouter & à nous croire. Or ce n'est pas un petit danger que d'être obligé de parler dans ces circonstances, parcequ'il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour soi, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriser les gens dans leurs passions, parcequ'on est naturellement porté à ne les pas contrister, & l'on seconde ainsi le desir secret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite,

qui est ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puissent recevoir l'effusion du cœur & de l'esprit des autres sans participer à leur corruption. On entre insensiblement dans leurs passions, on se previent contre ceux contre qui ils sont prévenus : & comme la confiance qu'ils ont pour nous nous porte à croire qu'ils ne voudroient pour nous tromper, nous embrassons leurs opinions & leurs jugemens sans prendre garde qu'ils se trompent souvent les premiers. Et nous nous remplissons ainsi de toutes leurs fausses impressions.

On se charge souvent par-là de diverses choses qu'il faut tenir secrettes : ce qui n'est pas un fardeau peu consirable, puisqu'il oblige à une application trés-incommode pour ne se pas laisser surprendre, & qu'il met souvent au hazard de blesser la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choses viennent à être sçûës par diverses voyes, le soupçon en tombe naturellement sur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la con-

CHAP. VIII. fiance & l'ouverture des autres pour nous quelque ſorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de s'y confier, parcequ'on les choque ſi on ne les traite comme on en eſt traité, au-lieu que ceux qui agiſſent avec plus de reſerve, ne trouvent point mauvais qu'on en uſe de même à leur égard. Or cette obligation eſt ſouvent tres-incommode, puiſqu'on n'y ſçauroit manquer ſans fâcher les gens, ni s'en acquiter ſans ſe mettre en danger de leur nuire, ou de ſe nuire à ſoy-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin ſi nous conſiderons de plus combien le plaiſir que nous avons quand on ſe fie en nous, eſt peu réel & plein de vanité; combien il eſt injuſte d'exiger des autres une choſe qui doit être auſſi libre que la découverte de ſes ſecrets, & ſi nous nous faiſons juſtice à nous mêmes, en reconnoiſſant que puiſque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui l'éloigne; il ſera difficile que nous ne condamnions ces dépits interieurs que la reſerve nous cauſe,

& que nous n'ayons honte de nôtre foiblesse.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui l'exigent.

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque parceque nous sommes hommes, c'est-à-dire, tous vains & tous injustes. CHAP. IX.

Il y a trés peu de civilitez qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parce qu'il y en a trés-peu qui soient sinceres & desinteressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de vanité qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, c'est se plaire à être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, sont peut-être les premiers qui se mocquent de nous si-tôt qu'ils nous ont quitté.

La plus sincere, & la plus veritable nous est toûjours utile ; & même

CHAP. IX. dangereuse. Ce n'est tout au plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous estime. Et ainsi elle nous presente deux objets qui flatent nôtre amour propre, & qui sont capables de nous corrompre le cœur,

Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce & une espece de trafic qui a pour juge l'amour propre; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & autorise les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilitez nous corrompent même souvent le jugement, parce qu'elles nous portent souvent à préferer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualitez essentielles qui meritent nôtre estime.

Mais comme les civilitez qu'on nous rend nous servent peu, l'incivilité nous fait peu de mal : & ainsi c'est une foiblesse extrême que d'en être choqué. Ce n'est souvent qu'un défaut d'appliquation, qui vient de ce que l'esprit est occupé à d'autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins

exacts en civilitez, sont souvent ceux qui ont plus de desirs effectifs de nous rendre des services réels & importans. CHAP. IX.

Quand même elle viendroit d'indifference & même de peu d'affection quel bien nous ôte-t-elle ? Quel mal est-ce qu'elle nous apporte ; Et comment pouvons-nous esperer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les loix inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes, de petites deferences qu'ils ne nous doivent que par des établissemens humains ?

Ce n'est pas que Dieu n'autorise ces établissemens, & qu'ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la loi de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere Partie de ce Traité. Mais c'est une sorte de dette qu'il ne nous est jamais permis d'exiger. Car ce n'est pas à nôtre merite qu'on la doit, & c'est à nôtre foiblesse. Et comme nous ne devons pas être foibles, & que c'est par nôtre faute que nous le sommes, nostre premier devoir consiste à

CHAP. IX. nous corriger de cette foibleſſe : & nous n'avons jamais droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas aſſez d'égard, & moins encore de ſouhaiter ce qui ne ſert qu'à l'entretenir.

CHAPITRE X.

Qu'il faut ſouffrir les humeurs incommodes.

CHAP. X. CE n'eſt pas aſſez pour conſerver la paix, & avec ſoi même, & avec les autres, de ne choquer perſonne, & de n'exiger de perſonne, ni amitié, ni eſtime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité ; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes ſortes d'humeurs & de caprices. Car comme il eſt impoſſible de rendre tous ceux avec qui on vit, juſtes moderez & ſans défauts, il faudroit deſeſperer de pouvoir conſerver la tranquilité de ſon ame ſi on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs fâcheuſes, des gens qui ſe

mettront en colere sans sujet, qui prendront les choses de travers, qui raisonneront mal, qui auront un ascendant plein de fierté, ou une complaisance basse & desagreable. Les uns seront trop passionnez, les autres trop froids. Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux & malins, d'autres insolens, pleins d'eux-mêmes & sans égards pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisant jamais reflexion sur la maniere dont ils agissent envers les antres, ne laisseront pas d'en exiger des déferences excessives.

Quelle esperance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent; nous renversent, & font sortir nôtre ame de son assiette?

Il faut donc les souffrir avec patience & sans ce troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empêcher que l'impatience ne nous fasse échapper à tous momens, & ne nous précipite dans tous les inconveniens que nous avons representez. Mais cette patience n'est

CHAP. X
pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile d'une part, & si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, au même-temps que l'on s'étudie à tant d'autres choses inutiles & de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquerir, est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considerer.

1. Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sotise d'en être surpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlez de bonnes & de mauvaises qualitez. Il les faut prendre sur ce pied-là : & quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur societé, doit se resoudre à souffrir en patience les incommoditez qui y sont jointes.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable, parce qu'un autre l'est, de se nuire à soi-même parce qu'un autre se nuit, & de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts &

de nos propres miseres, sans nous charger encore des défauts & des miseres de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui.

3. Que quelque grands que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'à ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, & non de colere, & nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette difference que cous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au lieu qu'il n'y a que nôtre volonté qui puisse donner entrée dans nos ames aux maladies de l'esprit.

4. Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes. Car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables ; & s'il y en

a que nous n'ayons pas effectivement, nous en avons peut-être de plus grands. Ainsi n'ayant aucun sujet de nous préferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que si nous souffrons d'eux, nous les faisons souffrir à nôtre tour.

5. Les défauts des autres, si nous les pouvions regarder d'une vûë tranquille & charitable, nous seroient des instructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour propre nous cache toûjours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les passions font d'ordinaire un éfet tout contraire à celui que l'on prétend. On se met en colere pour se faire croire, & l'on en est d'autant moins crû qu'on fait paroître plus de colere. On se pique de ce qu'on n'est pas aussi estimé que l'on croit le meriter, & on l'est d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offense de n'être pas aimé, & en le voulant être par force, l'on attire encore plus l'aversion des gens.

Nous y pourrions voir aussi avec

étonnement, à quel point ces mêmes passions aveuglent ceux qui en sont possedez: car ces effets qui sont si sensibles aux autres, leur sont d'ordinaire inconnus. Et il arrive souvent que se rendant odieux, incommodes & ridicules à tout le monde, ils sont les seuls qui ne s'en apperçoivent pas. CHAP. X.

Et tout cela nous pourroit faire ressouvenir ou des fautes où nous sommes autrefois tombez par des passions semblables, ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses & dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles: & par-là toute nôtre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrons beaucoup plus disposez à supporter ceux des autres.

Enfin, il faut considerer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colere pour les fautes & les bizarreries des autres, que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais temps, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud; parce que nôtre colere est aussi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les saisons. Il y a même cela de

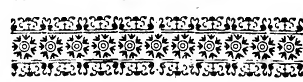
CHAP. X. plus déraisonnable en ce point, qu'en se mettant en colere contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes; au lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs passions plus vives & plus agissantes.

CHAPITRE XI.

CONCLUSION.

CHAP. XI. CE que nous avons vû jusqu'ici, suffit pour dóner une legere idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes, & ils sont tous compris dans ce verset du Pseaume : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum.* CEUX *qui aiment vôtre loi joüissent d'une paix abondante , & ils ne sont point scandalisez.* Car si nous n'aimions que la loi de Dieu , nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres ; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscretes , & jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colere , d'aigreur , de trouble

& de scandale , puisque ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachez à cette loi, qu'elle nous oblige de les souffrir avec patience , & que c'est en particulier ce précepte de la tolerance chrétienne que l'Apôtre appelle la loi de JESUS-CHRIST. *Portez* , dit-il , *les fardeaux les uns des autres , & vous observerez la loi de Jesus-Christ.* Nous devons donc reconnoître que toutes nos impatiences , & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas assez cette loi de la charité , que nous avons d'autres inclinations que celles d'obéir à Dieu , & que nous cherchons nôtre gloire , nôtre plaisir , nôtre satisfaction dans les creatures. Ainsi le principal moyen pour établir l'ame dans une paix solide & inébranlable , c'est de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choses , qui ne desire que de lui plaire , & qui met tout son bonheur à obéir à ses loix.



CINQUIE'ME TRAITE'

DES JUGEMENS temeraires.

Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.

CHAPITRE I.

En quoi consiste l'injustice des jugemens temeraires. Ce qui en augmente ou diminue le peché.

CHAP. I. LEs jugemens temeraires étant toûjours accompagnez d'ignorance, & de défaut de lumiere, enferment une injustice & une usurpation présomptueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, selon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile : *Que le Pere a donné*

tout jugement à son Fils, parce qu'il est la vérité même. De sorte que les hommes ne peuvent se mêler de juger qu'autant que ce Fils leur en donne le droit en les éclairant par la verité : entreprendre de juger sans la connoître, c'est renverser l'ordre de Dieu ; c'est usurper injustement la fonction de Jesus-Christ, & l'exercer d'une maniere essentiellement contraire à la loi éternelle ; puisque Jesus-Christ même n'est le juge des hommes, que parce qu'il est la verité entant que Dieu, & qu'il a été rempli entant qu'homme, de grace & de verité.

Ainsi le jugement temeraire est du nombre des actions qui sont essentiellement mauvaises, & qu'aucunes circonstances ne sçauroient rendre excusables, parce qu'il est directement opposé à la justice éternelle. Ce peché peut neanmoins recevoir differens degrez, & être tantôt plus grand & tantôt moindre, selon la qualité de son objet, selon les causes dont il naît, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminuë, parce que plus les choses

CHAP. I. ſont importantes, plus on eſt obligé d'être retenu & reſervé dans les jugemens que l'on en fait ; & ainſi on eſt plus capable d'en juger temerairement.

Les cauſes dont il naît le rendent plus où moins grand, parce que l'ignorance qui en eſt inſéparable, eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon les cauſes qui la produiſent, qui peuvent être fort differentes.

On y tombe quelquefois par une ſimple précipitation qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache préſomptueuſe à nos ſentimens, qui empêche de les examiner avec le ſoin qui ſeroit neceſſaire pour diſcerner la verité de l'erreur. Mais la plus ordinaire ſource de cette ignorance, toûjours jointe aux jugemens temeraires, c'eſt la malignité & l'averſion particuliere qu'on ſe trouve avoir pour ceux dont on juge de la ſorte.

Car c'eſt cette diſpoſition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un œil ſimple n'y découvriroit jamais.

C'eſt elle qui applique nôtre eſprit

à toutes les choses qui le peuvent porter à en faire un jugement desavantageux, & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'est elle qui nous fait sentir vivement les moindres conjectures, & qui grossit à nos yeux les apparences les plus legeres. C'est elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & penetrer le fond de leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parceque nous serions bien-aises qu'ils le fussent, & que tout ce qui tend à nous en persuader, nous plaît & nous entre aisément dans l'esprit. Or qui doute qu'une source si corrompuë n'empoisonne tout ce qui en sort, & ne rende & notre ignorance & les jugemens qui en naissent beaucoup plus mauvais & plus desagreables à Dieu, que s'ils avoient un autre principe ? CHAP. I.

Mais ce qui met encore une plus grande inegalité entre les jugemens, c'est qu'il y en a dont les suites sont terribles. Car les divisions & les haines qui troublent la societé humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles

CHAP. I. indiſcretes qui nous échapent : & ces paroles indiſcretes viennent des jugemens temeraires qu'on a formez interieurement dans ſon eſprit. On commence par juger temerairement du prochain, ce qui eſt deja un trés-grand mal : enſuite par une effuſion naturelle à l'homme, on en parle temerairement, & ces paroles ſe communiquant des uns aux autres, corrompent ſouvent par un malheureux progrés une infinité d'eſprits. De ſorte qu'un ſeul jugement temeraire ſera peut-être la premiere cauſe de la damnation de pluſieurs perſonnes.

Il faut remarquer de plus que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux ſimples jugemens. Nous paſſons des penſées de l'eſprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'averſion & du mepris pour ceux que nous avons legerement condamnez, & nous inſpirons ces mêmes ſentimens aux autres. Ainſi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui eſt la vie de nos ames.

Ce n'eſt pas encore tout. Nous ne nuiſons pas ſeulement par-là à ceux qui entrent dans nos ſentimens, &

qui les approuvent : mais nous faiſons souvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas quand il y sont intereſſez. Car lorſqu'ils viennent à connoître ces jugemens, nôtre injuſtice les irrite & leur donne une averſion violente contre ceux qui les approuvent. CHAP. I.

CHAPITRE II.

Jugemens temeraires, ſources des préventions. Mauvais effets de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exemt.

LEs jugemens temeraires ſont les ſources de ce qu'on appelle préventions ; ou plûtôt les préventions ne ſont que des jugemens temeraires que l'on fait de l'eſprit, de la diſpoſition, ou des intentions des autres, dont on ſe laiſſe fortement préoccuper : car au lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulût entrependre de faire le portrait d'un viſage ſur la deſcription qu'on lui en feroit en paſſant, nous nous formons ſouvent en CHAP. II.

CHAP. XI. nous mêmes le portrait des gens ſur des diſcours inconſiderez qu'on aura faits devant nous , ou ſur quelque action paſſagere. Et aprés avoir conçû ces impreſſions , nous y ajoûtons enſuite toutes les autres actions : & cette idée nous ſert de clef pour expliquer tout le reſte de leur conduite, & de regle pour nous conduire à leur égard. Ainſi comme nous en avons mal jugé, nous nous conduiſons auſſi mal en leur endroit ; & nous les traitons d'une maniere qu'il leur fait connoître noſtre prévention , & qui leur donne à leur tour de l'éloignement de nous.

Ces préventions cauſent par-tout de grands deſordres ; mais il n'y a point de lieux où elles ſoient ſi ſenſibles que dans les monaſteres. Car comme les perſonnes qui s'y ſont retirées, ſont ſéparées de la plûpart des objets du monde , elles s'appliquent auſſi plus que les autres à ce petit nombre d'objets qui leurs ſont préſens; & elles ſentent d'une maniere bien plus vive les jugemens deſavantageux que ceux de leur ſocieté font d'elles , parce-qu'elles ſont moins diſtraites & moins

partagées, & que ce qu'elles ont d'amour propre se réünit tout entier contre cet objet qui les choque. C'est ce qui fait souvent que les discours qui occuperoient peu de gens du monde, remplissent entierement l'esprit des personnes retirées, & les affligent sensiblement. Une Religieuse qui croit que sa Superieure est prévenuë contre elle, en est quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le sont lorsqu'ils croyent que le Roy est prévenu contr'eux. CHAP. II.

C'est une des plus grandes peines & des plus grandes tentations de toutes les societez, & contre laquelle ceux qui s'y engagent, devroient le plus se fortifier par des reflexions & des prieres continuelles. Car s'ils sont si sensibles quand ils s'imaginent qu'on est prévenu contre eux, & si cela leur renverse l'esprit & les jette dans l'abattement, il y a souvent beaucoup de peril pour eux dans ces asyles mêmes, & dans ces villes de refuge, où ils se retirent pour éviter les perils du monde, parce qu'il est difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il est si ordinaire aux personnes mêmes

CHAP. II. vertueuses de se prevenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le seront jamais contre nous. De sorte qu'il vaut beaucoup mieux faire son compte sur cela, & se préparer à souffrir leurs préventions.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui sont trop ébranlez par l'imagination qu'on est prévenu contr'eux, il y en a encore plus dans ceux qui se préviennent effectivement, puisqu'ils sont chargez de leur propre faute, & de celle des autres, & qu'ils donnent par-là occasion à de grands desordres, sur-tout dans les maisons Religieuses. Car souvent les froideurs y degenerent en aversions, les aversions en cabales, & les cabales en divisions, qui aboutissent à un renversement entier de toutes choses.

Peut-on assez apprehender un peché qui fait de si étranges ravages; & y a-t-il personne qui n'ait sujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne lui impute une suite malheureuse de crimes qui ne seront que l'effet des jugemens temeraires qu'il aura faits? Cependant la verité est qu'il y a peu

à peu de fautes qu'on apprehende moins que celles-là. Chacun agit comme s'il étoit infaillible & incapable de se prévenir & de se tromper. Et au même temps qu'on reconnoît combien ce défaut est commun, & qu'on en accuse fort souvent les autres, on s'imagine presque toûjours en être exemt. La raison en est, qu'il est presque toûjours aussi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur est visible, quand on y tombe à leur égard; parce que l'amour propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainsi comme les discours generaux que l'on fait incommodent peu la cupidité, parce qu'elle ne s'y croit pas interessée, ils servent aussi fort peu, parce que nous les appliquons toûjours plûtôt aux autres qu'à nous.

CHAPITRE III.

Comment on se chache à soi même ses jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous est pas necessaire.

CHAP. III.

LA maniere dont on se cache à soi-même la temerité de ses jugemens, est trés-fine & trés-difficile à éviter. Car c'est par le mauvais usage qu'on fait d'une maxime veritable en soi, quand on la regarde en general, mais dont on abuse en particulier d'une maniere imperceptible. Cette maxime est, qu'il est bien défendu de juger, mais qu'il n'est pas défendu de voir, c'est-à dire, de se rendre à l'évidence. Ainsi en prenant nos jugemens pour des vûës & des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la temerité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations sont des veritez évidentes ; & par-là nous étouffons tous les reproches que nôtre conscience nous pourroit faire.

Mais si l'amour propre ne nous rendoit point aveugles, il seroit bien facile de nous faire entrer dans une juste défiance de cette évidence prétenduë : car il ne seroit besoin pour cela que de nous obliger à faire reflexion sur ceux que nous croyons coupables de temerité dans les jugemens qu'ils font de nous, & de nous y faire remarquer toutes les mêmes dispositions sur lesquelles nous prétendons nous justifier. Ils prennent aussi bien que nous leurs jugemens les plus temeraires pour des vûës d'une verité évidente. Qui nous assurera donc que nous n'en fassions pas de même, & que nous soyons les seuls exemts de cette illusion commune?

La juste crainte que nous devons avoir de nous tromper aussi bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les avis que nous donnerions à ceux qui se laissent aller à des jugemens temeraires, sous prétexte qu'il est permis de voir, quoi qu'il ne soit pas permis de juger. Nous leur dirions sans doute que puisqu'il y a une infinité de gens qui se trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent

CHAP. III. pas, & qu'ils ne font que voir ce qui est. La prudence chrêtienne veut qu'on évite ces mêmes vûës lorsqu'elles ne sont pas necessaires, parce qu'elle défend de s'exposer temerairement au danger. Celui qui croit voir, peut se tromper en prenant pour vûë ce qui n'est en effet qu'un jugement temeraire. Mais celui qui ne voit point & qui ne s'applique point à voir, ne se trompe point, parce qu'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne sommes pas obligez de voir.

On dira sans doute qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas; que c'est un effet necessaire des objets qui frappent nôtre esprit, & qui y font quelquefois une impression si vive, qu'il est impossible qu'il y reste. Mais cela n'est pas generalement veritable, ou plûtôt il est rare qu'il le soit, parce qu'il n'y a que peu d'objets dont l'esprit soit si vivement frappé, qu'il soit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au contraire le plus souvent qu'il s'applique à considerer les choses; & c'est cette application volontaire aux défauts des

autres, que la prudence chrêtienne doit retrancher dans les perſonnes qui ne ſont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger. CHAP. III.

Or quiconque ſera fidelle à ne laiſſer pas aller ſon eſprit à ces reflexions inutiles ſur les actions d'autrui, ſera rarement en état de ne ſe pouvoir défendre d'en juger. Car il y a des raiſons generales qui nous portent à douter des choſes que nous n'avons pas examinées avec ſoin. Et comme c'eſt une réponſe fort raiſonnable que de dire à ceux qui nous en demanderoient nôtre avis, que nous n'y avons pas aſſez penſé; il n'eſt pas moins raiſonnable de nous le dire à nous-mêmes, & de ſuſpendre nôtre jugement par cette conſideration generale, qu'il ne faut juger qu'aprés avoir peſé toutes choſes, & que nous ne l'avons pas fait.

On peut donc déja convaincre d'un grand défaut, ceux qui ſe défendent par cette prétenduë maxime, qu'il eſt permis de voir, quoi qu'il ne ſoit pas permis de juger, en leur montrant qu'ils ſont temeraires de s'être appliquez à conſiderer ce qu'ils prétendent

Chap. III.

voir dans les autres, & que la charité qu'ils se devoient à eux-mêmes les obligeoit d'en détourner la vûë, afin de pouvoir suspendre leur jugement.

Mais il y a encore un autre devoir plus certain & plus capable, qui retranche une grande partie des maux que causent les jugemens temeraires. C'est que quelque évidence que nous croiyons avoir des défauts du prochain, la prudence chrêtienne nous défend de le faire connoître aux autres, lorsque nous n'y sommes point engagez par nôtre charge, qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen quand nous en aurions jugé temerairement, nous n'aurions à rendre compte que de nôtre temerité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres.

Cette pratique ne va pas seulement à regler les paroles & à retrancher les suites des jugemens temeraires; elle sert encore infiniment à regler l'esprit, & à corriger la temerité de ses jugemens dans la source même. Car on ne permet gueres à son esprit de juger les défauts des autres que

pour en parler ; & si l'on n'en parloit point , on cesseroit insensiblement de s'appliquer à en juger. Outre qu'en en parlant on s'y interesse , on s'engage à soûtenir ce qu'on en a dit , & l'on se rend par là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détromper. CHAP. III.

CHAPITRE IV.

Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger sa malignité , sa précipitation & l'attache à nos sens.

MAIS comme il y a des rencontres où il n'est pas possible de ne se pas appliquer aux défauts qui sont comme exposez aux yeux ; qu'il est difficile en d'autres de s'exemter d'en parler ; & qu'il y a même des personnes qui sont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge ; il faut encore trouver d'autres remedes contre le danger des jugemens temeraires. CHAP. IV.

Les plus utiles sans doute , seroient de remedier aux sources qui les pro-

duisent, dont les principales sont, comme nous avons dit, la malignité, la précipitation, & l'attache à nôtre sens.

On remedie à la malignité en se remplissant le cœur de charité, & en l'y attirant du Ciel par les voyes que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie en faisant souvent reflexion sur les vertus & les bonnes qualitez des autres; en détournant sa vûë de leurs défauts; en s'appliquant beaucoup à soi-même & à ses propres miseres.

On remedie à la précipitation, en s'accoûtumant à aller moins vîte dans ses jugemens, & à prendre plus du temps pour considerer les choses; en pensant que ce qui est vrai aujourd'hui le sera tout autant demain, & qu'ainsi il ne nuira de rien de prendre plus de temps pour l'examiner: en moderant & arrêtant l'impetuosité de son esprit & la legereté de sa langue dans les choses mêmes évidentes, pour l'accoûtumer à ne se pas précipiter dans les choses douteuses & obscures.

On remedie à l'attache à son sens par les reflexions continuelles qu'on

doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, & par l'experience de ses égaremens & de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir registre des surprises où l'on se seroit engagé en suivant trop legerement ses impressions. Je dis qu'il en faudroit tenir registre, & le repasser souvent par sa memoire, comme un objet humiliant. Mais nôtre amour propre fait tout le contraire. Il efface de nôtre esprit tous les jugemens temeraires où nôtre présomption nous engage, & il nous conserve une vive idée de ceux qui, quoi que peut-être temeraires en eux-mêmes, se sont trouvez veritablement par hazard. Nous sommes ravis de dire: Cette personne ne m'a point trompé; je l'ai toûjours connuë telle qu'elle étoit; jamais je n'en ai pû avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons jamais à nous-mêmes: Je me suis bien trompé en telle & telle occasion. J'ai soupçonné telle & telle personne de certains défauts sur des apparences que j'ai reconnuës depuis trés-fausses.

CHAP. IV. J'ai suivi legerement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ai reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement sans en rechercher d'autres preuves.

CHAPITRE V.

Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.

CHAP. V. C'EST par ces moyens & par d'autres semblables, que le desir de se corriger fait inventer à ceux en qui il est vif & sincere, que l'on peut remedier aux causes des jugemens temeraires : mais il faut aussi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque chose de clair dans ce qui nous engage dans l'erreur : mais que nôtre temerité consiste en ce que nôtre jugement va plus loin que nôtre vûë, & que nous ne prenons pas garde que nous y en-

fermons des choses que nous ne voyons pas, c'est-à-dire, qui ne sont pas évidentes. CHAP. V.

On condamne, par exemple, certaines actions, parce qu'il est clair qu'elles sont ordinairement mauvaises, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent être accompagnées de quelques circonstances extraordinaires qui les justifient.

Or pour juger équitablement, il ne suffit pas de connoître la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute son étenduë. Ainsi quand il s'agit de condamner quelque action ou quelque autre chose, il faut se demander à soi-même si cette action ou cette chose ne peut être bonne en aucune rencontre, & examiner ensuite, non pas si les circonstances qui la pourroient rendre bonne s'y trouvent effectivement; mais si l'on est bien assuré qu'elles ne s'y trouvent pas.

Car il faut toûjours avoir dans l'esprit qu'il suffit pour ne pas juger, de n'être pas assuré de la faute: mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

CHAP. V. Si l'on avoit soin de se faire souvent ces sortes de questions, on retrancheroit une grande partie des jugemens temeraires, qui ne se cachent à nous, que parce que nous ne voulons pas y faire reflexion.

De plus, comme l'on fonde souvent ses jugemens sur les propositions generales, qui ne sont vrayes qu'avec de certaines limitations, souvent aussi on devine temerairement les intentions cachées, en supposant qu'une action exterieure dont on est choqué, a été faite par un certain dessein, & l'on ne prend pas garde qu'une même action exterieure peut naître d'un grand nombre d'intentions differentes, & que nous sommes même incapables de comprendre la diversité infinie des ressorts & des vûës qui l'ont pû produire.

C'est pourquoi, il n'y a point de jugemens plus visiblement temeraires, que ceux par lesquels nous prétendons penetrer ainsi les motifs & les intentions des autres, principalement lorsque nous leur en attribuons qu'ils desavoüent : & l'on peut dire même qu'il y a quelque chose de plus injurieux à Dieu dans ces sortes

de jugemens que dans les autres, parce qu'il s'est particulierement reservé la connoissance du secret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée ni aux Demons ni aux Anges mêmes, selon les Peres. CHAP. V.

Il arrive encore souvent que ne se trompant pas absolument en condamnant certaines choses, parce qu'elles sont en effet mauvaises, on porte neanmoins son jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le sont, & c'est une temerité visible. Car il n'y a que Dieu qui sçache la mesure de nos fautes, y ayant mille choses inconnuës aux hommes qui les diminuent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché, n'en est pas un si grand qu'on le croit, parce que le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les tenebres d'une tentation violente, le rendront beaucoup moindre devant Dieu ; & souvent au contraire des fautes que l'on regarde comme trés-legeres, sont trés-considerables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naissent.

C'est encore une espece de jugement

CHAP. V. temeraire, lorſque l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & ſubſiſtantes, quoi que l'on ne ſoit pas aſſuré ſi elles ſubſiſtent à l'égard de Dieu, & ſi elles ne ſont point ou détruites par la pénitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'eſt encore paſſer les bornes de la lumiere humaine, & juger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces perſonnes, en cas que l'on ſoit obligé d'en parler, c'eſt qu'elles ont commis telle ou telle faute: mais qu'on ne voit pas ſi elles ne la reparent point par la penitence, par la charité & par les autres voyes que Dieu nous a données pour les effacer. Ainſi les jugemens que nous faiſons, ou que cette perſonne eſt trés-coupable, ou qu'elle eſt moins agreable à Dieu qu'une autre, ſont temeraires & injuſtes.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne ſe contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement abſolu des perſonnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & mépriſables, & les autres comme dignes d'eſti-

me. On dit des unes qu'elles ne sont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de fort grands sujets. Or souvent il n'y a rien de plus temeraire que ces sortes de jugemens. Car il y a des personnes qui font peu paroître ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroît plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus visibles & plus importuns aux autres, qui ne laissent pas d'avoir un fond de lumiere & d'équité, & une attache à leurs devoirs essentiels qui les soûtient dans les occasions importantes : & d'autres au contraire qui faisant peu de fautes exterieures, ont un certain défaut de raison & de lumiere, ou certains interêts secrets qu'elles ne connoissent pas elles-mêmes, qui produisent de grands renversemens dans les grandes occasions. Il n'y a que Dieu qui puisse discerner ces differentes dispositions : mais plus les hommes sont obligez de reconnoître leur ignorance & leurs tenebres en ce point, plus ils devroient être retenus dans la comparaison qu'ils font des personnes, & dans les jugemens qu'ils

en portent sur leurs actions particulieres.

CHAPITRE VI.

Combien il est difficile d'éviter les jugemens temeraires quand on les fonde sur des rapports.

CHAP. VI.

S'IL est difficile d'éviter la temerité des jugemens, lorsqu'on est soi-même témoin des choses dont on juge, & que l'on se fonde sur sa propre lumiere; il l'est encore beaucoup plus quand on se fonde sur le rapport & sur la lumiere des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on se laisse encore aller avec plus de liberté à juger, comme si le peché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres. Cependant il n'en est pas ainsi. Les rapports qu'on nous fait du prochain ne tiennent lieu que de signes sur lesquels nous devons juger. Il y en a de certains & d'incertains. Et comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'est aussi ju-

ger temerairement que de juger sur ceux qui ne le sont pas. CHAP. VI.

Or non seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dés qu'on approfondit les choses, on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altere presque toûjours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sçauroit soupçonner de mensonge & d'imposture, ne laissent pas de nous tromper, parce qu'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions & leurs jugemens, comme des faits; & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils rapportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela qu'un même corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain sur ce que les hommes rapportent : & comme on est temeraire quand on juge sur des signes incertains, & que la plûpart des rapports sont de ce genre, il s'en-

ſuit que la plûpart des jugemens fondez ſur ces rapports ſont temeraires.

CHAPITRE VII.

Reſolution d'une difficulté qui ſemble obliger les hommes à ne juger jamais ſur des rapports.

CHAP. VII. IL ſemble qu'on doive conclure de là qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par ſoi-même quand on ne peut pas s'abſtenir de juger. Cependant il eſt clair que le commerce de la vie & la ſocieté établie entre tous les hommes ne le permettent pas. Il faut neceſſairement fonder une infinité de choſes ſur le rapport des hommes, & même les plus importantes, juſqu'à décider ſouvent par là de leur vie & de leur mort. On condamne un homme à la mort ſur la dépoſition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Egliſe & de l'Etat, & l'on exclut les autres ſur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne ſont que des

rapports, entre lesquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indispensable de ne juger que sur des signes certains, avec la necessité où l'on est de s'arrêter souvent aux rapports que les hommes font les uns des autres ? CHAP. VII.

Cette difficulté se résout en distinguant la lumiere suffisante pour agir, de celle qui est necessaire pour porter un jugement absolu de la verité des choses. Il suffit pour fonder sa conduite sur un rapport, de n'avoir pas de moyen pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'être obligé neanmoins d'agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge. On me présente un homme dont des gens de bien me rendent de bons témoignages. Je sçais que ces témoignages sont incertains, & je les prends même pour tels : mais parce que je n'ai point de voye pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit suffire pour me déterminer à agir, supposé qu'il soit necessaire que je le fasse. Et ce jugement sur lequel ces sortes d'actions sont fondées n'est point incertain, parce

qu'il n'enferme autre chose sinon que l'on a pris les plus grandes assurances qu'on a pû du merite de ceux qu'on choisit.

Ainsi un Juge qui condamne un accusé, ne fait point de jugement temeraire, quand même il condamneroit un innocent, parce qu'il ne juge pas absolument qu'il soit coupable, mais seulement qu'il est convaincu de l'être selon les formes de la justice.

Ainsi une Abbesse qui exclut une fille d'un monastere sur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commise, ne fait point de jugement temeraire, parce qu'elle ne juge pas absolument que cette fille merite l'exclusion, mais seulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainsi jugé, la volonté de Dieu n'est pas qu'elle demeure dans ce monastere.

On peut juger de même, qu'il n'est pas de la prudence de se servir de telles & telles personnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, sans juger pour cela que le rapport soit veritable. Il suffit que nous ne sçachions pas qu'il soit faux,

pour nous donner droit d'uſer de cette précaution.

Car il faut mettre une trés-grande difference entre les jugemens abſolus, par leſquels on condamne une perſonne, & les précautions raiſonnables dont on peut uſer à ſon égard ſans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation abſoluë; mais les ſignes & les preuves apparentes ſont des motifs ſuffiſans pour prendre de juſtes précautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme eſt un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, ſont des gens croyables. Je n'ai pas droit pour cela de le condamner, ni de le traiter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'eſt pas défendu de craindre de m'engager avec lui, & d'y regarder de plus prés que je ne ferois en traitant avec un autre.

A la verité il eſt injuſte de former un jugement abſolu qu'un homme eſt coupable, ſur un ſigne qui n'eſt pas certain; mais il eſt impoſſible auſſi de le juger certainement innocent, lorſqu'il y a contre lui des conjectures aſſez fortes & que rien ne détruit

CHAP. VII.

Or les rapports des perſonnes que l'on croit ſinceres, tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc neceſſairement l'eſprit dans le doute : & quand on y eſt, il n'eſt pas défendu d'agir conformément à cet état, quoi qu'il ne ſoit pas permis de juger abſolument en cet état.

Voilà le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on eſt forcé d'agir, quoi qu'on n'ait point de lumiere certaine dans l'eſprit ; mais hors de cette neceſſité, il faut ordinairement peu déferer aux rapports qu'on nous fait, parce qu'il y en a peu d'exactement veritables, comme l'experience nous le confirmeroit inceſſamment, ſi nous avions ſoin de le remarquer. On doit même ſouhaiter de ne ſe trouver jamais obligé d'agir ſur ces ſortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toûjours ſon eſprit dans la diſpoſition de recevoir avec joye une impreſſion contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque choſe qui les détruiſe.

Mais quoi que la défiance qu'on peut concevoir ſur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne ſoit pas abſolument défenduë, comme je l'ai dit, & qu'elle ſoit inévitable & involontaire, il n'eſt pas toûjours permis de la communiquer aux autres, parce qu'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance jusqu'à la condamnation, & qu'il y en a encore moins qui ſe puiſſent empêcher d'en faire part à d'autres à leur tour. Outre qu'on ne repare pas aiſément ces impreſſions deſavantageuſes, comme on y eſt obligé quand on vient à être éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainſi décriez ; & que l'eſprit de ceux qui ont été frappez de ces ſoupçons, y conſerve toûjours de la pente, & eſt porté à prendre en mauvaiſe part des actions indifferentes d'elles-mêmes, & à les rapporter à la prévention qu'on lui a donnée. Ainſi il faut de grandes raiſons pour être en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne ſont pas tout-à-fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des ſoup-

CHAP. VII. çons. Il faut que celui à qui on les découvre, ait un interêt notable d'en être averti. Il faut que l'on soit assuré de sa discretion, & que de plus on ait soin de parler de telle maniere & avec tant de moderation, qu'on ne le porte pas à former un jugement fixe & arrêté:

Voilà une partie de ce qu'on peut dire sur ces sortes de jugemens temeraires, dont les personnes de pieté font scrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y sont tombez. Mais il y en a d'autres ausquels on ne fait presque point de reflexion, qui ne laissent pas d'être aussi dangereux, & qui ne corrompent gueres moins l'esprit de ceux à qui on les communique.



CHAPITRE VIII.

Qu'il n'est pas permis de juger temerairement des morts, ni de nous-mêmes. Qu'il n'est pas permis non plus de juger temerairement en bien. Mauvaises suites de ces jugemens temeraires en bien.

PREMIEREMEMT on s'imagine que les jugemens temeraires ne se doivent éviter qu'à l'égard des vivans, & qu'aprés que les gens sont morts, ils sont comme en proye aux jugemens des hommes, parce que ces jugemens ne sont plus capables de leur nuire. Mais cette pensée est trés-fausse, aussi-bien que les raisons dont on se sert pour la colorer. Le jugement temeraire est mauvais essentiellement, parce qu'il est contraire à la verité de Dieu : & cette raison a lieu aussi-bien à l'égard des morts que des vivans. Il n'est pas vrai de plus que nous soyons entierement separez d'eux. Si le commerce que nous avons ici entre nous est cessé à leur égard, la liaison CHAP. VIII.

CHAP. VIII.

que nous avons avec eux ne laisse pas de subsister. Ils sont toûjours nos freres & membres du même corps quand ils sont à Dieu, comme nous le devons présumer : & tant s'en faut que nous ayons plus de droit de les condamner, parce qu'ils sont morts, que nous en avons au contraire beaucoup moins, puisque le temps de l'autre vie est proprement celui où Dieu exerce son jugement, & où celui des hommes n'a point de lieu.

2. Non seulement il nous est défendu de juger des autres, soit qu'ils soient morts ou vivans ; parce qu'ils ont leur juge, qui est Dieu : mais il nous est même défendu de juger de nous-mêmes dans les choses où nous ne nous connoissons pas. Il s'en passe une infinité de cette sorte dans nôtre cœur qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parce que nous ne ferions que nous embarrasser inutilement si nous les voulions discerner, & qu'il ne nous est jamais permis de passer dans nos jugemens les bornes de nôtre lumiere. Il y a seulement cette difference entre la disposition où nous devons être à nôtre égard sur ce

point, & celle où nous devons être pour les autres, que nous devons desirer de nous connoître dans tous nos défauts ; & que nous devons au contraire être bien-aises de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condamner. Il faut que ce soit les tenebres involontaires où nous sommes plongez, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes ; & il faut au contraire que ce soit l'évidence qui nous force de juger des autres. Mais soit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous sommes obligez par une même loi, de ne point juger de ce que nous ne connoissons pas avec assurance, & de rendre ce respect à la verité de Dieu, de lui reserver le jugement des choses obscures.

3. On croit ordinairement que les jugemens temeraires ne sont blâmables que lorsque l'on juge en mal, & que l'on condamne le prochain : & on ne fait aucun scrupule de juger temerairement en bien, parce qu'il n'y a point en cela de malignité. Mais si c'est une moindre faute, c'en est une neanmoins, parce que c'est toûjours

CHAP. VIII. une action contraire à la verité & à la raiſon.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui eſt de ne juger point : entre blâmer & loüer, qui eſt de ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut de la connoiſſance pour juger en mal, il en faut auſſi pour juger en bien & pour loüer, & ainſi ce qui convient à ceux qui n'en ont point, c'eſt de ſuſpendre ſon jugement.

Car outre le reſpect que nous devons à la loi éternelle,qui nous oblige de regler nos paroles ſelon nôtre lumiere,& de n'aller jamais au delà,nous ſommes encore obligez à cette reſerve par l'interêt du prochain.Puiſque ſouvent on ne lui nuit pas moins par les loüanges temeraires,que par des condamnations mal fondées.Parce que ces loüanges inconſiderées portent à imiter ceux dont on fait tant d'état ; & qu'on croit ne pouvoir manquer en ſuivant leur exemple ou leurs maximes : & c'eſt proprement autoriſer leurs défauts,& les rendre contagieux.

Il ne faut donc pas croire que ce ſoit une petite faute que de loüer un Eccleſiaſtique qui ne reſide pas,qui amaſ-

ſe du bien, ou qui vit dans les divertiſſemens du monde, principalement ſi on le louë en general, & que ces loüanges ne ſoient pas bornées à quelques actions, ou à quelques qualitez particulieres qui les meritent. CHAP. VIII.

C'en eſt auſſi une fort grande que de loüer la pieté d'une femme qui ne garde pas dans ſes habits les regles d'une exacte modeſtie, qui paſſe ſon temps au jeu & dans les autres divertiſſemens, & qui veille peu ſur ſa famille. Car c'eſt tromper tout à la fois & celles qu'on louë de la ſorte, parce qu'on leur fait croire par là qu'il n'y a rien à redire à leur conduite, & que ces loüanges contribuent à leur acquerir une vaine reputation dont elles ſe repaiſſent; & celles devant qui on les louë, parce qu'on les porte à croire que l'état de ces femmes eſt bon, & qu'elles ne ſont pas obligées de ſe corriger des défauts qui leur ſont communs avec elles, puiſqu'ils n'empêchent pas qu'elles n'ayent l'eſtime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes loüent, ou que ſi on le croit,

CHAP. VIII. on en est peu touché. Ainsi pour éviter le dommage que l'on peut causer aux autres en loüant ce que Dieu blâme, il faut tâcher à se rendre exact à ne loüer que ce qu'il approuve.

CHAPITRE IX.

Jugemens temeraires en matieres de maximes & de regles de conduite; plus inconnus & plus dangereux que les autres.

CHAP. IX. MAIS les jugemens temeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, sont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite & de la morale. Car il n'y a presque personne qui fasse scrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette sorte; c'est-à dire, des maximes sur les actions des hommes, & sur les choses bonnes & mauvaises dont ils ne sont pas assurez, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui sont souvent trés-dangereuses & trés-fausses.

Pour bien comprendre combien cette faute est grande, & quelles en sont les suites, il faut sçavoir que la

loi de Dieu ſelon laquelle nous devons regler nos actions, n'eſt autre choſe que la juſtice, & la verité éternelle qui preſcrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon qu'elle les approuve, ou qu'elle les condamne, & que cette juſtice & cette verité ne ſont autre choſe que Dieu même : enſorte que de combattre la verité & la juſtice, c'eſt combattre Dieu même, & s'oppoſer à ſa volonté. Or cette loi & cette juſtice éternelle à laquelle nous nous devons conformer, ne conſiſte pas ſeulement dans les préceptes generaux du Decalogue, & ne condamne pas ſeulement certains pechez groſſiers qui ſont connus de tous les Chrêtiens, comme de voler, de tuër, de rendre faux témoignage : mais elle comprend encore toutes les conſequences qui ſe tirent de ces preceptes generaux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainſi elle défend generalement toutes ſortes de pechez, quels qu'ils ſoient ; n'y en ayant point qui n'y ſoient contraires, & tous n'étant même pechez, que

CHAP. IX. parce qu'ils y sont contraires.

Il y a peu de Chrêtiens qui ne connoissent, comme j'ai dit, les préceptes du Decalogue à l'égard de certains devoirs grossiers: mais il n'y en a aucun qui les connoisse parfaitement à l'égard de toutes les consequences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'est dans la penetration plus ou moins profonde de ces consequences que consiste principalement cette diversité de degrez de lumiere qui se rencontre dans les Chrêtiens.

Or il faut sçavoir que lorsqu'ils ignorent quelques-unes de ces consequences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils ne sont pas pour cela excusables, ni exemts de faute, parce que cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui les leur cache, & du peu de soin qu'ils ont eu de demander à Dieu la lumiere qui leur étoit necessaire pour reconnoître leur devoir; & enfin de ce qu'ils ne desirent pas assez de sortir de cette ignorance, qu'ils aiment leurs tenebres, & que souvent ils sont bien aises de ne pas sçavoir les loix qu'ils n'ont pas envie d'observer.

Si nous avions le cœur pur, la loi de

Dieu seroit pour nous toute lumineuse, cette pureté porteroit le jour par tout, & nous verrions en toutes choses ce que Dieu desire de nous. Si nous ne le voyons donc pas, c'est l'impureté de nôtre cœur qui l'empêche, & qui nous cause ces tenebres.

Il est donc certain que cette ignorance n'excuse point les pechez que l'on commet contre la loi de Dieu, même dans ces consequences les plus cachées, quoi qu'ils soient plus ou moins grands, selon que ces consequences sont plus proches ou plus éloignées; plus claires ou plus obscures; qu'il est plus aisé ou plus difficile de nous en instruire, & enfin selon que cette ignorance est plus ou moins volontaire.

Mais si l'on est coupable pour les moindres actions opposées à la loi de Dieu, on l'est encore plus quand on l'attaque & qu'on la combat directement en soutenant des maximes qui y sont contraires. Car cette loi étant Dieu même, & la verité même, c'est combattre Dieu & la verité que de la combattre. Et tant s'en faut que cela puisse être quelquefois innocent, qu'il est impossible que Dieu l'approuve, par-

CHAP. IX. ce que ce seroit se desavoüer soi-même.

Cependant si l'on examine les discours des hommes, on les trouvera tous pleins de maximes contraires à la loi de Dieu. Les Chrêtiens charnels la combattent dans ses consequences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux mêmes qui veulent passer pour spirituels, la combattent souvent dans les consequences éloignées & obscures. Enfin, il n'y a presque personne qui ne mesure cette loi divine à sa propre intelligence, & qui ne condamne tout ce qui lui en déplaît ou qu'il n'entend pas.

Combien trouve-t-on, par exemple, de gens qui font profession de la Religion Catholique, qui ne se contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condamnent absolument la vie religieuse, comme une vie de gens oisifs & inutiles ? A quoi bon, disent-ils, des gens qui s'amusent à chanter sans rien faire pour les autres ? Et par là ils condamnent un genre de vie que l'Esprit de Dieu a inspiré, que l'Eglise approuve, & qui est trés-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contredisent donc directement la verité de Dieu, & tom-

bent par conſequent dans un jugement très-faux & très-temeraire. CHAP. IX.

D'autres condamnent en general les grandes auſteritez, & traitent ceux qui les pratiquent, de gens inſenſez ; & ils condamnent par là les principes de la Religion qui obligent l'homme à une penitence continuelle, & qui le portent à reparer ſes fautes en les puniſſant ſeverement en ce monde.

Combien ſe mêle-t-il de même dans les diſcours, de maximes d'interêts contraires aux regles que la loi de Dieu preſcrit pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les charges Eccleſiaſtiques ?

Il eſt vrai que ceux qui ſont profeſſion de pieté, ne tombent pas dans des défauts ſi groſſiers, mais ils ne prennent pas garde ſouvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laiſſent pas d'être très-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaiſie ; comme s'ils diſpoſoient de ſa miſericorde & de ſa juſtice. Dieu pardonnera ces ſortes de pechez, diſent-ils : Dieu n'imputera pas ces ſortes de fautes ; il ſuffit pour reparer tels ou tels pechez de pratiquer telle & telle choſe. Ils

CHAP. IX. bornent la vertu à ce qu'ils en connoissent, comme si la loi de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames, comme s'ils en sçavoient toutes les regles. Ils approuvent les uns : ils condamnent les autres. Ils disent que la conduite de certains Directeurs est trop severe : ils loüent la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix, sans sçavoir s'ils ont sujet d'être en paix. Ils donnent des assurances que Dieu ne donne point. Ils décident une infinité de cas de la conduite ordinaire, sans consulter personne, & sans les examiner, en s'arrêtant aux premieres lueurs dont leur esprit est frapé. Qui ne voit que tout cela est temeraire, & par consequent mauvais ?

L'excuse ordinaire de ceux qui en usent ainsi est qu'ils ne sont pas établis pour enseigner les autres; qu'ils disent ce qu'ils pensent, & que si on vouloit parler si exactement, on ne parleroit point du tout ; qu'au reste personne ne défere à leurs sentimens, & qu'ainsi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuses sont vaines & fri-

voles. Car tant s'en faut qu'il ſoit plus permis d'avancer des maximes fauſſes, parce qu'on n'eſt pas établi pour enſeigner les autres ; qu'au contraire, comme ceux qui ſont en cet état ont moins d'obligation de parler , ils ont moins d'excuſe lorſqu'ils parlent temerairement. Ceux qui ſont dans un emploi qui les oblige de juger de pluſieurs choſes, peuvent s'excuſer ſur la neceſſité de leur engagement, s'il leur échape quelquefois des déciſions temeraires. Mais ceux qui n'y ſont pas, doivent être d'autant plus exacts à parler des choſes dans la verité, que leur propre emploi eſt de veiller ſur eux-mêmes , & d'avoir une attention continuelle à leurs penſées & à leurs paroles.

Il n'eſt pas veritable non plus que cette exactitude aille ſi loin , qu'en l'obſervant on ne puiſſe plus parler. Elle ne conſiſte qu'à ne rien avancer comme vrai dont on ne ſoit aſſuré , & à garder le ſilence ſur ce que l'on ne ſçait pas , & que l'on n'a pas examiné , ou à ne propoſer au moins ſes ſentimens que par forme de doute , & plûtôt pour s'en éclaircir que pour en inſtruire les autres. Or il n'y a rien de

CHAP. IX. fort gênant dans cette pratique, & elle devient même plus facile à mesure qu'on y est fidelle. Car en examinant souvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui sont certaines, on se défait de celles qui ne le sont pas, & l'on apprend à proposer les unes & les autres selon le degré de certitude qu'elles ont & que l'on en doit avoir.

Enfin, il est trés-faux que ces maximes contraires à la verité, avancées par des personnes qui n'ont point d'autorité, ne nuisent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas.

Car toute fausseté est toûjours capable de nuire, & principalement celles qui regardent les mœurs, & qui sont des principes & des regles d'action. Toute fausseté proposée fait son impression dans l'esprit lorsqu'elle n'est pas reconnuë. Elle y est reçûë avec approbation : & ceux qui l'ont ainsi reçûë, en sont plus disposez à la suivre dans leurs actions. Et comme les actions sont liées entr'elles, & que les tenebres attirent les tenebres : quelque leger que soit un peché, il

peut devenir le principe & la source de plusieurs autres.

CHAPITRE X.

Retenuë qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choses indifferentes ou humaines. Utilité du silence. Que la reconnoissance de Dieu & de JESUS CHRIST *nous y porte.*

UN homme de Dieu, aussi penetré qu'il le doit être, de l'amour de la verité, & de la crainte de la blesser, doit encore porter sa retenuë plus avant dans ses jugemens. Car il ne doit pas seulement s'abstenir d'avancer des propositions temeraires en ce qui regarde les mœurs; mais dans les matieres mêmes les plus indifferentes, dans les questions purement philosophiques, dans les histoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'esprit des Auteurs: & enfin generalement dans toutes les choses où la verité & la fausseté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens temeraires & précipitez, par- CHAP. X.

CHAP. X. ce que la temerité est toûjours contraire à la raison, & qu'en s'accoutumant à ces sortes de décisions temeraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaise habitude qui se répand ensuite dans les choses mêmes où la temerité est plus dangereuse; au lieu qu'en honorant la verité jusques dans les plus petites choses, on se dispose à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace.

Il est vrai que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entierement toutes sortes de temeritez; mais il oblige neanmoins à desirer de les éviter; à y travailler; à demander sincerement à Dieu la force & la lumiere necessaire pour cela; à lui demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoît, & à gemir de celles que l'on ne connoît pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'esperer la mê-

me indulgence de la misericorde de Dieu. CHAP. X.

Il ne faut donc pas que les difficultez qui se rencontrent dans la pratique de ces veritez, nous donnent sujet de les désavoüer & de les combattre. Mais il en faut conclure que puisqu'il est difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand soin sur ce qu'on dit quand on est obligé de le faire. Aussi est-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le silence aux Chrêtiens, & que saint Jacques dit en termes exprés, qu'il faut être prompt à entendre, & lent à parler. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum*; parce qu'en écoutant on témoigne, & que l'on ignore la verité, & que l'on desire de l'apprendre, ce qui est trés-conforme à l'état de l'homme dans cette vie; au lieu qu'en parlant on fait profession de la sçavoir, ce que peu de personnes peuvent prétendre sans présomption, & ce qui n'est jamais sans danger.

Ainsi la pente & l'instinct d'un homme de bien est de tendre au silence au-

CHAP. X. tant qu'il lui est possible, parce que la lumiere de cette vie consiste principalement à bien connoître la profondeur de son ignorance. De sorte qu'au lieu que ceux qui avancent dans les sciences humaines en deviennent ordinairement plus décisifs, ceux qui avancent dans la science de Dieu deviennent au contraire plus retenus, plus reservez, plus portez à se taire, moins attachez à leur sens, & moins hardis à juger des autres; parce qu'ils découvrent de plus en plus combien nos connoissances sont obscures & incertaines; combien on se trompe souvent dans les choses que l'on croit le mieux sçavoir, combien la précipitation à juger fait commettre de fautes; combien on cause souvent de desordres par des avis & des jugemens temeraires.

La devise d'un Payen étoit, qu'à mesure qu'il vieillissoit il apprenoit toûjours plusieurs choses, γηράσκω δ᾽ ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος; mais un Chrêtien pourroit en quelque sorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à mesure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il desapprend toûjours

plusieurs choses ; c'est-à-dire, qu'il reconnoît toûjours de plus en plus qu'il y a une infinité de choses que le monde avance hardiment , & qu'il soûtenoit autrefois avec les autres, comme des veritez certaines , qui non seulement ne le sont pas , mais qui sont au contraire trés-fausses;ce qui lui donne une aversion extrême de cet air présomptueux & décisif, & de cette multitude de maximes temeraires que les personnes peu éclairées proposent d'ordinaire sans défiance & sans scrupule.

C'est peut-être la raison pour laquelle l'Ecriture representant l'état d'un homme qui a commencé à porter le joug du Seigneur dés sa jeunesse , & qui a ainsi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d'autre exercice que de se tenir en repos & de se taire. *Beatus homo qui portaverit jugum Domini ab adolescentia sua. Sedebit solitarius & tacebit.* La solitude & le silence sont le terme & la récompense où l'accroissement de la pieté nous conduit , & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie , parce qu'il n'y a que cet état qui soit con-

CHAP. X.

forme aux ſentimens que la grace nous inſpire, & aux lumieres qu'elle nous donne.

Plus on connoît Dieu, plus ſa loi paroît profonde, admirable, infinie; plus on la reſpecte, plus on craint de la bleſſer; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voyes de Dieu, & l'impuiſſance où l'homme eſt de les comprendre, plus on eſt perſuadé des tenebres & de la foibleſſe de l'eſprit humain, plus on hait ſa préſomption & ſa hardieſſe. Et toutes ces diſpoſitions portent à parler le moins que l'on peut. C'eſt ce qui eſt admirablement exprimé par ces paroles d'un Prophete: *Deus eſt enim in cœlo, & tu ſuper terram; idcircò ſint pauci ſermones tui*: C'eſt-à-dire, que Dieu eſt dans le Ciel où habite une lumiere inacceſſible aux hommes, & que nous ſommes ſur la terre plongez dans les tenebres & dans l'ignorance: & que cette double connoiſſance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu: *Idcircò ſint pauci ſermones tui.*

Plus auſſi on aime JESUS-CHRIST, plus on le regarde dans ſes freres; & ainſi on craint plus de les bleſſer, de

les condamner, & de les ſcandaliſer par des jugemens temeraires, ou par de fauſſes maximes.

Ce ſont les mouvemens naturels de la grace chrêtienne. Ceux qui ne les ſentent pas doivent les exciter en eux en conſiderant les veritez qui les produiſent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour cette préſomption inconſiderée, qui porte à condamner temerairement les autres, ou avancer des maximes au hazard ſur la morale chrêtienne que l'on n'a jamais examinées, & que le plus ſouvent même on ſe doit croire incapable d'examiner, parce que l'on n'a pas aſſez de connoiſſance des principes dont elle dépend. Qu'ils ſe défaſſent aujourd'hui d'un de leurs jugemens temeraires, & demain d'un autre: & par ce progrés continuel ils arriveront enfin à une diſpoſition de retenuë & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet état dans lequel ils parloient de toutes choſes au hazard, qui leur étoit inſenſible lorſqu'ils y étoient.

FIN.

